

LA DAME DE MONSOREAU
(1860)

ALEXANDRE DUMAS
en société avec M. Auguste Maquet

La dame de Monsoreau
drame en cinq actes, en dix tableaux,
précédé de
L'étang de Beaugé, prologue

Ambigu-Comique. – 19 novembre 1860.

LE JOYEUX ROGER
2015

ISBN : 978-2-924529-26-3

Éditions Le Joyeux Roger
Montréal

lejoyeuxroger@gmail.com

PROLOGUE

L'ÉTANG DE BEAUGÉ

Une salle basse du château de Beaugé, en Anjou ; bois sculptés ; tentures de cuir d'Espagne ; lourdes tapisseries. Portes à gauche et à droite. À gauche, au fond, pan coupé avec portes donnant sur un vestibule éclairé par des cires rouges. Au fond, large fenêtre à trois vantaux vitrés, donnant sur l'étang de Beaugé. – Horizon d'arbres noirs. Fin d'hiver.

Scène première

Aurilly, valets, à l'ouvrage.

AURILLY, entrant

Cet appartement est-il prêt ? le feu dans les deux chambres ?... Bien ! A-t-on enlevé partout les verrous et les fermetures intérieures ?... Bien ! Maintenant, retenez ceci : Une personne va venir occuper cet appartement ; si quelqu'un de vous cherche à voir et à connaître cette personne, le cachot ! Il serait possible que vous entendissiez du bruit, des cris... Prenez garde ! car celui de vous qui répondrait soit à un signal, soit à un cri venant de cet appartement, celui-là serait regardé comme traître, et, pour les traîtres, il y a mieux qu'un cachot dans la justice de monseigneur le duc d'Anjou !

(Les valets s'inclinent.)

Scène II

Les mêmes, un écuyer.

L'ÉCUYER

Maître Aurilly, on entend le pas des chevaux sur la chaussée.

AURILLY

C'est bien ! Vous m'avez tous compris ?... Qu'on n'entende plus un souffle, qu'on ne distingue plus une ombre dans le château jusqu'à l'arrivée de monseigneur ! Allez !

(Les valets se retirent.)

L'ÉCUYER, rentrant

Maître Aurilly, la litière s'arrête devant le perron du château.
J'en vois descendre...

AURILLY

C'est bon !... Retirez-vous chez moi, et n'en sortez que si j'appelle.

(L'écuyer sort ; Aurilly le suit et ferme la porte.)

Scène III

Diane, un homme masqué, puis Gertrude.

DIANE

Je ne ferai plus un pas si vous ne répondez à mes questions !
(L'homme lui désigne la salle.) Où suis-je ?...

(L'homme ne répond rien.)

GERTRUDE

Du calme, mademoiselle ! nous voici probablement arrivées
où l'on voulait nous conduire, et nous allons trouver à qui parler.

(Pendant ce temps, l'homme sort.)

DIANE, abattue, à elle-même

Oh !...

GERTRUDE

Eh bien, il est parti ?... il ferme la porte ?... Ah ! par exemple !

DIANE

Je meurs d'effroi !

GERTRUDE

Ah ! mais je vais me fâcher, à la fin ! Attendez !... (Elle va
heurter à la porte, en criant.) Monsieur !... Holà !... Au secours ! au
secours ! (À Diane.) Vous allez voir.

DIANE

Gertrude, prends garde !

GERTRUDE

Bah ! mademoiselle, il faut en finir ! (Elle frappe avec fureur.)
Au meurtre ! au feu !

DIANE

On vient.

GERTRUDE

J'en étais bien sûre ! (Apercevant Aurilly.) Encore un homme masqué !

Scène IV

Les mêmes, Aurilly, masqué.

DIANE

Monsieur, je suis la baronne Diane, l'unique enfant du baron de Méridor, le compagnon d'armes du roi François I^{er}. Sommes-nous si loin de chez mon père, qu'on me méconnaisse ou qu'on ose m'offenser ?... Je me rendais au château du Lude, chez une parente. Pourquoi vos gens ont-ils arrêté ma litière ? Pourquoi m'a-t-on détournée de mon chemin ? De quel droit les cavaliers qui m'ont amenée ici ont-ils maltraité et chassé mes serviteurs ? Qui sont ces misérables, et qu'êtes-vous, vous-même ?... Où suis-je, ici ? où suis-je ?

AURILLY

Chez vous, madame.

DIANE

Voilà une raillerie...

AURILLY

Daignez commander, madame. Il vous suffira de frapper avec le marteau de cette porte pour faire accourir à vos ordres un serviteur qui ne quittera point ce vestibule.

GERTRUDE

On nous garde à vue !

DIANE

Enfin, que veut-on faire de moi ?

AURILLY

Vous traiter comme une reine !

(Il salue et sort.)

Scène V
Diane, Gertrude.

DIANE

J'aimerais mieux des menaces !... Gertrude, tu ne dis plus rien !

GERTRUDE

Ah ! mademoiselle, nous sommes dans un piège !

DIANE

Dont il n'est pas difficile de deviner l'auteur !

GERTRUDE

M. le comte de Monsoreau ?

DIANE

Qui serait-ce, sinon lui ?... Depuis que je le connais, je connais le malheur !

GERTRUDE

Mais, mademoiselle, M. de Monsoreau n'avait pas besoin de vous enlever, puisqu'il peut vous voir librement à Méridor, puisqu'il vous a demandée à votre père, et que votre père ne vous a point refusée !

DIANE

Oui ; mais j'ai refusé, moi !

GERTRUDE

Vous avez eu tort, peut-être.

DIANE

Qu'en sais-tu ? Voudrais-tu nier l'inexplicable épouvante qui me saisit quand, pour la première fois, j'entendis prononcer à Méridor ce nom de Monsoreau ? Pressentiment sans doute, puisque je n'avais pas encore aperçu le comte. Et, depuis que je l'ai vu, sais-tu pourquoi tout mon cœur se glace quand il s'approche de moi, quand je sens s'attacher sur moi son regard avide et fourbe ?... Non, tu ne le sais pas, Gertrude ? Eh bien, tu vas le savoir. Te souviens-tu du jour où nos bûcherons me rapportèrent au château, mourante, évanouie ?

GERTRUDE

Si je m'en souviens ! M. le baron faillit expirer de douleur en vous voyant si pâle, et pourtant vous n'étiez qu'un peu lasse. C'était le jour où M. de Monsoreau chassa pour la première fois dans la forêt de Beaugé.

DIANE

Eh bien, oui ! M. le duc d'Anjou venait de l'envoyer dans cette province, qu'il administre en son nom. Jusque-là, j'avais vécu bien heureuse à Méridor, au milieu de mes fleurs, de mes brebis et de mes cygnes, idolâtrée de mon vieux père, et rendant cet amour à tout ce qui m'entourait, aux oiseaux du ciel, aux fauves des bois. Tout m'aimait aussi, et ma biche Daphné quittait ses halliers profonds pour venir manger dans ma main. Un matin, j'entends le cor et l'aboi des chiens dans les forêts voisines. C'était, comme tu l'as dit, la première chasse du nouveau gouverneur. Curieuse, je cours jusqu'à la grille du parc, et j'aperçois Daphné poursuivie, haletante ; derrière elle, toute la meute, et, au même instant, un cavalier, animant son cheval noir, rapide comme la tempête ; c'était M. de Monsoreau qui chassait la pauvre Daphné... Je criai : « Grâce !... » Il était passé sans m'entendre !

GERTRUDE

Ah !

DIANE

Pour interrompre cette poursuite qui me déchirait le cœur, j'essayai de retrouver le comte ou l'un de ses veneurs. J'avancai à travers le bois, guidée par les bruits de la chasse. Parfois j'entrevois, toujours fuyant, la malheureuse Daphné déjà lasse. Une fois, elle passa près de moi en bramant tristement, comme pour me dire adieu. J'avançais, oubliant ma fatigue, appelant, lorsque, enfin, je me trouvai dans l'allée de vieux chênes qui conduit au château de M. le duc d'Anjou, au bord du vaste étang de Beaugé. Je repris haleine, j'écoutai. Tout à coup gronda un tourbillon d'aboiements, de fanfares et de cris... La chasse reve-

nait ; et, de l'autre côté de la nappe immense, la biche bondit hors du bois, et se lança dans l'eau comme pour venir à moi. Je la regardais, les larmes aux yeux, les bras tendus. Elle nageait de toutes ses forces, au milieu des chiens prêts à la saisir. M. de Monsoreau parut alors à la lisière du bois et sauta à bas de son cheval. Sans doute il m'avait vue, il m'avait entendue supplier, car il courut à un bateau dont il détacha rapidement l'amarre : il allait sauver ma pauvre Daphné. Déjà il la touchait, écartant ses ennemis féroces, quand soudain je vis briller un éclair : il avait tiré son couteau de chasse. L'éclair disparut avec la lame, qui se plongeait tout entière dans le cœur du pauvre animal. Daphné poussa un gémissement lugubre, et glissa morte dans l'eau rougie de son sang ! Moi, je fis quelques pas pour fuir cet horrible spectacle, et j'allai tomber évanouie dans les bruyères, où je fus trouvée le soir par nos gens. Ah ! Gertrude, depuis ce jour, chaque fois que j'ai revu le comte – appelle-moi bizarre, injuste et folle –, il y avait, entre lui et moi, ce cri, ce sang, cette agonie !

GERTRUDE

Mais, mademoiselle, il ignorait que la pauvre Daphné fût votre favorite ; et ce qu'il a fait, tout chasseur le fait comme lui, sans crime.

DIANE

Oui, peut-être.

GERTRUDE

Le comte vous aime trop, il vous respecte trop pour risquer de se faire mépriser et haïr. Une violence, vous ne la lui pardonneriez pas ; un enlèvement, à quoi bon ?... Ne suis-je pas là pour vous défendre ?

DIANE

Bonne Gertrude !... Cependant cette violence, ce rapt, nous ne pouvons les contester, et ils ont un auteur.

GERTRUDE

Voulez-vous connaître mon idée, mademoiselle ?

DIANE

Parle.

GERTRUDE

Vous avez été invitée, avec votre père, à Angers, il y a un mois, à cette fête que donna M. de Monsoreau à M. le duc d'Anjou, frère de notre roi Henri III.

DIANE

Une bien splendide fête !

GERTRUDE

Où se trouvait réunie toute la noblesse de la province, où vous fûtes bien regardée, bien admirée !

DIANE

Oui, je me souviens d'un regard opiniâtre qui pesa étrangement sur moi toute la soirée.

GERTRUDE

Quel regard ?

DIANE

Continue.

GERTRUDE

M. de Monsoreau est un peu jaloux, c'est naturel, puisqu'il vous aime. M. de Monsoreau, dis-je, eut, le lendemain, avec M. de Méridor, votre père, un long entretien, d'où M. le baron sortit assez préoccupé.

DIANE

C'est vrai.

GERTRUDE

À la suite de cet entretien, votre père décida précipitamment votre départ pour la terre du Lude.

DIANE

Tu as raison.

GERTRUDE

Eh bien, mademoiselle, j'en conclus que vous aurez, à cette fête, produit une impression trop vive sur quelque seigneur du voisinage ; que M. le comte s'en sera aperçu, et que, craignant une rivalité dangereuse pour lui, dangereuse pour vous peut-être,

il aura conseillé à votre père de vous éloigner de Méridor. Voilà pourquoi nous allions ce soir au Lude ; voilà pourquoi aussi des hommes masqués ont arrêté la litière, chassé vos gens, et pourquoi nous sommes ici.

DIANE

Chez ce rival de M. de Monsoreau ! chez un homme capable d'un guet-apens si lâche ! Mais, en vérité, Gertrude, rien n'est effrayant comme ta supposition !... Où sommes-nous ?... Il faut le savoir.

GERTRUDE

Patience ! ne perdons pas la tête ! Et d'abord, mademoiselle a-t-elle remarqué que, pour venir dans cette chambre, nous n'avons monté que cinq marches ?

DIANE

Oui.

GERTRUDE

Donc, nous sommes au rez-de-chaussée, en sorte que si ces fenêtres...

DIANE

Si ces fenêtres ne sont pas grillées, veux-tu dire ?

GERTRUDE

Et si mademoiselle a du courage...

DIANE

Si j'en ai ? Tu verras !

GERTRUDE

Chut !... Ah ! il y a une autre chambre là. Attendez. (Elle y porte le flambeau, tandis que Diane cherche à ouvrir les volets de la fenêtre.) Laissez-moi faire.

(Diane a ouvert les volets ; on aperçoit le paysage sous un nuage d'abord, puis il s'éclaire, l'étang respandit.)

DIANE, avec joie

Pas de grilles !

GERTRUDE

Oui, mais de l'eau qui baigne les murs.

DIANE

De l'eau ! un étang immense !... Oh ! mais je me reconnais, c'est l'étang de Beaugé.

GERTRUDE

Nous sommes donc au château ?

DIANE

Nous sommes chez M. le duc d'Anjou !

GERTRUDE

Eh bien, mademoiselle ?

DIANE

Eh bien, Gertrude, l'homme dont le regard sinistre, dont l'attention dévorante m'ont torturée pendant toute la fête, c'était le duc d'Anjou !

GERTRUDE

Oh !

DIANE

Le tyran redouté de toute la province, le sombre débauché au pâle visage, le frère tout-puissant du roi, qui a peur de ses complots et de ses crimes !

GERTRUDE

Silence ! silence !...

DIANE

Mais nous sommes dans sa maison, en son pouvoir ! c'est lui qui a tendu ce piège infâme ! Gertrude, il faut sortir d'ici.

GERTRUDE

C'est tout ce que je demande ; mais comment ?

DIANE, regardant la chambre voisine

Ici, une chambre sans issue... Ici, leurs espions, leurs gardes...
Là...

(Elle montre la fenêtre.)

GERTRUDE

La mort !

DIANE

La mort, c'est souvent le salut !... Il me semble à présent que les murs me menacent, que des yeux de flamme me surveillent ;

je ne puis plus penser, je ne respire plus, j'ai peur ! Enfermons-nous ! enfermons-nous !

GERTRUDE

Rien ! pas un verrou ! pas une clef ! Ils ont tout prévu, mademoiselle !

DIANE

Ô mon père ! mon bon père ! tu me défendrais !

GERTRUDE

Et dire qu'on est femme ! qu'on n'a pas la force, qu'on n'est rien !... Il y a là-bas, tenez, à cent toises, un bateau dans les saules, je le vois ; si j'étais un homme, je l'irais chercher à la nage !

DIANE

Oh ! mon Dieu !

GERTRUDE

Qu'avez-vous ?

DIANE

Je suis éblouie, je suis folle !

GERTRUDE

Mais quoi donc ?

DIANE

Il me semble que je vois remuer ce bateau.

GERTRUDE

Oui, il marche !

DIANE

Il avance !

GERTRUDE

Et ces ombres qui se meuvent sur la lisière du bois... des amis, peut-être !

DIANE

Ou le prince !

GERTRUDE

Il ne se cacherait pas ainsi. Voyez comme cette barque cherche l'obscurité, voyez comme ces ombres glissent mystérieusement dans les roseaux, sous les saules.

DIANE

Un cheval a henni.

GERTRUDE

Oh ! la lune se cache, je ne vois plus rien.

DIANE

Moi, j'entends l'aviron !

GERTRUDE

Tout près !

DIANE

Ferme cette fenêtre !

UNE VOIX, au dehors

Gertrude !

DIANE

Qu'y a-t-il ?

GERTRUDE

Mon nom !

DIANE

Qui donc est là ?

Scène VI

Les mêmes, Monsoreau.

MONSOREAU, paraissant par-dessus le balcon

Un ami !

GERTRUDE

M. de Monsoreau !

DIANE

Lui !

MONSOREAU

Ne m'attendiez-vous pas, mademoiselle, puisqu'il s'agit de votre honneur ?

GERTRUDE, bas, à Diane

Voyez-vous !

MONSOREAU

On vient de m'apprendre, à Méridor, la trahison dont vous êtes victime. Des ravisseurs masqués vous enlevaient : j'ai couru,

je les ai poursuivis, j'ai retrouvé vos traces. Ne craignez plus rien, mademoiselle, me voici !

DIANE

Je vous suis reconnaissante, monsieur.

MONSOREAU

Donnez-moi vos ordres, mademoiselle : j'ai en bas une barque ; dans le bois, j'ai de bons serviteurs avec mes meilleurs chevaux. Nul ne m'a vu, nul ne me soupçonne. Ne perdons pas de temps, partons !

DIANE

Où me conduisez-vous ?

MONSOREAU

À Méridor !

DIANE

Chez mon père ?

MONSOREAU

Vous pouvez l'embrasser dans trois heures !

DIANE

Oh ! monsieur, si vous disiez vrai !

MONSOREAU

Êtes-vous prête ?

DIANE, hésitant

Monsieur !...

MONSOREAU

Les instants sont précieux... Le prince n'est pas au château ; mais demain, peut-être, il arrivera. Fuir au grand jour, impossible ! Et, le prince une fois arrivé, je ne pourrai plus rien pour vous, que risquer en vain ma vie, comme je la risque en ce moment avec l'espoir de vous sauver.

DIANE

Vous risquez votre vie ?

MONSOREAU

Sans doute, puisque le prince m'appelle son ami, et que je le trahis pour vous ! S'il pouvait soupçonner que je suis ici, il me ferait assassiner demain !

GERTRUDE

Ah ! mademoiselle, croyez-le !

DIANE, à elle-même

Le secours me fait autant peur que le danger !

MONSOREAU

Est-ce par faiblesse que vous hésitez ? est-ce par défiance ?...
J'espérais mieux de mon dévouement.

DIANE

Vous venez de Méridor, dites-vous, averti, envoyé par mon
père... Comment n'est-il pas venu avec vous ?

MONSOREAU

Ici ! chez Son Altesse ! j'aurais souffert qu'il s'exposât ainsi !
Passe pour moi !... mais votre père !...

DIANE

Mais il pouvait m'écrire ; une ligne de lui m'eût persuadée, je
vous suivais ! (Monsoreau tire par un mouvement rapide une lettre de
son pourpoint.) Il a écrit, n'est-ce pas ?... Donnez !

(Elle tend la main.)

MONSOREAU, qui a réfléchi et caché la lettre

Non, mademoiselle, il n'a pas écrit !... Pouvait-il croire qu'un
ami dévoué, un libérateur, vous fût à ce point suspect ?

GERTRUDE

Écoutez ! des pas !... on vient !

DIANE

Monsieur le comte !...

(On frappe.)

MONSOREAU

Je suis perdu, et sans vous sauver !

(On frappe.)

GERTRUDE

Ici, monsieur, ici !

(Elle le cache dans la chambre voisine.
On frappe toujours. Diane tombe assise.)

Scène VII

Les mêmes, Monsoreau, caché ; Aurilly, masqué.

GERTRUDE, ouvrant

Quoi ?... qu'y a-t-il ?

AURILLY, montrant une lettre

Mademoiselle !...

DIANE

De quelle part venez-vous ?

AURILLY

Prenez la peine de lire.

DIANE

Je ne lirai pas cette lettre sans savoir de qui elle vient. Je la refuse.

(Aurilly pose la lettre sur le coussin devant Diane et sort.)

Scène VIII

Les mêmes, Monsoreau.

GERTRUDE, lisant

« À la belle Diane de Méridor. »

DIANE

Jette dehors ce papier.

MONSOREAU

Lisez-le, lisez-le, mademoiselle, au contraire !

(Gertrude le décachette précipitamment et le donne à Diane.)

DIANE, lisant

« Un malheureux prince, éperdu d'amour, vous a offensée, et veut obtenir sa grâce. Ce soir même, à dix heures, il viendra la demander à vos pieds. »

MONSOREAU

Ce soir !...

GERTRUDE

À dix heures !...

(On entend sonner l'horloge du château.)

MONSOREAU

Neuf heures trois quarts sonnent à Beaugé, et le duc est très-

exact, mademoiselle, à ses rendez-vous d'amour !

DIANE

Ah ! quelle torture !

MONSOREAU

Et pour Diane de Méridor, qui est si belle, il est capable de devancer l'heure. Tenez, voyez-vous ces lumières à travers le bois ?

GERTRUDE

C'est vrai.

MONSOREAU

Les flambeaux de son escorte !

GERTRUDE

Mademoiselle ! mademoiselle ! je vous en supplie...

DIANE, immobile

Je voudrais fuir, impossible !

(On entend une rumeur, un son de cloches lointain.)

MONSOREAU

Le duc entre au château ; une minute encore, il sera trop tard !

(Il place un meuble devant la porte.)

DIANE

À moi, Gertrude ! à moi !

GERTRUDE

Me voici ! me voici !

(Elle la soulève et l'entraîne vers le balcon.)

MONSOREAU, jetant le voile

de Diane dans l'étang

Son voile ! ils la croiront morte, cela vaut mieux ainsi !

(Il disparaît à son tour.)

Scène IX

Aurilly, puis le duc d'Anjou.

AURILLY, frappant en dehors

Ouvrez ! ouvrez ! ne craignez rien, c'est monseigneur. (La porte est ébranlée. Aurilly entre par l'autre porte, et, la trouvant sans lumière, va voir dans la chambre voisine, puis dérange le meuble. Entrent des

écuyers avec des flambeaux, puis le prince.) **Personne, monseigneur !**
(Il court à la fenêtre ouverte.) **Disparue !**

LE DUC, entrant, et regardant au balcon

Son voile flottant sur l'eau ! morte ! morte !

(Il se détourne épouvanté.)

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU

Un grand cabinet, attendant à la galerie de l'hôtel de Cossé-Brissac. Portes au fond, à gauche et à droite. Illumination splendide.

Scène première

Maugiron, assis ; Schomberg, Saint-Luc, puis Quélus.

SCHOMBERG, entrant avec Saint-Luc

Ah ! mon cher Saint-Luc, les noces sont magnifiques ! Mais, sais-tu, quand je vois un homme se marier, c'est plus fort que moi, j'étouffe !

SAINT-LUC

Pauvre Schomberg ! dans ce cabinet tu vas pouvoir respirer... (Apercevant Maugiron.) Tiens ! tu es déjà ici, Maugiron ?

MAUGIRON

Oui ! je me suis sauvé... La mariée est trop belle ! et j'attends ici Quélus, qui est aux prises avec M. de Brissac, ton beau-père.

QUÉLUS, entrant

Ah ! messieurs, quel beau-père !... (Apercevant Saint-Luc.) Pardon, mon brave Saint-Luc, mais voilà sept fois que ce cher M. de Brissac me demande si le roi viendra honorer de sa présence... Est-ce qu'on sait jamais si le roi viendra ou si le roi ne viendra pas !

(Ils rient.)

Scène II

Les mêmes, Jeanne.

JEANNE, entrant

Comment ! le roi ne viendra pas ? Mais, messieurs, on m'a promis le roi !

SAINT-LUC

C'est vrai, mes amis ; rassurez madame de Saint-Luc.

QUÉLUS

Ai-je dit le roi, madame ?... La langue m'a fourché ; nous

parlions de M. le duc d'Anjou, et je disais : « J'espère qu'il ne viendra pas ! »

JEANNE

Mais on m'a promis aussi M. le duc d'Anjou.

SAINT-LUC, bas

Ma chère Jeanne !

JEANNE

Pourquoi ne le verrait-on pas ?

QUÉLUS

Parce que, madame, nous n'avons aperçu ici aucun angevin.

SCHOMBERG

Dieu merci !

JEANNE, étonnée

Dieu merci ?

SAINT-LUC, lui faisant signe

Hum ! hum !

QUÉLUS

Madame de Saint-Luc, qui nous arrive de son couvent toute fraîche et toute charmante, ne connaît pas encore les habitudes de la cour angevine. Sachez, madame, que M. le duc d'Anjou ne fait jamais un pas sans éclaireurs, sans une petite avant-garde de sbires, de coupe-bourses et de coupe-jarrets !

JEANNE

Oh !...

QUÉLUS

Un Anraguet, un Ribérac, un Livarot ou un Bussy quelconque.

JEANNE

Louis de Clermont, seigneur de Bussy, un coupe-jarrets !

SAINT-LUC, à Jeanne

Quélus veut rire.

QUÉLUS, gravement

Pas le moins du monde. Ainsi, madame, comme on n'aperçoit pas céans M. de Bussy, le tranche-montagne, il est certain qu'on n'y apercevra pas M. d'Anjou.

JEANNE

Il est encore temps !

SAINT-LUC, bas, à Jeanne

Taisez-vous donc !

JEANNE

Hein ?

QUÉLUS

Plaît-il ?

SAINT-LUC, à Quélus

Madame de Saint-Luc se plaint du temps.

JEANNE

La chaleur ici, la neige dehors !

SCHOMBERG

Il ne fait jamais beau, les jours de noces.

SAINT-LUC

Voilà mon beau-père qui se dirige de ce côté.

QUÉLUS

Il veut peut-être savoir si le roi honorera...

SAINT-LUC, avec intention

Il cherche quelqu'un.

QUÉLUS

Moi, peut-être !

SAINT-LUC

Il se pourrait bien.

QUÉLUS, à Maugiron

Sauve qui peut !

SAINT-LUC

Vous nous quittez ?

QUÉLUS, à Saint-Luc

Cela fera huit fois ; mon ami, nous reviendrons ! (Aux autres.)

Vite !...

(Ils sortent précipitamment.)

JEANNE

Mais ils sont fous, tous ces gens-là !

SAINT-LUC

Enfin, nous voilà seuls !

Scène III

Jeanne, Saint-Luc.

JEANNE

Mais vous me mettez à la torture ! Qu'y a-t-il ?

SAINT-LUC

Ce qu'il y a, ma Jeanne adorée ?... C'est que vous voulez changer nos noces en noces de Pirithoüs ! on va s'y égorger, ma chère !

JEANNE

Eh ! pourquoi cela, Dieu du ciel ?...

SAINT-LUC

Comment ! vous souhaitez de voir ici le roi, et, avec le roi, M. le duc d'Anjou !... Mais c'est le feu et l'eau que vous appelez chez nous ! la conflagration et le déluge !

JEANNE

Deux frères ?

SAINT-LUC

Non : deux fils de Catherine de Médicis !... Ah ! ma belle comtesse, c'est toute une éducation que je vais avoir à faire.

JEANNE

Faites, monsieur, faites !

SAINT-LUC

Vous soutenez M. d'Anjou et M. de Bussy, imprudente ! devant les amis du roi ! Mais, Jeanne, notre roi n'a d'autre héritier que François, son frère, et François voudrait hériter tout de suite... Il en résulte qu'Henri a peur de François, et que François exècre Henri, c'est clair !

JEANNE

Trop clair !

SAINT-LUC

Maintenant, les amis d'Henri veulent qu'il vive et qu'il règne... oui, mais les amis de François ne le veulent pas, pour que

François règne à son tour. Comment faire ?

JEANNE

C'est épouvantable ! Et l'on souffre cela ?

SAINT-LUC

Oh ! que non ! Il y a là quelqu'un qui veille !

JEANNE

À la bonne heure !

SAINT-LUC

Quelqu'un qui ne veut ni d'Henri ni de François !

JEANNE

Parce que ?...

SAINT-LUC

Parce qu'il veut régner lui-même.

JEANNE

Qui donc ?

SAINT-LUC

Trois têtes bien distinctes et bien unies, comme celles d'Hécate. L'une préside aux armées, et s'appelle Henri de Guise ; la seconde, aux conseils, c'est Mayenne ; la troisième, à la religion, c'est le cardinal de Lorraine. Je ne compte pas certaine petite tête de rechange, tête de vipère, leur sœur, madame de Montpensier, la plus dangereuse de toutes... Eh bien, roi, frère du roi, Guise en trois ou quatre têtes, chacun a son parti, son but, son intrigue ; chacun conspire et lance sur ses rivaux sa petite armée de conspirateurs. À eux tous, ils sont partout, ils occupent tout. Vous n'ouvrez pas les yeux, vous n'ouvrez pas la bouche, que l'un d'eux ne vous voie, ne vous entende. Êtes-vous pour l'un, vous avez contre vous tous les autres. Aussi, ma Jeanne bien-aimée, voyez sans regarder, parlez sans rien dire, craignez tout, souriez à tout, mentez toujours, et ne soyez que d'un parti, du nôtre, et n'aimez que vous et moi, qui tremble même ici, en vous disant à l'oreille que je vous aime !

JEANNE

Quoi ! voilà la cour ?

SAINT-LUC

Notre cour, oui !

JEANNE

Voilà le bonheur que vous me réservez ?

SAINT-LUC

Oh ! patience ! Si vous saviez ce qu'il m'a fallu d'efforts et d'adresse pour conquérir un commencement de liberté, pour échapper à l'amitié du roi ! Oh ! Jeanne, le roi est très-jaloux de ses amitiés ! Il n'a pas vu mon mariage avec plaisir, un mariage qui le prive d'un ami, lui qui en a si peu ! Il pourrait bien nous garder rancune... Croyez-moi, effaçons-nous, tâchons qu'on nous oublie, et cherchons tout bas, bien bas, un moyen de vivre uniquement l'un pour l'autre.

JEANNE

Je l'ai trouvé, moi : allons à Méridor.

SAINT-LUC

Qu'est-ce que Méridor ?

JEANNE

Le contraire de la cour : des bois, des fleurs, le ciel !... une amie, belle, adorable, un trésor ! ma chère Diane, la compagne de mon enfance, Diane et son vieux père, le bon seigneur Augustin, qui nous appelait ses deux filles !... Oh ! les jours enchantés que j'ai passés à Méridor ! Ce matin, à la chapelle, vous m'avez vue pleurer, et vous me demandiez pourquoi ces larmes... C'est que je pensais à Diane absente et à la promesse que nous avons échangée de ne pas nous marier l'une sans l'autre... Elle n'est pas ici ; c'est le seul bonheur qui manque à mon plus heureux jour !

SAINT-LUC

Que ne l'avez-vous faite venir ?

JEANNE

J'ai écrit, mais pas de réponse... C'est si loin, l'Anjou ! et nous nous sommes mariés si vite !

SAINT-LUC

Me le reprochez-vous ?

JEANNE

Non ! mais, maintenant que je connais le sort qui nous attend ici, vous comprenez si je veux aller à Méridor ! Tenez, partons !

SAINT-LUC

Comment, partons ?... Et la noce, et la cour, et le roi ?

JEANNE

Allez-vous me refuser la première grâce que je vous demande ?

SAINT-LUC

Oh ! non ! non !... Cependant...

JEANNE

Méridor ! Méridor ! Méridor !

SAINT-LUC, à genoux

Eh bien, oui, demain !

JEANNE

Demain ?... Cette nuit ! tout de suite !

Scène IV

Les mêmes, Antraguët, Livarot, Ribérac.

ANTRAGUËT

Aux genoux de sa femme !... Mes compliments !

SAINT-LUC

Antraguët ! les angevins !

JEANNE

Les angevins ?

ANTRAGUËT, à Saint-Luc

Faites-nous l'honneur, comte, de nous présenter à madame la comtesse.

SAINT-LUC, à Jeanne

M. le marquis d'Antragues, M. de Livarot, M. de Ribérac, dont vous regrettiez l'absence tout à l'heure, comtesse. (À part.)
Pourvu que les autres ne reviennent pas !

JEANNE

Ces messieurs voudraient peut-être saluer mon père ?

ANTRAGUET

Nous avons eu cet honneur, madame, et M. de Brissac a demandé à plusieurs reprises...

SAINT-LUC

Si le roi viendrait.

ANTRAGUET

Précisément ; mais c'est peu probable... Le roi ne marche jamais sans une escouade de certaines gens que nous ne voyons pas ici.

RIBÉRAC

Dieu merci !

SAINT-LUC, à Jeanne

Eh bien ?

JEANNE, inquiète

Oui ! oui !

ANTRAGUET

Mais M. le duc d'Anjou va venir.

SAINT-LUC, à part

Peste ! (Haut.) Son Altesse nous comble.

ANTRAGUET

Son Altesse a donné rendez-vous à Bussy, qui est arrivé sans doute.

SAINT-LUC

Pas encore ! (Il écoute.) Quélus qui revient !... (Haut.) Nous pourrions aller voir ensemble, voulez-vous ?

ANTRAGUET

Allons !

JEANNE, à Saint-Luc

Tâchez de les perdre.

(Au moment où Saint-Luc va emmener les angevins, Quélus paraît à la porte qu'il barre, occupé qu'il est de parler à M. de Brissac.)

Scène V

Les mêmes, Quélus, puis Schomberg et Maugiron.

QUÉLUS, tournant le dos

Oui, M. de Brissac, oui, le roi viendra.

SAINT-LUC

Bon !

ANTRAGUET, voyant Quélus

Ah ! ah !

QUÉLUS, avançant sans rien voir

Il viendra d'autant plus volontiers qu'il n'y a que de bons Français ici : pas un angevin !

ANTRAGUET, RIBÉRAC et LIVAROT

Plaît-il ?

SAINT-LUC

Aïe !

QUÉLUS, les apercevant

Oh ! oh !

ANTRAGUET, à Saint-Luc

Vous avez entendu, monsieur de Saint-Luc ?

SAINT-LUC, gracieusement

Quoi donc ?

ANTRAGUET

Ce que monsieur vient de dire des angevins !...

QUÉLUS

Eh bien, après ?

JEANNE, effrayée, suppliante

Monsieur de Quélus !...

QUÉLUS

Oh ! madame !...

SCHOMBERG et MAUGIRON, qui viennent d'entrer

Que veulent ces messieurs de l'Anjou ?

ANTRAGUET, les voyant

À la bonne heure ! nous aurons chacun le nôtre.

SAINT-LUC

Messieurs ! messieurs !

JEANNE

Messieurs !

SAINT-LUC

Devant une femme !

(Bruit, murmures du dehors qui annoncent la présence du roi.)

Scène VI

Les mêmes, le roi, à une porte latérale ; Chicot, à l'autre porte ;
courtisans, pages, au fond de la galerie.

LE ROI

Qu'y a-t-il, messieurs ?

CHICOT, prenant la pose du roi

Messieurs, qu'y a-t-il ?...

LE ROI

Deux rois ici, maître Chicot !... Pourquoi cette mauvaise plaisanterie ?

CHICOT

Écoute, Henriquet : je vais faire le roi, tu vas faire Chicot. Je vais trôner, tu vas danser. Je vais écouter toutes les fadaises et tous les mensonges de ces messieurs ; toi, pendant ce temps-là, tu t'amuseras, pauvre roi !

LE ROI

Tu as raison, je veux m'amuser, m'amuser beaucoup !...
Entendez-vous, monsieur de Saint-Luc ?

SAINT-LUC

Sire !... (À part.) Il est furieux !

LE ROI, passant devant Jeanne,
qui le salue profondément

Madame de Saint-Luc ?...

SAINT-LUC

Oui, sire !

LE ROI, d'un ton sec

Vous êtes charmante, madame.

(Il passe en s'éloignant.)

JEANNE, à Saint-Luc

Que dites-vous de la rancune du roi ?... Le roi trouve que je suis charmante !

SAINT-LUC

Eh ! tant pis !

(Il veut s'esquiver.)

JEANNE

Vous me laissez ?

SAINT-LUC

Ne me regardez pas comme cela, au nom du ciel, ma chère. Vous voyez bien que le roi sourit toujours : il médite quelque mauvais tour.

LE ROI, appelant

Saint-Luc !

SAINT-LUC, s'empresant

Sire !

LE ROI

T'offrirai-je de ces patilles ? (Saint-Luc remercie.) Écoute donc, on gronde là dedans... entends-tu ? Le roi se fâche.

Scène VII

Les mêmes, Chicot, sur le seuil.

CHICOT

Oui, j'ai fait des ordonnances somptuaires ; mais si elles ne suffisent pas, j'en ferai d'autres, j'en ferai encore, j'en ferai toujours ; si elles ne sont pas bonnes, au moins elles seront nombreuses. Corne de Belzébuth !... M. de Bussy ?

LE ROI

Que dit-il de Bussy ?

(Murmures, au dehors.)

VOIX, au dehors

Bussy ! Bussy ! Bussy d'Amboise... Bussy !

JEANNE

M. de Bussy ?

SAINT-LUC

Il nous manquait celui-là !

(On voit six pages magnifiquement vêtus
entrer et se placer devant la galerie.)

LE ROI

Six pages !

QUÉLUS

Comme le roi !

(Bussy paraît.)

Scène VIII

Les mêmes, Bussy, cherchant le roi.

CHICOT

La la ! monsieur de Bussy, regardez-nous donc ! Ne voyez-vous pas que je suis le vrai Henri ?... ne distinguez-vous pas le roi de son bouffon ?

BUSSY, au roi

Sire...

LE ROI, sèchement

Le roi vous appelle, monsieur.

(Il lui tourne le dos.)

BUSSY, blessé

Ah !... (Se retournant, à Chicot.) Pardon, sire ! je confondais !

LE ROI, se retournant

Que dit-il ?

SAINT-LUC

Rien, sire, absolument rien.

CHICOT, à Bussy

Monsieur, vous empiétez sur mes prérogatives ! Vous vous ruinez en pages ! Quoi ! du drap d'or à ces marouffles, et à vous, un colonel, un Clermont, presque un prince, du simple velours noir !

BUSSY, toisant les mignons,
qui le regardent insolemment

Sire, quand on vit dans un temps où les marouffles sont vêtus

comme des princes, il est de bon goût qu'un prince, pour se distinguer, s'habille comme les marouffles !

QUÉLUS, SCHOMBERG, MAUGIRON

Mordieu ! maugrebleu ! sangdieu !

LE ROI

L'insolent !

CHICOT, à Bussy

Ouais !... Pour qui dites-vous cela ? est-ce pour mes amis ou pour ceux de mon frère ?

BUSSY

Pour quiconque voudra s'en fâcher, sire.

QUÉLUS, s'avançant

Eh bien, monsieur...

SAINT-LUC, le retenant

Au nom du ciel, modère-toi, attends.

QUÉLUS

Eh ! attends toi-même ! Qui nous attaque touche au roi.

LE ROI, doucement

Quéelus, taisez-vous.

BUSSY, à ses amis

Laissez-moi faire, vous allez voir.

SAINT-LUC, à part

À l'autre maintenant ! (À Bussy.) Monsieur de Bussy...

BUSSY, à Saint-Luc

Vous désirez une explication de ce que je viens de dire ?

SAINT-LUC

Je ne désire rien, que vous saluer, en vous remerciant, avec madame de Saint-Luc, de l'honneur que votre présence fait à notre maison.

BUSSY, respectueusement

Excusez-moi, madame... Rien ici ne pourra me faire perdre le respect qui vous est dû.

LE ROI, à ses amis

Saint-Luc le provoque. Mais je ne veux pas qu'il se fasse tuer, pourtant, même le jour de ses noces ! Va, Quéelus... Non, pas toi ;

tu es trop mauvaise tête. Va, Maugiron... Non, toi non plus.

CHICOT, à part

Pauvre roi ! (À Bussy.) À quoi songez-vous, comte de Bussy ? On dirait que vous perdez la tête ; ne voyez-vous pas mon frère qui entre, mon frère François, le maître que vous avez choisi... Il n'est pas beau, c'est vrai ; mais enfin, vous l'avez choisi, tant pis pour vous !

Scène IX

Les mêmes, le duc d'Anjou, qui entend ces derniers mots.

LE DUC, au roi

Sire, on peut trouver plaisant qu'un bouffon insulte à tort et à travers des gentilshommes, vos serviteurs et les miens ; mais qu'il s'attaque à moi, à un fils de France, c'est autre chose ! Je ne le supporterai pas.

CHICOT, au roi

Répondez, Chicot, je vous y autorise.

LE ROI

Mon frère, vous êtes trop susceptible. Notre aïeul François I^{er} gâtait Triboulet. Henri II, notre père, riait de voir Brusquet aux prises avec le maréchal de Strozzi. Moi, je pardonne beaucoup à Chicot, parce qu'il m'aime un peu. Ne le méprisez pas, François... Il est gentilhomme ; il a été recueilli orphelin et honorablement élevé chez un de vos angevins, un Méridor, vieille race royale...

LE DUC, à part

Méridor !

JEANNE

Méridor !

LE ROI

Et puis Chicot ne se laisserait peut-être pas mépriser, même d'un prince. Il tire rudement l'épée.

LE DUC

Pas contre moi, je suppose. Il ne l'a pas tirée contre M. de Mayenne, qui l'a fait bâtonner ; ni même contre Nicolas David,

qui tenait le bâton.

LE ROI

François, vous avez la mémoire cruelle !

CHICOT

Eh bien, quoi, Chicot ? on vous rappelle que vous avez été battu, que vous avez reçu quarante-neuf coups de bâton... mettons cinquante. Mais ce n'est pas votre faute ; cela peut arriver à tout le monde. Tenez, voilà M. de Bussy, un brave, un superbe : demandez-lui ce qu'il dirait si, un soir, surpris chez sa maîtresse par un rival, par un prince jaloux, il se voyait écraser sous les bâtons de douze portefaix et d'un avocat normand... Répondez, Bussy ; que diriez-vous ?

BUSSY

Que le prince est un misérable et un lâche, et qu'il s'est déshonoré lui-même : voilà ce que je lui dirais.

CHICOT

Bien ! Et que feriez-vous ?

BUSSY

Je ne sais pas ; mais, le lendemain, ce prince-là m'eût payé la dette !

CHICOT

Le lendemain ?... Oh ! monsieur de Bussy, que vous faites mal les affaires ! Chicot n'a pas réglé son compte le lendemain, lui, oh ! que non pas ! il a laissé courir les intérêts. Or, voilà sept années de cela, dont une bissextile ; à dix du cent, ce qui est le taux légal, le taux auquel le roi emprunte aux juifs, il faut sept ans pour que les intérêts doublent le capital. Il en résulte que les cinquante coups d'étrivières distribués à Chicot, et qui ont tiré de son corps une pinte de sang, s'élèvent aujourd'hui à cent coups et à deux pintes pour chacun de ses débiteurs, de telle façon que M. de Mayenne, tout gros qu'il est, et Nicolas David, si long qu'il puisse être, n'ont plus assez de peau ni assez de sang pour payer Chicot, et vont être réduits, quelque jour, à lui faire banqueroute, en expirant vers le quatre-vingt-huitième ou le quatre-

vingt-dixième coup de trique.

(Rires.)

BUSSY

Pas si fou !

LE ROI, au duc

Que dites-vous de cette arithmétique ?

LE DUC

Admirable, sire... M. Chicot est une perfection. Aussi, maintenant, n'est-ce plus de l'estime que nous aurons pour lui, c'est du fanatisme.

(Rires.)

CHICOT, au duc

Vrai, on va l'aimer un peu, ce pauvre Chicot ?

LE DUC

On va l'adorer !

CHICOT

Oh ! quelle jolie petite cour nous aurons ! Tous agneaux bêlant ensemble... Eh bien, je n'aimais pas beaucoup les angevins, et ils me le rendaient bien... mais, puisque nous voici revenus à l'âge d'or, corne-de-Belzébuth ! on va voir couler le lait et le miel dans les rues de Paris. Mon frère, où sont vos amis, que je les adore ?... Monsieur de Bussy, je commence par vous, ventre-de-biche !

BUSSY, railleur

Sire, que de bontés !

CHICOT

Je ne vous ai jamais rien donné ? Non ?... Eh bien, j'ai eu tort. Il y a en ce moment vacance d'une des charges de ma couronne : la charge de grand veneur.

LE DUC, à part

Que dit-il ?

LE ROI, à Quélus

Laissez-moi écouter.

CHICOT, à Bussy

Oh ! je sais que vous en aviez envie, Bussy, et que mon frère

vous a promis de me la demander pour vous. (Mouvement de François.) C'est tout simple, vous êtes son plus fidèle serviteur, son meilleur ami, sa perle.

LE DUC, a lui-même

Le traître !

CHICOT

Vous êtes un gentilhomme accompli, un parfait seigneur, le brave par excellence, je vous fais grand veneur.

LE DUC, emporté

Misérable !

CHICOT, gracieusement, au duc

Oh ! ne me remerciez pas. (Au roi, bas.) Si tu ne profites pas de cela pour les brouiller à mort, tu n'es pas le fils de ta mère !

(Il s'éloigne.)

LE DUC, à part

Pris dans un piège !

LE ROI

Mon frère, un peu d'indulgence ! Chicot croyait vous faire plaisir. Il ne peut pas savoir que, ce matin, vous m'avez demandé la charge pour un autre.

BUSSY

Pour un autre !...

LE DUC, à Bussy

Je te dirai... je t'expliquerai...

BUSSY

Inutile ! monseigneur...

LE ROI

Ce nouveau grand veneur, messieurs, le protégé de mon frère, est naturellement un angevin, qui s'appelle... Comment s'appelle-t-il donc, François ? Jamais je ne parviens à me rappeler ce nom-là !

LE DUC

Oh !... (Au roi.) M. le comte de Monsoreau, sire.

CHICOT, au fond

Monsoreau ?

QUÉLUS

Monsoreau ! Qu'est-ce que cela ?

BUSSY

Monsoreau ?

TOUS

Monsoreau ?

LE ROI

Quand nous le présenterez-vous, François, pour qu'on le voie, au moins, puisqu'on ne le connaît pas ?

LE DUC

Sire, accordez-lui quelques jours ; M. de Monsoreau est en Anjou, dans ses terres ; je n'ai pu l'instruire encore de la faveur dont il est l'objet.

QUÉLUS, au roi

Cette belle charge à un ennemi ! quelle faute, sire !

LE ROI

Monsoreau ou Bussy, qu'importe ! C'est toujours un angevin : ne vois-tu pas qu'ils sont mes maîtres ?

QUÉLUS

Raison de plus pour nous de vous en délivrer, de les détruire, à commencer par le plus odieux de tous.

LE ROI

Ce Bussy ! Ah ! si tu peux sans trop de risques... Eh bien (plus bas), carte blanche.

QUÉLUS

Entends-tu, Maugiron ?

MAUGIRON

Entends-tu, Schomberg ?

LE DUC, à Bussy

Bussy, écoute-moi, je t'en prie.

(Bussy le salue froidement.)

CHICOT, qui a vu du fond

Bien.

SAINT-LUC, au roi

Sire, on attend Votre Majesté...

(Musique du bal.)

CHICOT

Henriquet, allons danser !

LE DUC

Fou maudit !

LE ROI

Venez, François !

LE DUC

Me voici.

(Ils sortent.)

Scène X

Quélus, Schomberg, Maugiron, d'Épernon, à gauche ;
Bussy, Ribérac, Livarot, Antraguët, à droite.

RIBÉRAC

Bussy, on complotte là-bas.

BUSSY

Quelque nouvelle pommade !

ANTRAGUËT

Les mignons nous attendent.

BUSSY

Attendons-les.

QUÉLUS, à ses amis

C'est convenu ! (Haut.) Que voulez-vous, messieurs ! il faut songer à partir en chasse ; le roi a un caprice : il veut que, demain, à son déjeuner, on lui serve une belle venaison, quelque chose de haut goût... une hure de sanglier, par exemple !

MAUGIRON

Avec une fraise à l'italienne.

SCHOMBERG

Dans le genre de...

(Il regarde Bussy.)

BUSSY, s'approchant gracieusement

De celle-ci, peut-être ?

(Il montre sa fraise.)

QUÉLUS

À peu près, monsieur de Bussy.

BUSSY

En vérité, il fait bien froid... Cela vous gercera la peau, et puis, le sanglier, c'est rude.

MAUGIRON

Nous aurons des gants fourrés pour toucher l'animal.

RIBÉRAC

N'en chassez-vous qu'un ?

QUÉLUS

Nous en chasserons autant qu'il y en aura.

(Ribérac, Livarot, Anraguet s'approchent.)

BUSSY

Bah ! ils ne sont que quatre : un seul leur suffira.

TOUS LES MIGNONS

Insolent !

(Ils se contiennent, sur un signe de Quélus.)

ANTRAGUET, à Bussy

Mais...

RIBÉRAC, à Bussy

Un seul !... (Aux mignons.) Comment chassez-vous, messieurs ?

QUÉLUS

À l'affût. Est-ce que vous êtes des nôtres ?

BUSSY

Comment arranger cela ? J'ai affaire, cette nuit, chez mon usurier, au faubourg Saint-Antoine.

MAUGIRON

Un quartier bien désert.

SCHOMBERG

Où l'on égorge.

BUSSY

Vrai ? Ma foi, je ne le connais pas. Aidez-moi un peu... Quel chemin me conseillez-vous de prendre ?

QUÉLUS

Oh ! mon Dieu, les quais jusqu'au grand Châtelet, la rue de la Tixeranderie, la Grève, la rue Saint-Antoine jusqu'à l'hôtel des Tournelles, et la Bastille.

BUSSY

Voilà un itinéraire parfait ! je ne m'en écarterai pas d'une ligne... Vous n'avez rien de plus à me dire, messieurs ?

QUÉLUS, saluant

Absolument rien.

BUSSY, à lui-même

Pas de provocation ? Je ne comprends plus...

SCHOMBERG

Bon voyage, monsieur le comte !

BUSSY

Il n'y a rien à faire avec ces gens-là.

QUÉLUS

Le voilà prévenu, c'est son affaire... Arrangeons la nôtre.

(Ils partent.)

RIBÉRAC, à Bussy

C'est égal, tu as tort de sortir seul.

BUSSY

Bah !

LIVAROT

Nous te suivrons.

BUSSY

Je vous le défends, ou je vous charge !

RIBÉRAC

Ne te fâche pas.

ANGRAGUET

Le duc te cherche.

BUSSY

Et moi, je le fuis.

(Le duc paraît. Ils saluent et sortent.)

Scène XI

Les duc d'Anjou, puis Aurilly.

LE DUC, les voyant partir

On ne m'aime pas, mais bientôt on me craindra !

AURILLY

Monseigneur ?

LE DUC

Aurilly !... Eh bien ?

AURILLY

Pensez-vous toujours à cette femme que vous avez remarquée, l'autre soir, à l'église Sainte-Catherine ?

LE DUC

Si j'y pense !... Il m'a semblé voir le fantôme de cette belle Diane que j'ai tuée.

AURILLY

Ce fantôme, je l'ai suivi... Voulez-vous savoir où il demeure ?

LE DUC

Aurilly...

AURILLY

Dans une maison située vis-à-vis de l'hôtel des Tournelles, à cent pas de la Bastille.

LE DUC

Tu es sûr ?

AURILLY

Voici la clef.

LE DUC

Cette nuit même, j'étoufferai ce remords !

Scène XII

Les mêmes, Chicot, qui les observe.

CHICOT

Tiens, M. Aurilly !... Venez tous ! M. Aurilly va nous jouer un peu du luth.

AURILLY

Pour quoi faire, monsieur ?

CHICOT

Mais pour égayer monseigneur. Voyez la sombre figure !

LE DUC

Monsieur Chicot, je vois que vous voulez aussi ouvrir un compte avec moi.

CHICOT, tirant gravement
un registre de sa poche

Pour vous, monseigneur, nous mettrons les intérêts à quinze.
(Rires. Le duc sort.)

Scène XIII

Les mêmes, Jeanne, Bussy, puis Saint-Luc.

JEANNE, à Bussy

Merci, monsieur le comte ; vous n'avez point voulu attrister ma maison, même par une défense légitime. On avait de l'admiration pour vous, désormais on aura de la reconnaissance ; je n'ose dire de l'amitié.

BUSSY

Dites-le, madame !... c'est bien moins que ce qui vous est dû.

SAINT-LUC, bas, à Bussy

Monsieur de Bussy, rentrez chez vous, n'allez pas ailleurs.

BUSSY, étonné

Ah !

NANCEY

Le service du roi !

Scène XIV

Les mêmes, le roi, courtisans, dames, officiers.

JEANNE, à Saint-Luc

Le roi part. Nous allons être libres pour toujours ; ne nous quittons plus.

SAINT-LUC

Jamais !... Le roi ! Quittez-moi vite !

LE ROI, à Brissac

Monsieur de Brissac, tout a été parfait... Mes compliments...
Malheureusement, il se fait tard, et je demeure au Louvre.

(Un page se détache.)

LE DUC

Aurai-je l'honneur d'accompagner Votre Majesté ?

LE ROI

Non, merci. Bonsoir, François.

LE DUC, bas, à Aurilly

Eh bien, partons, Aurilly.

(Ils sortent.)

SAINT-LUC

J'éclaire Sa Majesté jusqu'aux litières.

LE ROI

Tous mes amis sont des vauriens qui vont courir le carême-
prenant... Mauvaise compagnie ! Toi, Saint-Luc, tu es un homme
sérieux, un homme marié.

JEANNE

À la bonne heure.

LE ROI, souriant

Bonne nuit, madame de Saint-Luc.

JEANNE, ravie

Sire !... (À part.) Il est parfait !

LE ROI, revenant

Toute réflexion faite, j'ai peur de m'ennuyer en chemin : tu
m'accompagneras, Saint-Luc.

SAINT-LUC, à Jeanne

Voyez-vous !

JEANNE

Vous vous en allez !

LE ROI

Eh bien, Saint-Luc !

SAINT-LUC

Me voici ! me voici ! (À Jeanne.) Je reviens !

CHICOT, à part

Ah ! oui !... Pauvre petite !

JEANNE

Mon Dieu ! mon Dieu !

CHICOT

Eh bien, quoi ? Avez-vous peur, Saint-Luc ? Le quartier du Louvre est sûr. (Regardant Bussy.) Ce n'est pas comme le faubourg Saint-Antoine, du côté de la Bastille, devant l'hôtel des Tournelles, surtout... Il y a là un enfoncement dans lequel quatre hommes peuvent se cacher à l'aise pour s'élancer sur un pauvre passant.

BUSSY, surpris

C'est pour moi qu'il dit cela...

CHICOT

Bonsoir, Henriquet ! mon fils, attends-moi.

(Il sort précipitamment.)

BUSSY, à lui-même

Pour m'effrayer, peut-être... Allons donc ! (À Jeanne.) Tous mes respects, madame !

(Il salue et sort. – D'autres viennent saluer et sortent. –

Peu à peu Jeanne reste seule dans la galerie.)

JEANNE

Me voilà seule... un soir de noces !... Ô Méridor ! Méridor !

DEUXIÈME TABLEAU

La rue Saint-Antoine, devant l'hôtel des Tournelles. – À gauche, l'hôtel avec ses remparts et son fossé. Un auvent de pierre sous lequel s'abritent les mignons. À gauche, une maison de bois à balcon, avec porte basse à guichet. La rue passe entre l'hôtel et cette maison ; elle aboutit à la Bastille, dont on voit les tours dans la brume. – Il a neigé. Clair de lune.

Scène première

Quélus, Schomberg, Maugiron, d'Épernon, cachés.

QUÉLUS

Voilà un froid ! un vrai froid de Pologne ! Cet enragé Bussy

avait bien raison : ma peau va se fendre !

SCHOMBERG

Allons donc ! Tire ton manteau sur tes yeux et mets tes mains dans tes poches.

(Il bat la neige avec son pied.)

QUÉLUS

On voit bien que tu es Allemand, Schomberg.

MAUGIRON

J'ai la moustache morte.

D'ÉPERNON

Moi, ce sont les mains.

QUÉLUS

Un peu de patience ; tout à l'heure, vous trouverez peut-être qu'il fait trop chaud.

MAUGIRON

Dieu t'entende ! et que la chaleur vienne vite !

SCHOMBERG, écoutant

Chut !

QUÉLUS

Quoi ?

MAUGIRON

Quelque chose a craqué.

SCHOMBERG

Une fenêtre qui s'ouvre... Tiens, sur ce balcon.

MAUGIRON

Une femme !

QUÉLUS

Deux !

Scène II

Gertrude, Diane, au balcon.

GERTRUDE

Rentrez, mademoiselle, il fait trop froid.

DIANE

Ce faubourg est effrayant, la nuit. Depuis quinze jours que M.

de Monsoreau nous a installées dans cette maison, chaque nuit, nous avons été réveillées par quelque alarme.

GERTRUDE

Tout est calme, ce soir ; n'importe, rentrez. Vous montrer est imprudent, depuis que M. le duc d'Anjou vous a remarquée à l'église Sainte-Catherine.

DIANE

Et reconnue peut-être... Oh ! mon Dieu !

QUÉLUS, à Maugiron

Entends-tu ce que disent ces deux bavardes ?

MAUGIRON

Ma foi, non ; leurs paroles gèlent en route.

GERTRUDE, à Diane

Des gens cachés là-bas... à l'angle de l'hôtel des Tournelles.

DIANE

Des malfaiteurs, peut-être... Oh ! va voir si la vieille Marguerite, en s'en allant, a bien fermé la porte de l'allée.

GERTRUDE

J'y vais, madame.

(Elle rentre.)

MAUGIRON

Dis donc, Quélus, tu annonçais la chaleur il y a un moment : eh bien, je crois que la voilà qui vient.

SCHOMBERG

Par où ?

MAUGIRON

Par la rue Saint-Paul.

QUÉLUS

Deux hommes, en effet.

D'ÉPERNON

Ma foi, oui !

GERTRUDE, revenant

La porte est bien fermée, mademoiselle. Qu'y a-t-il donc qui vous occupe ainsi ?

DIANE, lui montrant la rue
Vois-tu ces deux hommes qui viennent ?

GERTRUDE

Ce sont peut-être eux qu'attendent ces gens embusqués... Rentrons...

DIANE

Si c'était M. de Monsoreau ?

GERTRUDE

Le comte vient toujours seul.

DIANE

C'est vrai... Ces hommes s'arrêtent.

GERTRUDE

Devant notre porte !... Vite, vite, mademoiselle !...

(Elle l'emmène.)

DIANE

Que va-t-il arriver ?

(Elle rentre, la fenêtre se referme.)

Scène III

Quélus, Schomberg, Maugiron, d'Épernon, cachés ;
Aurilly, le duc d'Anjou, entrant.

LE DUC

J'ai entendu fermer une fenêtre.

AURILLY

Et Votre Altesse, si la vieille sorcière ne m'a pas vendu une fausse clef, va entendre ouvrir une porte. Assurons-nous seulement si c'est la bonne... (Il examine la maison.) Maison de bois ; sous le pignon, une statue de la Vierge.

LE DUC

C'est cela ; ouvre.

QUÉLUS, de loin, à ses amis

Ce ne peut être que Bussy ; ne le laissons pas entrer dans cette maison.

TOUS

Allons ! allons !

(Il s'avancent à découvert.)

LE DUC, les apercevant

Des hommes armés ! un guet-apens !

AURILLY, qui a ouvert la porte

Entrons vite, monseigneur.

QUÉLUS, se précipitant le premier

À mort ! à mort !

TOUS

À mort !

LE DUC, se croisant les bras

Je crois, monsieur de Quélus, que vous avez dit « À mort ! »
à un fils de France ?

QUÉLUS

Monseigneur le duc d'Anjou !

TOUS

Monseigneur !

MAUGIRON

Pardonnez, monseigneur ; c'est une plaisanterie.

LE DUC

Plaisanterie singulière !

QUÉLUS

Ce n'était pas Votre Altesse que nous cherchions.

LE DUC

Je le crois bien ; mais qui donc, alors ?

QUÉLUS

Un de nos amis.

MAUGIRON

Pour lui faire peur.

QUÉLUS

Monseigneur ne peut nous soupçonner d'avoir voulu même
troubler ses plaisirs.

LE DUC

Quels plaisirs, je vous prie, monsieur ?

MAUGIRON

Tout ce qu'il plaira à Votre Altesse, pardon.

QUÉLUS

Monseigneur peut compter sur notre discrétion.

LE DUC

Je ne vous la demande pas. Après tout, je n'ai pas de secrets à cacher... J'allais consulter le juif Manassès, un sorcier qui demeure près d'ici... Aurilly vous a vus et vous a pris pour des archers en tournée, et, en vrai consulteur de sorciers qu'il est, il cherchait à raser les murailles pour échapper à la ronde de nuit... Voilà, messieurs, ce que je veux qu'on dise et ce que je veux qu'on croie. Adieu, messieurs.

QUÉLUS

Nous nous retirons, monseigneur.

(Il fait signe à ses amis de se poster aux environs.)

AURILLY

Monseigneur, ces gens-là ont de mauvaises intentions.

LE DUC

Tu crois ?

AURILLY

Ils ne sont pas partis encore, voyez.

LE DUC

Entrons toujours ici, puisque nous avons tant fait que d'y venir... Je veux savoir si cette femme est aussi belle que Diane.

AURILLY

Ah ! monseigneur, pas d'imprudence ! un prince du sang, le duc d'Anjou, l'héritier de la couronne, que tant de gens voudraient ne pas voir hériter !

LE DUC

Tu as raison... Rentrons à l'hôtel... Je reviendrai mieux accompagné.

AURILLY

Tenez, les voyez-vous ?

LE DUC

C'est vrai... Tu as repris la clef, fermé la porte ?

AURILLY

Eh ! oui, monseigneur, oui, partons !

(Il l'emmène.)

Scène IV

Les mêmes, hors le duc d'Anjou et Aurilly.

QUÉLUS

Messieurs !...

TOUS

Nous voici !

QUÉLUS

Que venait-il faire dans ce quartier perdu ?

MAUGIRON

Belle question !... Et ces femmes qui guettaient à ce balcon tout à l'heure ?

QUÉLUS

C'est vrai, parbleu ! Ah ! cette fois, écoutez !

UNE VOIX, chantant au loin
 Un beau chercheur de noise,
 C'est monseigneur d'Amboise ;
 Un bel amant aussi,
 C'est monsieur de Bussy !

QUÉLUS

C'est lui !

MAUGIRON

Eh ! non, celui-là est seul. Ses amis ne l'auraient pas abandonné ainsi.

QUÉLUS

Je te dis que c'est lui, moi !

MAUGIRON

Il nous tend un piège, alors.

QUÉLUS

Piège ou non, attaquons, attaquons ! Aux épées !

TOUS

Aux épées !

Scène V

Les mêmes, Bussy, à cheval.

BUSSY, comptant les assaillants

Deux, trois, quatre. Ah ! on m'estime ! Merci, messieurs !

QUÉLUS

Est-ce lui, dites ?

BUSSY

Lui-même – le sanglier en question... cette fameuse hure... Eh bien, il va en découdre quelques-uns. Je commence.

(Il blesse d'Épernon qui l'attaque.)

D'ÉPERNON, blessé

Bon ! j'ai mon compte ; à vous, messieurs !

(Il se retire sous l'auvent pour envelopper sa blessure.)

SCHOMBERG

Voit-on ce grand mal-appris qui nous parle à cheval !

BUSSY, qui a sauté

à bas de son cheval

Attends !

(Il lui envoie un coup d'épée.)

SCHOMBERG, touché

Der Teufel !

BUSSY

Voilà pour deux ! Aux autres !

QUÉLUS, blessant Bussy

Ah ! ah ! touché !

BUSSY

Dans l'étoffe !

(Il désarme Quélus d'un revers qui fait sauter l'épée.)

QUÉLUS, revenant à la charge

Voyons ! voyons !... Ah ! tu recules !

BUSSY

Non, je romps !

MAUGIRON, à Bussy

Tu faiblis !

BUSSY

Voyez !

(Il le frappe du pommeau de son épée sur la tête.)

MAUGIRON, assommé, roule par terre

Boucher !

BUSSY

Allons, du courage !... C'est vous qui mollissez.

QUÉLUS, touché à son tour

Ah !

TOUS

À mort ! à mort !

(Ils le poussent vers la porte de Diane.)

BUSSY, s'y adossant,

la sent céder derrière lui

Ouvverte !

(Il ferraille et les écarte un moment, puis se précipite dans l'allée.)

TOUS

Ouvverte !

BUSSY, refermant la porte

Et maintenant, fermée !

(Il rit.)

QUÉLUS

Ah ! le démon !

SCHOMBERG

Enfonçons la porte !

(Cloche au loin.)

MAUGIRON, étourdi

Qu'est-ce que cela ?

QUÉLUS

La cloche d'alarme de la Bastille.

SCHOMBERG

La ronde !

QUÉLUS

Décampons !

TOUS

Vite ! vite !

MAUGIRON

Aide-moi, Schomberg.

(Ils se traînent, se soutenant, et disparaissent.)

BUSSY, derrière la porte

Bonne nuit, messieurs !... Il était temps !

(Il chancelle et tombe. – Une troupe armée
paraît au loin, sortant de la Bastille.)

ACTE DEUXIÈME
TROISIÈME TABLEAU

Au Louvre. – Trois entrées. À gauche, entrée des appartements du roi. Autre porte à droite. Au fond, grande galerie attenante au cabinet des armes du roi.

Scène première
Nancey, Saint-Luc.

NANCEY, à la sentinelle

Ne laisse entrer personne en ce moment. (À Saint-Luc, qui arrive.) Ah ! monsieur de Saint-Luc, impossible !

SAINT-LUC

Le roi ne me recevrait pas ?

NANCEY

Ah bien, oui ! vous ne savez donc pas la nouvelle ?

SAINT-LUC

Non, je sors de chez moi.

NANCEY

M. de Maugiron à moitié mort... M. d'Épernon grièvement blessé... M. de Schomberg estropié... M. de Quélus...

SAINT-LUC

Et par qui, bon Dieu ?

NANCEY

Par M. de Bussy, qui lui-même est mort, à ce qu'il paraît, et qu'on n'a pas revu. Le roi est dans une fureur !... L'entendez-vous ?

SAINT-LUC

Avec qui se querelle-t-il ainsi ?

NANCEY

Avec M. le duc d'Anjou. Oh ! quelle scène !... Ils viennent, ne restons pas là. (Au garde.) Recule à vingt pas, garde ! Venez, monsieur de Saint-Luc, venez !

(Ils sortent.)

Scène II
Le roi, le duc d'Anjou.

LE ROI

Je vous dis que c'est faux, monsieur.

LE DUC

Et moi, j'affirme que vos amis l'ont attaqué devant l'hôtel des Tournelles.

LE ROI

Qui vous l'a dit ?

LE DUC

Je les ai vus.

LE ROI

Voilà qui est fort !

LE DUC

Il y a plus, ils m'ont pris pour Bussy, et m'ont chargé.

LE ROI

Vous ?

LE DUC

Oui, moi.

LE ROI

Et qu'alliez-vous faire à la porte Saint-Antoine ?

LE DUC

Mais que vous importe, mon frère ?

LE ROI

Je veux le savoir, je suis curieux, aujourd'hui.

LE DUC

J'allais chez Manassès.

LE ROI

Un sorcier !

LE DUC

Vous allez bien chez Ruggieri, un empoisonneur !

LE ROI

Je vais où je veux ! je suis le roi !

LE DUC

Ce n'est pas répondre, cela, c'est assommer.

LE ROI

Votre Bussy a été le provocateur !

LE DUC

Il a provoqué quatre hommes !... Allons donc !

LE ROI

Par la mort-Dieu ! je vous dis que j'ai entendu la provocation, moi, au bal de Saint-Luc... C'était un complot.

LE DUC, humblement

Je ne le défends pas.

LE ROI

Il vaudrait mieux ! J'en ferai un terrible exemple... Ah ! vous avez des amis qui tuent les miens !

LE DUC

Vous avez bien des amis qui m'insultent, moi, votre frère, moi que personne en France, excepté Votre Majesté, n'a le droit de regarder en face.

LE ROI

Qu'est-ce à dire ?

LE ROI

C'est-à-dire que Votre Majesté m'accable sans justice et sans pitié. C'était hier une scène scandaleuse ; aujourd'hui, une autre scène ; le séjour de votre cour n'est plus tolérable.

Scène III

Les mêmes, Chicot.

CHICOT, apportant le déjeuner du roi

Eh bien, vous vous disputez ?... Deux frères, c'est joli !

LE ROI

Tais-toi.

CHICOT

Toi, Henriquet, tu es le plus grand, tu devrais être le plus raisonnable, et tu fais pleurer le petit.

LE DUC, blessé

Ah !

CHICOT

Il est si gentil !... Je ne veux pas qu'on le tourmente, moi ;
n'est-ce pas, François, mon mignon ?

LE DUC

Sire, mon congé, je vous prie... Ma liberté, l'exil au besoin !...

LE ROI

Je ne vous retiens pas.

(Le duc sort.)

CHICOT, assis, dépose son plat

Il part ?

LE ROI

Ce Bussy ! ce Bussy ! si je le tenais !

CHICOT

Tu le ferais connétable, hein ?

LE ROI

Je le ferais écarteler, et toi avec lui !

CHICOT

Ingrat !... Tu as quatre mignons qui sont l'exécration publique,
quatre sangsues, quatre pestes qui t'on fait surnommer Hérode,
Héliogabale, et qui te feront détrôner un jour ou l'autre... Eh bien,
un brave homme te débarrasse de ces quatre abominations, et tu
veux le faire écarteler !... Déjeunes-tu ?

LE ROI

Malheureux !

CHICOT

Tu as un frère unique, un frère modèle, un frère à deux nez...
Tu l'exiles !

LE ROI

Te tairas-tu, insecte ! bourdon maudit !

CHICOT, pleurant

Où va-t-il aller, ce bon François ?

LE ROI

Qu'il aille au diable, et toi aussi !

CHICOT

Henri de Guise, le grand Henri, te gênait : tu l'as envoyé com-

mander l'armée... Son frère te gênait : tu l'as envoyé retrouver Henri de Guise... Le gros Mayenne te gênait : tu l'as envoyé retrouver le cardinal... Enfin, tu avais pris en grippe leur petite sœur boiteuse, la duchesse, qui rit toujours en affilant ses jolis petits ciseaux d'or, tu sais... avec lesquels elle veut te tonsurer... Tu as tant fait, qu'elle est allée retrouver les trois autres. Et voilà que ton frère François te gêne aussi, et tu l'envoies... Tu veux donc renvoyer tout le monde ? Eh bien, ventre-de-biche ! Henriquet, tu es un fin politique, tu as raison, ma foi. Laisse-moi tous ces gens-là se mettre ensemble... Ah ! ah ! envoie-leur par la même occasion ton nouveau grand veneur, ce Monsoreau, l'âme damnée de ton frère ; envoie-leur encore les cinq cent mille Parisiens qui te chansonnent du matin au soir... Tiens, Henriquet, envoie-leur toute la France, et restons tous les deux tout seuls.

LE ROI, appelant

Monsieur de Nancey !

CHICOT

Que voilà de bonne friture !

Scène IV

Les mêmes, Nancey.

LE ROI

Priez mon frère de ne pas sortir du Louvre avant de m'avoir parlé.

NANCEY

Sire, M. le duc vient de partir.

LE ROI

Courez ! rejoignez-le ! ramenez-le-moi !

NANCEY

Oui, sire.

LE ROI, à un huissier

L'envoyé de M. de Guise, où est-il ?

NANCEY

Il attend là le bon plaisir de Votre Majesté...

(Il sort.)

LE ROI

J'y vais.

CHICOT, le suivant avec le plat d'or
Goûtes-en donc.

LE ROI

Ah ! ce Bussy !...

(Il passe dans la salle voisine.)

CHICOT

Henriquet !...

Scène V

Chicot, Saint-Luc, puis Jeanne.

SAINT-LUC, se montrant

L'orage est passé... Chicot !

CHICOT, se retournant

Hein ?

SAINT-LUC

Laisse-moi te remercier, tu es bon.

CHICOT

Moi ?

SAINT-LUC

C'est toi qui m'as rendu la liberté cette nuit, c'est toi qui m'as renvoyé à ma femme quand le roi me jouait ce mauvais tour.

CHICOT

Par exemple !

SAINT-LUC

Oh ! je t'ai deviné... Merci de ta généreuse amitié.

CHICOT

Je n'ai pas la moindre amitié pour vous, moi.

JEANNE

Pour lui, peut-être, mais pour Jeanne de Brissac, pour la compagne de Diane de Méridor, de votre petite amie d'enfance, que vous nommiez votre sœur, et sur qui vous vieilliez comme un frère... Oh ! si elle était là ! si vous la voyiez avec ses beaux yeux noirs, ses cheveux dorés, son angélique sourire, lui tourneriez-vous le dos comme en ce moment ? Oh ! je vous reconnais bien !

CHICOT

Allons donc !

JEANNE

Quoi ! vous n'êtes pas ce pauvre orphelin que le vieux seigneur Augustin a recueilli, élevé, aimé ?

CHICOT

Je ne comprends pas un mot de ce que vous voulez dire.

SAINT-LUC

Allons, le roi nous en parlait hier.

CHICOT

Si tu en es encore à écouter tout ce que dit le roi... Tiens, Saint-Luc, tu es fort désagréable ; laisse-moi déjeuner tranquille.

Scène VI

Le roi, un envoyé, puis Nancey.

LE ROI, à l'officier
envoyé par M. de Guise

Vous direz enfin à mon cousin de Guise que je n'ai pas besoin de lui à Paris, mais que j'ai grand besoin de lui à la tête de mon armée qui assiège la Charité. Qu'il attende mes ordres et n'en bouge pas... Portez-lui mes compliments. Adieu, monsieur.

(L'envoyé salue et sort. – Nancey revient.)

LE ROI

Eh bien ?

NANCEY

Monseigneur le duc d'Anjou se préparait à partir. Sur l'ordre de Votre Majesté, il revient.

LE ROI

Bien... Maintenant, a-t-on des nouvelles de M. de Bussy ?

NANCEY

Mais non, sire ; on le croit mort.

LE ROI

Je ne veux pas croire, je veux savoir. Un homme ne disparaît pas de la sorte. Faites chercher M. de Bussy mort ou vif, entendez-vous !

Scène VII
Les mêmes, Bussy.

BUSSY

Sire !

TOUS

Bussy !

LE ROI

Lui ! en vérité !

BUSSY

Votre Majesté me fait l'honneur de s'inquiéter de moi, je crois ?

LE ROI

Vous avez laissé courir le bruit de votre mort... Vous vous cachez.

BUSSY

Je ne me cachais pas, sire, puisque me voici.

LE ROI

Prétendez-vous toujours avoir été attaqué cette nuit ?

BUSSY

Je n'ai rien prétendu, sire.

LE ROI

Vous venez vous plaindre, alors ?

BUSSY

Pourquoi me plaindrais-je, sire ? Il me reste pour me venger les deux mains que j'avais pour me défendre.

CHICOT, au roi

Je voudrais te voir une centaine d'amis comme celui-là.

Scène VIII
Les mêmes, le duc d'Anjou, accourant.

LE DUC

Bussy !... mon cher Bussy !

(Il l'embrasse.)

BUSSY, le repoussant

Pardon, monseigneur, vous m'avez fait mal.

LE DUC

Qu'as-tu donc ?... Réponds-moi.

LE ROI

C'est bon, c'est bon. François, j'ai à vous parler. Monsieur de Bussy, nous allons régler cette affaire. Attendez-moi ici. Venez, François.

(Les deux princes rentrent.)

Scène IX

Les mêmes, hors le roi et le duc d'Anjou.

JEANNE

Ah ! monsieur, que n'avez-vous suivi hier le conseil de mon mari !

BUSSY

Madame, je suis parfois bien désobéissant, mais je ne suis jamais ingrat.

(Il serre la main de Saint-Luc et baise celle de Jeanne.)

SAINT-LUC

Croyez-nous au moins une fois, pas de faux point d'honneur. Au lieu d'attendre le roi, qui est furieux, gagnez au large, mettez-vous en sûreté.

BUSSY

Merci... Mais est-ce l'avis de M. Chicot ? Permettez que je le consulte. (À Chicot, bas.) Monsieur, vous avez agi avec moi en galant homme. Je ne sais dans quel but vous m'avez témoigné cet intérêt, mais je vous dois d'être debout aujourd'hui, et comme je n'ai jamais tant tenu à la vie, je vous rends grâces.

CHICOT

Eh bien, si vous tenez tant à vivre, comte, soignez-vous, car vous êtes pâle.

BUSSY

Moi ?

CHICOT

Et voilà une tache de sang qui se fait jour à travers la soie de votre pourpoint. Cachez-la, si vous tenez à faire croire que vous

n'avez pas été blessé cette nuit.

SAINT-LUC

Blessé ! il est blessé !

JEANNE

Oh !

CHICOT

Comme c'est heureux !

JEANNE

Heureux !

CHICOT

Cette blessure-là va le faire adorer du roi.

JEANNE

Eh ! ne vaudrait-il pas mieux être moins adoré du roi et un peu plus intact ?

BUSSY

Ah ! madame, ce bienheureux coup d'épée, je ne le donnerais pas pour un empire. Si vous saviez ce que je lui dois !

JEANNE

Quoi donc ?

BUSSY

Un rêve !...

SAINT-LUC

Voyons !

BUSSY

Oui... un ami charitable m'avait averti de me défier de l'hôtel des Tournelles... C'est là que je fus attaqué. J'estropiai différentes personnes, dont l'une, c'est M. de Quélus, je crois, m'a labouré les flancs d'un très-habile revers.

CHICOT

C'est Quélus, notre favori, qui vous a blessé ? Bonne affaire !

BUSSY

Mon cheval tué, moi entamé, la situation devenait grave, lorsque, je ne sais comment, je me trouvai adossé à une porte qui s'ouvrit et me livra passage. Je la referme entre mes ennemis et moi ; je leur échappais ! J'eus à peine le temps de serrer mon

mouchoir sur la blessure, le sang m'étouffait... Je crois bien que je m'évanouis.

CHICOT

Et le rêve ?

JEANNE

Hélas ! mais, jusque-là, je ne vois qu'une triste réalité.

BUSSY

Attendez. C'est ici que le rêve commence. J'ai rêvé que j'étais couché sur un lit de damas blanc à fleurs d'or, en face d'un portrait de femme. Oh ! quelle femme !... Tout à coup, le portrait se mit à marcher vers moi et à se pencher sur mon lit. Je vis des cheveux blonds, de l'or pur tombant à flots sur d'adorables épaules, des yeux noirs, profonds, où tremblait une larme, des lèvres qui semblaient murmurer une prière, une peau satinée, frissonnante, sous laquelle je voyais courir le sang. Non, ce n'était pas une femme, il n'en existe pas de semblable ! non, sous sa longue robe blanche et bleue, je voyais un de ces anges qui planent autour de la Vierge ou s'agenouillent devant le Seigneur.

CHICOT

Vous avez de la chance, vous, de faire des rêves pareils !... Et ensuite ?

BUSSY

Ensuite, je la trouvai si prodigieusement belle, que je voulus me jeter à ses pieds ; mais je ne réussis pas même à faire un mouvement. Je me mis aussitôt à penser un compliment en vers... Je dis penser, car je ne réussis pas davantage à prononcer une syllabe... Je m'étais évanoui pour la deuxième fois.

JEANNE

À la fin, cependant, vous avez repris connaissance.

BUSSY

Certainement, comtesse.

JEANNE

Eh bien ?

BUSSY

Eh bien, je n'étais plus sur le lit de damas blanc à fleurs d'or...

en compagnie d'un ange à robe bleue ; j'étais sur le bord d'un fossé du Temple, entre une vieille sage-femme et un gros chantre de paroisse qui m'a pris dans ses bras et porté à mon hôtel.

CHICOT

À quelle heure ?

BUSSY

Au jour.

CHICOT

Un chantre rond comme ses futailles ?

BUSSY

Oui ; vous le connaissez ?

CHICOT

Mon ami Gorenflot.

BUSSY

Oui, Gorenflot... Il n'était pas à jeun.

CHICOT

Dites franchement qu'il était ivre.

BUSSY

Eh bien, comtesse, on dirait que mon rêve vous donne à réfléchir.

JEANNE

Ces cheveux d'or... ces yeux noirs... une peau comme une feuille de rose...

BUSSY

Oh ! madame, vous n'êtes pas sans avoir fait un petit tour en paradis, connaissiez-vous mon ange ?

JEANNE

Je connais un portail pareil ; demandez à M. Chicot.

BUSSY

Vrai ?

CHICOT

Madame plaisante.

JEANNE

Non pas ! non pas !

BUSSY, à Jeanne

Vous connaissez ces yeux, ces bras, cette bouche ?

JEANNE

Je dirais oui si nous étions au fond de l'Anjou. Mais comme vous me parlez du faubourg Saint-Antoine, je ne dis plus ni oui ni non... Vous avez rêvé, monsieur.

CHICOT

Le plus sûr de votre affaire, c'est votre coup d'épée.

BUSSY

Expliquez-moi une chose, alors.

CHICOT

Expliquons.

BUSSY

J'avais fermé ma blessure avec mon mouchoir... Je vous l'ai dit, n'est-ce pas ?

CHICOT

Oui.

BUSSY

Eh bien, en me réveillant, je n'ai plus trouvé mon mouchoir.

CHICOT

Oh ! Gorenflot ! fi !

BUSSY

Voilà ce que j'ai trouvé sur ma blessure.

(Il tire de son pourpoint un mouchoir qu'il montre.)

JEANNE

Un mouchoir parfumé, brodé...

BUSSY

Marqué d'un D et d'une M.

JEANNE, vivement

D. M. !

CHICOT, vivement

Ah !

JEANNE

Serait-elle à Paris ?

BUSSY

Elle y est, comtesse !

CHICOT

C'est impossible !

JEANNE, à Chicot

N'est-ce pas ?

BUSSY, à Chicot

Qu'est-ce qui est impossible ?

CHICOT, à Bussy

Que Gorenflot ait de pareils mouchoirs.

JEANNE, à elle-même

Elle n'aurait pas quitté ainsi...

BUSSY, à Jeanne

Qui ?... Qui n'a-t-elle pas quitté ?... Comtesse, vous êtes un marbre !... Monsieur Chicot, animez-vous !... Prenez pitié de moi tous les deux, je suis amoureux, je suis éperdu, je suis fou !

CHICOT

Un D et une M...

(Un page apporte à Jeanne une lettre.)

LE PAGE

Pour madame la comtesse de Saint-Luc !

BUSSY

Oh ! mais je la retrouverai !

JEANNE, qui a lu la lettre

Lui à Paris ! voilà du merveilleux.

(Elle donne la lettre à Saint-Luc.)

SAINT-LUC, lisant

« Ma fille Jeanne, je t'attends... Viens ! – BARON DE MÉRIDOR. »

CHICOT, à part

Méridor !

SAINT-LUC

Allons, comtesse, ne le faites pas attendre.

BUSSY

Vous m'abandonnez ?... Oh !...

JEANNE

Au revoir !... Vous pouvez vous flatter d'avoir une étoile.

(Elle sort avec Saint-Luc.)

CHICOT, à part

À Paris !

(Il sort.)

Scène X

Les mêmes, Livarot, Ribérac, Antraguët,
courtisans, puis Nancy.

ANTRAGUËT

Bussy ! mon brave !

LIVAROT

Nous commençons à te pleurer.

ANTRAGUËT

J'ai couru tout Paris. Eh bien, il paraît que tu as écharpé les
mignons. Les Parisiens t'attendent pour te porter en triomphe.

BUSSY

Diantre ! ce n'est pas le moment !

NANCEY, allant heurter
à la porte du roi

Sire, M. le comte de Monsoreau est là pour l'audience de
Votre Majesté.

VOIX DU ROI

Qu'il entre !

(Les courtisans se rapprochent.)

NANCEY

Introduisez M. le comte de Monsoreau !

(Mouvement de curiosité générale.)

ANTRAGUËT

On va donc le voir, enfin !

(Le duc d'Anjou sort de chez le roi lentement et reste sur le seuil.)

BUSSY

Voyons !

Scène XI

Les mêmes, Monsoreau.

L'HUISSIER, à haute voix

M. le comte de Monsoreau !

NANCEY, à Monsoreau

Suivez-moi, monsieur.

MONSOREAU, au duc d'Anjou

Monseigneur, je sais tout ce que je dois à Votre Altesse, et je tâcherai de m'acquitter.

LE DUC

Entrez, monsieur le grand veneur. Mon frère vous attend avec son meilleur visage.

(Le duc et Monsoreau entrent chez le roi.)

Scène XII

Les mêmes, hors Monsoreau et le duc d'Anjou,
courtisans, au fond.

BUSSY

Oh ! la vilaine figure !... Voilà les gens que vous protégez, monseigneur ?

ANTRAGUET

Est-il laid, ce Monsoreau !

BUSSY

Affreux !... C'est étrange, je ne sais pourquoi je sens que j'aurai maille à partir avec cet homme-là.

RIBÉRAC

Tant pis pour lui.

LIVAROT

Eh ! c'est un ogre, diable !

BUSSY

Tu le connais ?

LIVAROT

Trop... J'ai une terre près des siennes.

BUSSY

Pourquoi est-ce un ogre ?

LIVAROT

Écoute. Je revenais une nuit...

ANTRAGUET

Brrr !... cela commence d'une façon terrible.

BUSSY

Laissez-le finir.

LIVAROT

Je revenais, dis-je, de chez mon oncle d'Antragues, à travers les bois de Méridor, il y a de cela six semaines. Tout à coup, j'entends un cri déchirant, et, au bout d'une allée, j'avise un homme emporté sur un grand cheval noir... Cet homme étouffait avec sa main les cris d'une femme renversée sur le devant de sa selle. J'avais mon arquebuse de chasse et j'allais tuer ce bourreau... Mais il a disparu à travers les bois.

BUSSY

Et après ?

LIVAROT

Après, je m'informai : on m'apprit que c'était M. de Monso-reau.

ANTRAGUET

Mais cela se fait, d'enlever les femmes !

RIBÉRAC

Oui ; mais on les laisse crier.

(Rires.)

Scène XIII

Les mêmes, le duc d'Anjou.

LE DUC

On rit, par ici ?

BUSSY

Ma foi, oui, monseigneur.

LE DUC

Et de quoi ?

BUSSY

Des services que vous a rendus le grand veneur.

LE DUC

Tu les connais ?

BUSSY

Vous allez voir. On dit que c'est lui qui enlève les femmes pour Votre Altesse sur son grand cheval noir.

LE DUC

Monsieur de Bussy !

BUSSY, à lui-même

On dirait que j'ai sanglé juste.

LE DUC, revenant

Hé ! Bussy !

BUSSY

Monseigneur ? (Le duc éclate de rire.) Tiens ! il paraît que ce que je vous ai dit est devenu drôle.

LE DUC

Je ris de tes renseignements... Où les prends-tu ?

BUSSY

Dans les bois de Méridor. (Le duc fait un mouvement. – Bussy, à part.) Le duc est de moitié dans ce qu'a vu Livarot.

LE DUC

Est-ce que tu nous refuserais le droit d'être amoureux ?

BUSSY

Mais...

LE DUC

Et jaloux ?

BUSSY

À votre aise, monseigneur.

LE DUC

Eh bien, rends-moi un service.

BUSSY

Comme ceux de votre grand veneur ?

LE DUC

Écoute. J'ai aperçu à l'église une femme dont les traits m'ont rappelé une autre femme que j'ai passionnément aimée, que j'aimerai toujours.

BUSSY

J'écoute, monseigneur.

LE DUC

On la dit sage et belle, mais...

BUSSY

Mais vous n'en croyez rien.

LE DUC

J'ai appris qu'un homme pénètre furtivement la nuit dans la maison.

BUSSY

Ah ! ah ! un amant ?... un mari ?...

LE DUC

C'est ce que je voudrais savoir.

BUSSY

Par qui ? Par moi ?

LE DUC

Y consens-tu ?

BUSSY

À épier cette femme, moi ?...

LE DUC

À surveiller cet homme.

BUSSY

Un métier d'espion ?... Eh ! monseigneur, vous avez M. de Monsoreau.

LE DUC

Mais, Bussy, il faudra peut-être tirer l'épée.

BUSSY

Raison de plus pour donner la commission à M. le grand veneur. Il est payé pour tout faire.

LE DUC

Tu refuses, toi, mon serviteur ?

BUSSY

Faire tort à une femme, ce n'est pas dans le service... Et puis je suis fatigué, je suis blessé.

LE DUC

Bien... Je ferai le guet moi-même, comme je l'ai fait hier avec Aurilly, quand tu as été attaqué.

BUSSY

Vous étiez là ?

LE DUC

Là même.

BUSSY

Cette femme demeure donc... ?

LE DUC

En face l'hôtel des Tournelles...

BUSSY

Ah !

LE DUC

Et s'il m'arrive malheur, tu te le reprocheras.

BUSSY

N'y allez pas, il ne vous arrivera rien.

LE DUC

Oh ! elle est trop belle !

BUSSY

Vous l'avez vue à peine.

LE DUC

On ne retrouve pas ces admirables cheveux blonds.

BUSSY

Ah !

LE DUC

Ces yeux noirs.

BUSSY, à lui-même

Noirs !

LE DUC

Ce teint unique au monde, cette taille de divinité.

BUSSY, à part

C'est elle... ! (Haut.) Voyons, monseigneur, vous m'attendrissez.

LE DUC

Tu railles ?

BUSSY

Non, sur ma parole. Dites-moi ce qu'il y a à faire.

LE DUC

Il n'y a qu'à te cacher aux environs de la maison de bois, à toit aigu, avec une Notre-Dame sous le pignon.

BUSSY, à part

C'est bien là ! (Haut.) Et ensuite ?

LE DUC

Tu suivras un homme qui entrera dans cette maison, jusqu'à ce que tu saches qui il est.

BUSSY

Mais il refermera la porte ?

LE DUC

Voici la clef.

BUSSY

Donnez.

LE DUC

Tu iras ?

BUSSY

Si j'irai ! ce soir même.

LE DUC

Ta parole ?

BUSSY

Foi de gentilhomme !

LE DUC

Bien... L'audience est finie... Adieu !

Scène XIV

Les mêmes, Monsoreau, Chicot.

LE DUC

Eh bien, monsieur le grand veneur, êtes-vous content du roi ?

MONSOREAU

Enchanté, monseigneur, grâce à la recommandation de Votre

Altesse.

LE DUC

Je n'ai rien dit que de vrai sur votre talent de veneur.

MONSOREAU

Ce talent, le roi veut le mettre vite à l'épreuve... Il m'ordonne de partir cette nuit pour Fontainebleau, où il veut chasser après-demain.

LE DUC

Et bien, partez.

MONSOREAU

Impossible, Altesse.

LE DUC

Pourquoi ?

MONSOREAU, plus bas

M. de Guise est à Paris depuis ce matin, et M. de Mayenne vient d'arriver avec Nicolas David.

LE DUC

Plus bas !

CHICOT, traversant

Il a dit : « Nicolas David ! »

MONSOREAU

Le rendez-vous est pour cette nuit, à l'abbaye Sainte-Geneviève.

LE DUC

Cette nuit !

MONSOREAU

Votre Altesse m'avait enjoint de parler en son nom ; j'ai parlé : c'est fini.

LE DUC

Ma parole !... ma parole !...

MONSOREAU

Parole de prince donnée à des princes, monseigneur.

LE DUC

Ne partez que demain pour Fontainebleau.

MONSOREAU

Et, cette nuit, nous comptons sur vous ?

LE DUC

Oui.

MONSOREAU

À dix heures à l'abbaye.

LE DUC

À dix heures.

CHICOT, qui a entendu

Dix heures !

LE DUC

Voici le roi. Éloignez-vous.

Scène XV

Les mêmes, le roi, puis Méridor.

LE ROI

Eh bien, messieurs, nous chasserons après-demain à Fontainebleau.

UNE VOIX

Laissez-moi passer, vous dis-je !

(Bruit de voix et d'armes.)

LE ROI

Qu'est cela ? pourquoi ce bruit ?

LA VOIX

Demandez au roi s'il fera chasser du Louvre le vieux baron de Méridor.

CHICOT, se dérobant derrière un groupe

Ah !

LE ROI

Ce vieillard...

MÉRIDOR, essayant d'écarter les gardes

Vous me reconnaissez, sire.

LE DUC, inquiet

Monsoreau !

MONSOREAU, de même

Monseigneur !

LE ROI

Laissez approcher le baron de Méridor.

(Les Suisses relèvent leurs pertuisanes. –
Méridor s'avance lentement et s'agenouille.)

MÉRIDOR

Sire, c'est votre vieux serviteur, celui qui, sous quatre règnes, n'a pas fait défaut une seule fois à son pays et à son roi.

LE ROI

Que nous demandez-vous, monsieur ?

MÉRIDOR

Justice !

LE ROI

Parlez !

MÉRIDOR

J'ai reçu chez moi un gentilhomme, je l'ai reçu en ami... Il m'a enlevé ma fille, il l'a emprisonnée dans son château, lui donnant à choisir entre le déshonneur et la mort.

LE ROI

C'est un crime qui doit être puni.

MÉRIDOR

Et mon enfant a choisi la mort... Elle a tout quitté, jeunesse, bonheur, espérance, pour se remettre aux mains de Dieu pure comme elle en était sortie... Elle est morte, seigneur, me laissant seul et désespéré, moi qui n'avais que cette joie sur la terre, moi qui n'ai plus qu'à mourir comme elle, après que je l'aurai vengée ; moi, vieillard que le Ciel oublie et qui frappe du front la terre en disant : « Terre, engloutis-moi si mon roi ne m'écoute pas ! »

LE ROI

Je vous écoute, et je vous vengerai. Le coupable ? Nommez-le hardiment... Oh ! nommez-le, fût-il baron, fût-il duc, fût-il prince !

MÉRIDOR se lève et va droit au duc

Le coupable ?... Le voici !

TOUS

Monseigneur !

LE ROI

Vous entendez, mon frère !

LE DUC

Cet homme ne sait ce qu'il dit... Je ne le connais pas !

MÉRIDOR

Tu ne me connais pas ?

LE ROI, au duc

Répondez mieux !...

LE DUC

Ce malheureux gentilhomme a perdu sa fille. Il l'adorait, la douleur l'égaré, et, ne pouvant s'en prendre à Dieu, vous voyez, il s'en prend aux hommes.

MÉRIDOR

Le lâche ! Mais quelqu'un doit me connaître ici ; quelqu'un dira au roi que jamais je n'ai menti, et qu'au prix d'un mensonge, je n'achèterais pas même ma vie... Messieurs !... (Monsoreau fait un mouvement qui le décèle à Méridor.) Ah ! le comte de Monsoreau, mon ami, celui qui m'a prévenu des projets de ce mauvais prince, et que je n'ai pas voulu croire... Comte de Monsoreau, venez : rendez témoignage pour moi.

LE DUC, inquiet

Il appelle le comte son ami !

MÉRIDOR

Oui, mon meilleur ami ; car si je l'avais écouté, si j'avais soustrait ma fille à tes regards, elle vivrait, hélas !... elle vivrait encore !

LE DUC

Eh bien, sire, M. de Monsoreau, le meilleur ami de ce vieillard, je l'accepte pour juge. Qu'il prononce !

MÉRIDOR

Qu'il prononce... Tout ce qu'il dira sera bien dit.

LE ROI, à Monsoreau

Parlez, monsieur.

MONSOREAU

Sire, je n'abandonnerai jamais la cause d'un ami, d'un vieillard si cruellement éprouvé... Cependant, je dois vous dire que, dans toute la province, depuis la mort de sa fille, on sait que le baron de Méridor est fou.

MÉRIDOR

Moi ?...

LE DUC

Vous voyez...

MONSOREAU

Il m'en a bien coûté, mais on ne peut mentir au roi.

MÉRIDOR, exaspéré

Oh !...

LE DUC, se jetant au-devant du roi

Prenez garde, sire ! cette folie peut devenir dangereuse.

MÉRIDOR, à genoux

Sire, par tout ce qu'il y a de plus saint, par tout ce qu'il y a de plus sacré...

LE ROI, doucement

Oui, oui... Qu'on aille chercher mon médecin Miron ; il vous guérira, je l'espère. (Au duc.) Pardon, François.

MÉRIDOR

Est-ce que vraiment je deviens fou ?...

LE ROI

Monsieur de Nancey, éloignez tout le monde ; puis vous conduirez ce vieillard hors du Louvre avec tous les égards dus à son malheur.

(Il entre à gauche avec le duc.)

NANCEY

Oui, sire. (Quand le roi s'est éloigné.) Sortez, messieurs.

(Il relève le baron.)

BUSSY

Je n'abandonnerai pas ce malheureux.

(Il s'approche du baron.)

CHICOT, bas

Monsieur de Bussy, allez à cette maison du faubourg Saint-Antoine ; vous y direz ce que vous venez de voir.

BUSSY

Mais...

CHICOT

Allez, je reste ici.

(Bussy sort.)

Scène XVI

Chicot, au fond ; Méridor.

MÉRIDOR

Où êtes-vous donc, mon Dieu, que vous ne me voyez pas souffrir ? Mon Dieu, je vous supplie ! je vous conjure ! je vous implore ! du secours ! envoyez-moi du secours !

CHICOT, lui touchant l'épaule

Père !

MÉRIDOR, se retournant

Ah !... mon fils !

CHICOT

Silence !

MÉRIDOR

Je ne te quitte plus.

CHICOT

Vous allez me quitter, au contraire. Si l'on nous voyait ensemble, si l'on se doutait que nous nous connaissons, tout serait perdu.

MÉRIDOR

Eh ! que me fait la vie, puisque Diane est morte !

CHICOT

Et si elle ne l'était pas ?

MÉRIDOR

Tu dis ?

CHICOT

Rien... Où logez-vous ?

MÉRIDOR

Rue de l'Arbre-Sec, à la *Corne de cerf*.

CHICOT

Rentrez-y et attendez-moi.

MÉRIDOR

Tu veux m'abandonner !...

CHICOT

Je ne suis ni courtisan ni grand veneur pour trahir un ami... Je vous sauverai, soyez tranquille.

MÉRIDOR

Qu'es-tu, alors ?

CHICOT

Un fou...

MÉRIDOR

Toi ?

CHICOT

Comme vous !... Allez ! allez ! (Le baron de Méridor part. – À Nancy qui entre.) Il est parti... Ne vous en occupez pas. Mais pourquoi laisse-t-on entrer ces gens-là au Louvre ?

QUATRIÈME TABLEAU

L'intérieur de la maison des Tournelles. Le théâtre est séparé en deux. À droite, vestibule avec fenêtre sur la rue. À gauche, chambre à coucher de Diane, occupant eux tiers du théâtre. Portes à droite et à gauche. Au fond, l'oratoire. Lit de damas blanc à fleurs d'or. Grand portrait entre les fenêtres.

Scène première
Diane, Gertrude.

DIANE, rêvant

Que sera devenu ce malheureux, si brave, si beau ?... (Gertrude ouvre la fenêtre du boudoir.) Il était là, pâle, inanimé, et tout à coup ses yeux se sont ouverts... Quel regard !...

(Elle se lève.)

GERTRUDE

Vous m'appellez ?

DIANE

Tu es sûre que personne aux environs n'a pu soupçonner que nous ayons reçu ici ce gentilhomme ?

GERTRUDE

Personne ; car je réponds du petit chirurgien qui l'a pansé et m'a aidée à le transporter au Temple.

DIANE

L'abandonner ainsi... Oh !...

GERTRUDE

Les religieux du Temple sont hospitaliers. Soyez tranquille. Rémy m'en a répondu.

DIANE, rêveuse

Oui, Gertrude, oui ! (Gertrude sort.) Que je voudrais savoir son nom !... si jamais je dois le revoir.

GERTRUDE, à côté

Madame, la porte s'est refermée ; il est entré quelqu'un. On monte. Deux hommes !... Le duc, peut-être, avec cet Aurilly !

(Elle y court.)

DIANE, prenant un poignard dans
son coffre et le cachant dans son sein

Qu'ils viennent, je ne les crains plus !

GERTRUDE

Mademoiselle, c'est M. le comte.

Scène II

Les mêmes, Monsoreau.

MONSOREAU

Je vous effraye toujours ?

DIANE

Mais non, monsieur, je priais.

MONSOREAU

Puis-je vous entretenir seule ?

DIANE

Va, Gertrude. (Vivement.) Laisse la porte ouverte.

(Gertrude se retire dans le boudoir,
de manière à voir sans entendre.)

MONSOREAU

Vous me craignez bien, Diane !

DIANE

Vous avez quelque chose d'important à me dire, monsieur le comte ?

MONSOREAU

Vous allez en juger ; et si ma protection devient impuissante, vous serez convaincue qu'il n'y a point de ma faute.

DIANE

J'écoute.

MONSOREAU

J'avais, je crois, réussi à vous arracher à M. le duc d'Anjou, réussi à vous sauver l'honneur.

DIANE

C'est vrai.

MONSOREAU

Votre voile trouvé flottant sur l'eau, votre disparition inexplicable avaient accrédité le bruit de votre mort ; le duc y croyait.

DIANE

Hélas ! et mon père aussi !

MONSOREAU

Nécessité cruelle mais salutaire... En voyant le désespoir de votre père, comment douter de votre mort ?

DIANE

Pauvre père ! a-t-il dû souffrir jusqu'au moment où vous l'avez détrompé ! mais qu'il a dû être heureux en apprenant de vous mon salut et ma retraite !

MONSOREAU

Bien heureux, sans doute ; mais votre salut est compromis, votre retraite est découverte. Si vous m'eussiez obéi, si vous fusiez restée enfermée dans cette maison, aujourd'hui peut-être tout

danger eût cessé. Vous avez voulu sortir...

DIANE

Je voulais remercier Dieu d'avoir consolé mon père, j'ai été à l'église Sainte-Catherine.

MONSOREAU

C'était une faute ; le prince y est venu par fatalité, et il vous a aperçue.

DIANE

C'est vrai ; pardonnez-moi de vous l'avoir caché. J'espérais n'avoir pas été reconnue sous mon voile.

MONSOREAU

Vous avez eu hier la preuve du contraire.

DIANE

Vous savez... ?

MONSOREAU

Le sais que le duc s'était procuré une clef de cette maison ; je sais qu'il était accompagné d'Aurilly, le complice de toutes ses violences ; je sais qu'ils allaient entrer ici lorsque, par une méprise heureuse, les mignons du roi l'ont assailli et chargé. Il a eu peur d'être victime de son incognito, il s'est nommé, puis il a fait retraite : suis-je bien informé ?

DIANE

Oui, oui. (À part.) Je tremble !

MONSOREAU

Vous avez dû être fort inquiète de ce bruit, de ce combat ?

DIANE

Assurément ! mais, le duc une fois parti...

MONSOREAU

C'est un cœur sombre et persévérant ; il reviendra.

DIANE

Il oubliera, monsieur.

MONSOREAU

Non ; j'ai fait ce que j'ai pu pour vous oublier, moi ; mais on ne vous oublie pas lorsqu'on vous a vue.

DIANE

Monsieur !

MONSOREAU

Le duc reviendra cette nuit.

DIANE

Je quitterai la maison ; je retournerai chez mon père.

MONSOREAU

Allez où vous voudrez, il vous suivra jusqu'à ce qu'il vous trouve.

DIANE

Vous m'épouvantez !

MONSOREAU

Ce n'est pas mon intention.

DIANE

Alors, que comptez-vous faire ?

MONSOREAU

Oh ! je suis une pauvre imagination... J'avais trouvé, ou plutôt votre père avait trouvé un moyen...

DIANE

Mon père ! Quel moyen ?

MONSOREAU

La dernière fois que je le vis, à Méridor, lorsque je lui appris que vous n'étiez pas morte, mais que vous couriez un grand danger ; lorsque je lui jurai de vous délivrer, fût-ce au prix de ma vie, il me remit une lettre.

DIANE

Vous avez une lettre de mon père, et vous ne me l'avez pas montrée jusqu'à présent !

MONSOREAU

J'espérais réussir sans vous coûter aucun sacrifice. Je sais toute l'aversion que je vous inspire. Cependant le péril est pressant ; nous sommes en face de lui.

DIANE

Cette lettre, monsieur !

MONSOREAU

La voici.

DIANE, lisant

« Ma bien-aimée Diane... »

MONSOREAU

Vous reconnaissez cette chère écriture ?

DIANE

Oh ! oui, oui ! (Lisant.) « Le danger que tu cours est immense, insurmontable. Je ne pouvais t'y arracher ; M. de Monsoreau veut le tenter. Fie-toi à lui comme au meilleur ami que le Ciel puisse nous envoyer. Le comte te dira ensuite ce que, du fond de mon cœur, je désirerais que tu fisses pour acquitter notre dette envers lui. Crois-moi, obéis-moi, je t'en conjure. Aie pitié de moi et de notre ami. – BARON DE MÉRIDOR. »

(Diane baisse la tête et pleure.)

MONSOREAU

C'était le seul moyen : votre père l'approuvait ; vous le repoussez, j'y renonce.

GERTRUDE, rentrant

On vous a suivi, monsieur le comte ; je vois des ombres à travers les barreaux de la porte.

MONSOREAU

On attend que je sois parti.

GERTRUDE, désignant la porte

Voyez-vous ?

(Monsoreau va regarder.)

MONSOREAU, à part

Mes deux hommes, bon !

DIANE

Eh bien ?

MONSOREAU

C'est le duc.

DIANE

Mon Dieu ! mon Dieu ! Mais vous-même, monsieur, vous ne pourriez pas me délivrer de cette persécution ?

MONSOREAU

Pardon, madame ; je suis grand veneur, je ne relève plus que du roi, et si j'étais marié, c'est le roi qui protégerait ma femme.

DIANE, regardant autour d'elle

Impossible ! Jamais ! jamais !

MONSOREAU

Il ne me reste plus qu'à prendre congé de vous. Je pars pour Fontainebleau, où je resterai huit jours.

DIANE

Vous m'abandonnez, alors ?

MONSOREAU

Je vous obéis... Puis-je passer une nuit sous votre toit, n'étant pas votre mari ?

DIANE

Je partirai avec vous.

MONSOREAU

Je ne voudrais pas vous compromettre. On ne peut vous voir qu'avec votre mari.

DIANE

J'ai des verrous à cette porte

MONSOREAU

Des verrous contre un prince du sang ?

DIANE

Je me tuerai !

MONSOREAU

Vous tuerez votre père !

DIANE

Oh ! oh ! (Elle court à la fenêtre du boudoir.) Ils y sont toujours.

(Elle revient abattue.)

MONSOREAU, à un valet ;

il entr'ouvre la porte

Faites entrer le prêtre et son assistant. (À Diane.) Était-ce si difficile d'obéir au baron de Méridor ?

DIANE, tirant la lettre qu'elle relit

C'est comme si Dieu me l'ordonnait. Tu ordonnes, mon père :

j'obéirai.

MONSOREAU

Venez, alors !

DIANE

Où cela ?

MONSOREAU

Dans votre oratoire.

DIANE

Dans mon oratoire ?

MONSOREAU

Un prêtre...

DIANE

Ah ! vous aviez tout prévu.

MONSOREAU

Vous pouvez dire non.

DIANE

Je veux revoir mon père !

MONSOREAU

Vous êtes libre, madame ; rien ne force votre volonté.
Regrettez-vous votre parole, je vous la rends.

DIANE

Venez, monsieur ! Viens, Gertrude !

(Ils sortent par la porte de l'oratoire ; au moment où cette porte se referme sur eux, celle du cabinet s'ouvre, et Bussy paraît.)

Scène III

Bussy, seul.

J'ai cru que ces hommes n'entreraient jamais... Ah çà ! mais, si j'ai bien compté, il y en a quatre dans la maison. Quel intérêt Chicot a-t-il à m'y envoyer ?... Nous verrons. Où suis-je ? L'escalier, le palier, ce cabinet... Je ne me reconnais pas. Je ne vois pas ce lit blanc, ce portrait ; on m'aura transporté dans une autre chambre. (Il ouvre doucement la porte de la chambre de Diane.) Voilà ! voilà ! c'est mon rêve ; il n'y manque que le bel ange. Mais la maison était pleine de monde, et je ne vois personne. Où sont-

ils passés ? (Il ouvre une porte.) Un corridor sombre qui rejoint l'escalier... (Il s'approche de l'oratoire et écoute.) C'est étrange ! on dirait la psalmodie d'une prière. (Regardant par la serrure.) Un homme à genoux, une femme près de lui !... Elle !... oh ! plus belle encore que dans le rêve ! Mais cet homme ?... Impossible de le voir. Pourquoi ce prêtre ? Ah ! mais cela ressemble à un mariage. Ils se courbent, le prêtre les bénit. C'est fini... On vient... Alerte, Bussy !

(Il rentre dans le cabinet.)

Scène IV

Bussy, dans le cabinet ; Monsoreau, Gertrude, Diane.

BUSSY

M. de Monsoreau ! le ravisseur au cheval noir !

DIANE

Je suis votre femme, monsieur ; mais il manque à ce mariage la bénédiction de mon père, au château de Méridor.

BUSSY

Méridor !... je comprends tout.

MONSOREAU

Écoutez, Diane ! laissez-moi espérer...

DIANE

Vous m'avez dit : « Soyez ma femme, pour que j'aie le droit de vous protéger. » Vous pouvez m'avouer maintenant, m'avouer au duc d'Anjou, à tout le monde. Eh bien, protégez-moi, défendez-moi !

MONSOREAU

Retirez-vous, Gertrude.

(Gertrude hésite.)

DIANE

Va !

(Gertrude sort.)

Scène V
Monsoreau, Diane.

MONSOREAU

Madame, il faut en finir avec ce rôle de victime. Vous êtes à Paris, dans ma maison ; vous êtes la comtesse de Monsoreau, c'est-à-dire ma femme...

DIANE

Conduisez-moi à mon père, maintenant que je n'ai plus rien à craindre.

MONSOREAU

Ce serait une imprudence ; le moment n'est pas venu, pas encore. J'ai des mesures à prendre.

DIANE

Eh bien, revenez quand elles seront prises.

MONSOREAU

Vous faites-vous un jeu de mon amour et de mes droits ?

DIANE

Faites que j'aie foi dans le mari, et je respecterai le mariage.

MONSOREAU

Qu'ai-je fait pour qu'on se défie ? Que fallait-il pour mériter votre confiance ?

DIANE

Moins penser à vous, et plus à moi.

MONSOREAU

Ah ! c'en est trop ! vous m'insultez, vous me poussez au désespoir !

DIANE

Gertrude !

(Monsoreau veut l'arrêter au passage.)

MONSOREAU

Cette nuit même, vous serez à moi !

DIANE, tirant son poignard

Voilà comment je vous répons.

(Elle s'élançait le poignard à la main
dans le cabinet, dont elle pousse la porte.)

MONSOREAU, frappant la porte
avec le poing : elle cède

Diane !

DIANE

Ouvrez, et vous me trouverez morte sur le seuil !

BUSSY, la remplaçant à la porte,
qu'il ferme à son tour

Et vous auriez un vengeur !

DIANE

Ah !... (Le reconnaissant.) Lui !...

MONSOREAU, à part

Neuf heures !... et le rendez-vous des princes ! (À Diane.) Vous le voulez, madame ? je m'éloigne. Pardonnez-moi... Un mot !... un seul !... (Il attend. Silence.) J'obéis. (À lui-même.) Mais je reviendrai !

(Monsoreau ouvre la porte du corridor et disparaît. Gertrude est revenue par l'oratoire. Elle voit partir Monsoreau et le suit pour refermer la porte, qu'en effet on entend retomber violemment en bas.)

Scène VI

Diane, Bussy.

DIANE

Mais, monsieur, comment êtes-vous ici ?

BUSSY

L'homme à qui vous avez sauvé la vie peut-il mettre en péril votre honneur ?

DIANE

Vous m'avez entendue ?...

BUSSY

Hélas ! madame !

DIANE

Qui êtes-vous ? votre nom ?...

BUSSY

Louis de Clermont, comte de Bussy.

DIANE, avec un transport de joie

Bussy ! le brave Bussy !... Ah ! Gertrude, que je suis heureuse !... Me voilà sous la sauvegarde du plus brave, du plus loyal gentilhomme de France !

ACTE TROISIÈME

CINQUIÈME TABLEAU

*L'hôtellerie de la Corne de cerf. – Une salle basse.
Porte au fond. Fenêtre à droite. Porte à gauche.*

Scène première

Chicot, entrant ; Bonhomet.

BONHOMET

Comment ! c'est vous, monsieur Chicot ?... Bonsoir, monsieur Chicot ! bonsoir et bon appétit !

CHICOT

Voilà un souhait profitable à vous autant qu'à moi, mon cher Bonhomet ; malheureusement, je n'aime pas à manger seul.

BONHOMET

S'il le faut, monsieur, je souperai avec vous.

CHICOT

Merci, j'attends quelqu'un.

BONHOMET

Maître Gorenflot ? C'est donc cela qu'il a demandé un cabinet où il puisse songer et réfléchir.

CHICOT

Réfléchir, Gorenflot ?... Vous avez mal entendu, mon ami ; il a dû dire : digérer.

BONHOMET

Non, monsieur Chicot, non ; je suis sûr de ce que je dis. Digérer serait trop facile.

CHICOT

Le fait est qu'il a un bon estomac.

BONHOMET

Le plus mauvais estomac digérerait le souper que maître Gorenflot a commandé pour ce soir.

CHICOT

Bah !

BONHOMET

Un plat d'épinards au maigre.

CHICOT

Gorenflot soupe d'un plat d'épinards ? Il se passe quelque chose d'inaccoutumé.

BONHOMET, finement

Eh ! eh !

CHICOT

Paris me fait l'effet d'avoir, ce soir, une de ces physionomies dont je n'ai vu la pareille que la veille de la fête du grand saint Barthélemy. Après cela, peut-être me suis-je trompé. (Bonhomet sourit.) Je ne me suis pas trompé, hein ?

BONHOMET

Je ne sais pas...

LA HURIÈRE, passant sa tête à la porte

Peut-on vous parler, confrère ?

CHICOT

Je connais cela.

BONHOMET

Maître La Hurière, un collègue. (À La Hurière.) Je suis à vous tout de suite.

LA HURIÈRE

Je vous attends.

(Il sort.)

CHICOT

C'est La Hurière, l'hôte de la *Belle Étoile* ?

BONHOMET

Oui.

CHICOT

Et il vous attend ? Vous avez affaire ensemble ?

BONHOMET

Une petite réunion.

CHICOT

Bon ! bon ! allez, maître Claude, allez !... Un moment ! vous logez un vieux gentilhomme arrivé aujourd'hui même ?

BONHOMET

Le baron de Méridor, oui, monsieur Chicot.

CHICOT

Ne vous a-t-il pas dit qu'il attendait une visite, ce soir ?

BONHOMET

Je dois le prévenir quand cette visite sera arrivée.

CHICOT

Eh bien, prévenez-le qu'il est attendu.

BONHOMET

Où ?

CHICOT

Ici... Allez, maître Claude, allez !

(Bonhomet sort.)

Scène II

Chicot, puis Bonhomet.

CHICOT

Ah ! M. La Hurière convoque ses collègues à des réunions nocturnes... Ah ! Paris a cette étrange figure... Ah ! M. de Monsoreau a nommé Nicolas David... Nicolas David, maître spadassin, tu n'es pas venu seul : l'épée pend toujours à un corps quelconque, et comment séparer Nicolas David de son cher seigneur Mayenne, Mayenne de son cher frère Henri ? Guise et Mayenne sont à Paris ! C'est cela que le Monsoreau annonçait à M. d'Anjou... Ouais ! serait-ce aujourd'hui le jour du paiement ? Vos comptes sont en règle, monsieur de Mayenne ; les tiens aussi, Nicolas David.

BONHOMET, entrant avec un garçon

Il descend, il descend, le digne seigneur ! Où faut-il mettre votre couvert ?

CHICOT

Qu'est-ce que cela ?

BONHOMET

Le couvert de maître Gorenflot, qui doit arriver à dix heures.

CHICOT

Et ceci ?

BONHOMET

Sa carafe d'eau.

CHICOT

Sa carafe ?... Décidément, il y a quelque chose de détraqué dans la machine sublunaire.

BONHOMET

J'entends le pas du vieux gentilhomme.

CHICOT

À propos... (Il lui parle bas.) Frappez trois coups à ce volet quand ces personnes arriveront.

BONHOMET

Oui, monsieur Chicot... Par ici, monsieur le baron, par ici !
(Il introduit Méridor et sort.)

Scène III

Chicot, Méridor.

MÉRIDOR

Mon enfant ! mon ami !

CHICOT

Ici, vous pouvez m'embrasser. (Ils s'embrassent.) Asseyez-vous, mon père.

MÉRIDOR, assis

Non, je ne vis plus, je ne pense plus. Tout mon vieux sang est remonté au cœur... J'ai la fièvre, vois-tu, depuis que je t'ai quitté !

CHICOT

Ah ! voyons.

MÉRIDOR

Tu as dit un mot... un mot terrible, un mot qui me tue... Tu as dit : « Si Diane n'était pas morte ! » Prends garde ! prends garde !...

CHICOT

Je l'ai dit.

MÉRIDOR, avec exaltation

C'est donc possible !

CHICOT, à part

Ne le tuons pas. (Haut.) Voyons, calmez-vous ; qu'y a-t-il d'impossible à Dieu ?

MÉRIDOR

Dieu n'est plus avec moi.

CHICOT

Du désespoir ? C'est mal.

MÉRIDOR

Oses-tu me dire d'espérer !

CHICOT

Écoutez donc... Vous n'avez pas tenu cette pauvre morte entre vos bras, et quelqu'un, au contraire, a vu à Paris une femme si étrangement ressemblante à...

MÉRIDOR

À Diane ?

CHICOT

Oui.

MÉRIDOR

Que... ?

CHICOT

Que je l'ai prié... c'est un ami, un grand cœur... de s'informer et de me rendre réponse.

MÉRIDOR

Où ?

CHICOT

Ici.

MÉRIDOR

Quand ?

CHICOT

Mais... aujourd'hui... ce soir, peut-être.

MÉRIDOR

En sorte que... ?

CHICOT

En sorte que si la réponse était bonne, cet ami arriverait et frapperait trois coups au volet de la fenêtre.

(Trois coups.)

MÉRIDOR, avec transport

Oh !

CHICOT

Père, père, il y a espoir, mais non pas certitude. (À Bussy, qui paraît.) Eh bien ?

MÉRIDOR, à Bussy

Monsieur, la vie ou la mort, ne me faites pas souffrir.

Scène IV

Les mêmes, Bussy, Diane.

DIANE

Mon père chéri !

(Elle s'élançe dans les bras du baron.)

MÉRIDOR

Diane, mon enfant !

(Ils s'embrassent.)

CHICOT, à Bussy

Merci !

MÉRIDOR

Tu es à moi ! tu es à moi !

BUSSY, bas, en soupirant

Non, pauvre père ! elle est à un autre.

CHICOT

À ce misérable Monsoreau ? Je m'en doutais.

MÉRIDOR, à Diane

Je t'emmène, tu ne me quitteras plus.

DIANE, montrant Bussy

Remerciez au moins mon libérateur.

MÉRIDOR

Ah ! comment le remercier ?

(Il serre les mains de Bussy.)

DIANE, à Chicot

Et toi, mon ami, mon frère...

CHICOT

Ah ! plus un mot ! Rentrez dans votre appartement, et que personne ne vous voie... N'ouvrez pas, ne sortez pas, quand on viendrait vous appeler de ma part, quand on vous sommerait au nom du roi, quand je viendrais moi-même... Allez ! allez !

MÉRIDOR

Mais comment te revoir ?

CHICOT

Demain, à huit heures, au cabinet des armes du roi ; présentez-vous tous deux. Allez !

MÉRIDOR

Viens, mon trésor ! viens, ma fille !

DIANE, à Bussy, tendrement

À demain !

BUSSY, avec passion

À toujours !

(Diane et Méridor sortent.)

CHICOT

Quant à vous, monsieur de Bussy, évitez le duc jusqu'à demain ; rentrez chez vous et reposez-vous, je veille. Allons voir si la rue est libre. Venez.

BONHOMET

Mais le souper, monsieur Chicot ?

CHICOT

Je reconduis monsieur jusqu'au quai, et je reviens.

(Il sort avec Bussy.)

Scène V

Bonhomet, puis Gorenflot.

BONHOMET

Il revient... bon ! Que vais-je lui donner à souper ? C'est un fin gourmet et qui paye, ce qui est rare par le temps qui court. (Au garçon qui entre.) Dresse cette table. Ne nous occupons pas du vin,

il a l'habitude de le choisir lui-même. (Gorenflot entre rêveur, gesticulant comme un homme qui pérore.) Il ne déteste pas pour potage une bisque aux écrevisses ; oui... (Au garçon.) Bisque aux écrevisses, tu entends ? Après la bisque aux écrevisses, que dirions-nous d'un rouge de rivière aux oranges ?... Va pour le rouge aux oranges !... (Au garçon.) Tu as entendu ? Le rôti, maintenant... Eh bien, une bonne poularde de Bresse... (Soupir de Gorenflot. – Apercevant Gorenflot.) Ah ! c'est vous, maître Gorenflot ?

GORENFLOT

Et quel est l'endurci pécheur pour lequel vous préparez un pareil repas en carême ?

BONHOMET

Mais tout est maigre : bisque aux écrevisses...

GORENFLOT, passant sa langue sur ses lèvres

Ah !

BONHOMET

Rouge de rivière aux oranges...

GORENFLOT, de même

Ah !

BONHOMET

Poularde... Ah ! tiens, c'est vrai... Eh bien, nous remplacerons la poularde par une carpe de Seine, avec un coulis de crevettes paré d'éperlans et de moules.

GORENFLOT

Ah ! ah !

BONHOMET

Servez l'épinard au maigre de maître Gorenflot.

(Il sort.)

Scène VI

Gorenflot, seul.

Et quand on pense qu'il y a des êtres assez gloutons pour souper seuls... Pourquoi Bonhomet m'a-t-il mis dans cette chambre ? « Ne nous induisez pas en tentation », dit l'Écriture. Chassons le malin esprit ! (Le garçon apporte les épinards.) Si

j'essayais mon discours pendant que je suis seul. « Mes frères !... mes frères !... » Ce que c'est que l'habitude ! ici, je répéterais bien cent fois : « Mes frères ! » que je ne trouverais pas autre chose. (Il monte sur une chaise.) « Mes frères ! » À la bonne heure ! « C'est un grand jour... c'est un grand jour... » Ou plutôt, je ne peux pas dire que c'est un grand jour, puisque, quand je prononcerai mon discours, il sera onze heures du soir. « Mes frères, c'est une grande nuit, une nuit solennelle... »

(Chicot est entré, il écoute.)

Scène VII

Gorenflot, Chicot.

CHICOT

Bah !

GORENFLOT

Tiens ! M. Chicot.

CHICOT

Que faites-vous donc là, mon ami ?

GORENFLOT, descendant

Vous voyez, monsieur Chicot, je soupe.

CHICOT

Mais sur cette chaise, là ?

GORENFLOT

Rien, rien.

CHICOT, à lui-même

Est-ce que cette brute me cache quelque chose ? Pardieu, il serait curieux qu'ayant fait lever deux lièvres, quand je n'en courais qu'un, je les attrapasse tous les deux à la fois. (À Gorenflot.) Ah ! vous soupiez ?

GORENFLOT, essayant de manger

Oui.

CHICOT

Qu'est-ce que c'est que cela ?

(Il trempe son doigt dans les épinards.)

GORENFLOT

Un légume très-sain.

CHICOT

Pouah ! de l'herbe au fromage à la pie ! allons donc !

GORENFLOT

Nous sommes en carême, faisons notre salut.

CHICOT

Faisons notre salut, mais ne défaisons pas notre estomac. Çà !
pourquoi ne souperions-nous pas ensemble ?

GORENFLOT

Oh ! impossible, je suis attendu.

CHICOT

Où cela ?

GORENFLOT

Mais...

CHICOT

À quelle heure, bon Dieu ?

GORENFLOT

À...

(Il se lève.)

CHICOT

Vous rappelez-vous ce petit dîner que nous fîmes à la porte
Montmartre ?

GORENFLOT

Quand ?

CHICOT

Le jour des Flagellants... Tandis que notre grand roi se fouet-
tait et fouettait les autres, nous mangeâmes une sarcelle des
marais de la Grange-Batelière, un hochepot merveilleux, et
bûmes de ce joli petit vin de Bourgogne...

GORENFLOT

Un vin de mon pays, la Romanée... Il était bon !

CHICOT

Oh ! s'il était bon !... Eh bien, croiriez-vous que Bonhomet
ose soutenir qu'il en a dans sa cave cinquante bouteilles près

desquelles le vin de la porte Montmartre n'est qu'une piquette ?

GORENFLOT

Il a raison.

CHICOT

Comment ! et dans une maison qui renferme un pareil trésor, vous buvez de l'eau pure ? Fi !

(Il arrose la chambre avec la carafe d'eau.)

GORENFLOT

Il y a du temps pour tout, monsieur Chicot ; mais lorsqu'on a un discours à prononcer...

CHICOT

Ah ! vous avez un dis... ?

GORENFLOT

Un discours.

CHICOT

Eh bien, moi qui n'ai rien à prononcer, je vais goûter ce vin de la Romanée ; que me conseillez-vous de prendre avec ?

GORENFLOT

Ne prenez pas de ces herbes, elles sont nauséabondes.

CHICOT

Non ! (Il jette l'assiette dehors.) Maître Claude !

BONHOMET

Me voilà !

CHICOT

Apportez deux bouteilles de ce romanée.

GORENFLOT

Pourquoi deux bouteilles, puisque je n'en bois pas ?

CHICOT

Ventre-de-biche ! si vous en buviez, j'en ferais venir quatre, j'en ferais venir six, j'en ferais venir autant qu'il y en a dans la maison ; mais quand je bois seul, je bois mal, et deux bouteilles me suffiront.

(Bonhomet a servi le souper.)

GORENFLOT

Vous faites maigre, j'espère ?

CHICOT

Vous voyez : écrivisses, gibier de marais...

GORENFLOT

C'est juste.

CHICOT, montrant la volaille

Et une carpe.

GORENFLOT

Une carpe ?

CHICOT, lui mettant le plat sous le nez

Sans doute.

GORENFLOT

Et depuis quand une carpe a-t-elle un bec ?

CHICOT

Un museau, vous voulez dire.

GORENFLOT

Des ailes ?

CHICOT

Des nageoires.

GORENFLOT

Et des pattes ?

CHICOT

C'est sa queue... Ah çà ! mon cher Gorenflot, vous êtes ivre !

GORENFLOT

Ivre ! moi qui n'ai mangé que des épinards et n'ai bu que de l'eau !... J'en appelle à notre hôte, il décidera.

CHICOT

Soit ! Mais qu'il verse d'abord, je tiens à savoir si c'est le même vin.

(L'hôte débouche et verse. Chicot boit lentement.)

GORENFLOT, l'œil brillant

Eh bien ?

CHICOT

Ah ! quel pauvre dégustateur je suis ! Je ne me souviens pas même de celui de la porte Montmartre. (Il verse quelques gouttes dans son verre.) Tenez, mon maître, le devoir d'un bon chrétien est

de diriger son prochain : dirigez-moi.

GORENFLOT

C'est du même cru, mais...

CHICOT

Mais ?...

GORENFLOT

Mais il y en a trop peu pour que je puisse dire s'il est plus mauvais ou meilleur.

CHICOT

Ah ! si vous n'aviez pas un discours à prononcer ce soir, vous me diriez (il verse) toute la vérité.

GORENFLOT

Si vous y tenez bien... (Il boit.) Meilleur !

CHICOT

Bon ! vous vous entendez avec l'hôte.

GORENFLOT

Non... Un buveur doit, au premier coup, reconnaître le cru ; au second, la qualité ; au troisième, l'année.

CHICOT

L'année ! Voilà ce qu'il faut savoir, l'année !

(Il verse aux trois quarts.)

GORENFLOT

Rien de plus facile... (Il boit sans se reprendre.) Mil cinq cent soixante-un.

BONHOMET

Noël ! Noël ! c'est juste cela.

CHICOT

Ami Gorenflot, on a dressé des statues à des gens qui ne le méritaient pas comme vous.

GORENFLOT

Un peu d'habitude, monsieur Chicot.

(Il se lève.)

CHICOT

Eh bien, que faites-vous ?

GORENFLOT

Je me rends à mon assemblée.

CHICOT, à part

Ah ! (Haut.) Et vous vous risquez à prononcer un discours à jeun... Imprudent !

GORENFLOT

Pourquoi ?

CHICOT

Vous manquerez de poumons... Galien l'a dit : *Pulmo hominis facile deficit.*

GORENFLOT

J'ai peu de poumons ; mais... (il se laisse tomber sur une chaise) j'ai du zèle.

CHICOT

Le zèle ne suffit pas, mon pauvre ami ; une goutte...

GORENFLOT

Une seule, alors.

CHICOT

Pardieu ! (Il verse un grand verre. Gorenflot boit.) Là !... Eh bien ?

GORENFLOT

Le fait est que je me sens moins faible.

CHICOT

Ventre-de-biche ! il ne s'agit pas de se sentir moins faible, il faut se sentir très-fort. Ah ! prenez garde ! mangez un peu de ce coulis d'écrevisses, sinon vous sentirez le vin.

GORENFLOT

Vous avez raison... Hum ! quel potage !

CHICOT

Et quel vin !

GORENFLOT

Vous me croirez si vous voulez, eh bien, j'ai très-faim.

CHICOT

Pauvre Gorenflot ! il en est pâle.

GORENFLOT

Un peu de ce rouge de rivière, hein ?

CHICOT

Comment donc ?

GORENFLOT, dévorant

Une sauce !... Ah ! cela va mieux.

CHICOT

Je vous ai coupé une nageoire.

GORENFLOT

Une nageoire ! Ah ! vous y tenez ?

CHICOT

Dame ! Vous en avez appelé à notre hôte ; consultez-le. Maître Claude !... (À Gorenflot.) Ah ! ne l'influencez pas... Qu'est-ce que cela ?

BONHOMET

Mais une carpe ; c'est une façon que nous donnons au poisson pour le déguiser.

GORENFLOT

Ah ! c'est différent. Va pour la nageoire !

(Il s'étrangle.)

CHICOT

Une arête ?

GORENFLOT, montrant l'os.

Mon Dieu, oui.

CHICOT

Voilà l'inconvénient du poisson... Maître Bonhomet, si vous nous faisiez une jolie omelette au lard ?

GORENFLOT

Je n'en ferais qu'une bouchée... comme de ce verre je ne fais qu'une gorgée... Ah ! mon ami, que j'étais bête !...

CHICOT

Vous ?

GORENFLOT

Avec ce discours qui m'écœure depuis trois jours.

CHICOT

Il doit être superbe ?

GORENFLOT

Splendide !

CHICOT

Dites-m'en donc quelque chose, en attendant l'omelette.

GORENFLOT

À table ?... Où as-tu vu cela, maître fou ? Chez ton Sardapale, chez ton Hérode, chez ton Nabuchodonosor... (À Bonhommet.) Apporte ! apporte !

CHICOT

Mais le discours ?

GORENFLOT, se frappant le front

Il est là !

CHICOT

Vous étiez si pressé !

GORENFLOT

Je mentais... Tout homme est menteur.

CHICOT

À quelle heure est-ce donc, votre assemblée ?

GORENFLOT

À onze heures, à l'abbaye.

CHICOT

Onze heures ! mais je croyais que l'abbaye fermait à dix ?

GORENFLOT

Qu'elle ferme... J'ai la clef.

CHICOT

La clef ?...

GORENFLOT

La voilà.

(Il jette en l'air une pièce de monnaie.)

CHICOT

Ah ! de l'argent... Vous corrompez le frère portier ?

GORENFLOT

Rends-moi mon teston.

CHICOT

Tiens ! la drôle de monnaie !

GORENFLOT

À l'effigie du Sardanapale... trouée au cœur.

CHICOT, à part

Ah ! voilà les choses qui se dessinent ; seulement, il n'est pas encore assez ivre. (Il verse. – Haut.) Alors, je comprends parfaitement : vous montrez cette pièce au portier et vous entrez ?

GORENFLOT

Et j'entre.

CHICOT

Sans difficulté ?

GORENFLOT

Comme ce vin dans mon estomac.

CHICOT

Sans toucher les bords.

GORENFLOT

C'est-à-dire que, pour Gorenflot, on ouvre les deux battants.

CHICOT

Et vous parlez ?

GORENFLOT

Et je parle... Il y a là des barons, des comtes, des ducs.

CHICOT

Et des princes !

GORENFLOT

C'est toi qui l'as dit... Je prends place parmi les fidèles de l'*Union*.

CHICOT

Je suis curieux de voir ces fidèles-là !

GORENFLOT, trébuchant

On appelle Gorenflot, je m'avance.

CHICOT

Si vous pouvez.

GORENFLOT

Je m'avance et je dis...

CHICOT, à part

Quelle chienne de vérité va donc sortir du vin de cet ivrogne ?... (Haut.) Et vous dites ?

GORENFLOT

« Mes frères... »

CHICOT

Mes frères...

GORENFLOT

« C'est un beau jour pour... c'est une bien belle nuit pour... c'est un très-beau jour, nuit pour... »

(Il tombe ivre-mort.)

CHICOT

Bonsoir !... Il en a pour douze heures de sommeil. (Il ôte à Gorenflot son froc, le coiffe d'une serviette, puis emporte le froc sous son manteau. – Appelant.) Maître Claude, voici pour le souper, voici pour mon cheval, et voici pour qu'on enferme Gorenflot dans un endroit où il puisse dormir jusqu'à demain midi.

BONHOMET

Soyez tranquille. (Gorenflot ronfle.) L'effet des pattes de la poularde ! (Regardant Gorenflot.) Que c'est beau, un ivrogne !

(On emporte Gorenflot avec la table qu'il n'a pas quittée.)

SIXIÈME TABLEAU

Une salle basse de l'abbaye Sainte-Geneviève. Estrade dominant le reste de la chapelle ; on y monte par cinq marches. Entrées latérales. Crypte sous l'estrade. L'abbaye est pleine d'hommes, tous couverts de frocs ou de casaques de pèlerins. Piliers, vitrines ogivales. Au premier plan, à droite et à gauche, deux stalles ou niches fermées, dont l'entrée fait face au public.

Scène première

Le duc de Guise, Nicolas David, Monsoreau, La Hurière,
Chicot, un moine président, un moinillon, moines inconnus.

Douze moines sont rangés sur l'estrade du chœur.

Devant eux, trois fauteuils vides.

LE DUC DE GUISE, à Nicolas David,
en lui désignant la stalle à gauche

Venez, maître Nicolas David ; cachez-vous là, et prenez acte de tout ce qui va se passer.

DAVID

Oui, monseigneur.

CHICOT, entrant

Ventre-de-biche ! ce n'est pas sans peine. Dix minutes de plus, il était trop tard ! (On entend fermer les barres et les verrous.) Voilà les portes qui se ferment. (Il regarde l'assemblée, encore tumultueuse et flottante.) Qu'est-ce que c'est que tous ces gens-là ?... (Trois moines montent sur l'estrade et s'installent sur les fauteuils.) Et ceux-ci ?

(Coup de sonnette trois fois répété.)

UN MOINILLON

Nous sommes cent trente-six. C'est le compte de Dieu.

CHICOT, à part

Ah !

(Tumulte. Gens qui se serrent, s'installent.)

PLUSIEURS VOIX

Silence !... silence !...

UN MOINE, des marches de l'estrade

Frère Monsoreau !

MONSOREAU

Présent !

CHICOT, à part

Bon ! voilà un de mes lièvres !

LE MOINE PRÉSIDENT

Frère Monsoreau, quelles nouvelles apportez-vous à l'*Union* de la province d'Anjou ?

MONSOREAU, en froc,
s'avançant dans le cercle

Mauvaises, mes frères ! j'avais compté sur le baron de Méridor pour propager l'*Union* dans cette province ; mais ce vieillard, désespéré de la mort de sa fille, a, dans sa douleur, refusé toute

participation à la sainte Ligue. Mais j'apporte cependant plusieurs adhésions dont le conseil appréciera l'importance. Je les ai déposées, suivant le règlement, dans le tronc des fidèles.

(Murmure d'approbation. Monsoreau entre dans les rangs.)

LE MOINE PRÉSIDENT

Frère La Hurière !

LA HURIÈRE

Présent.

(Rumeurs.)

LE MOINE PRÉSIDENT

Quelles nouvelles de votre circonscription dans Paris ?

LA HURIÈRE

Mes frères, vous savez tous si je suis un zélé. C'est moi qui, foulant aux pieds les préjugés ridicules de l'hospitalité, me suis mis à tuer mes locataires le jour de la Saint-Barthélemy. Or, on m'a nommé quartenier, heureuse circonstance pour l'association ; car je note un à un tous les hérétiques du quartier Saint-Germain-l'Auxerrois, où je tiens toujours, rue de l'Arbre-Sec, l'hôtellerie de la *Belle Étoile*. À votre service, mes frères.

CHICOT, à part

Honnête La Hurière !

VOIX

À la question !

LA HURIÈRE

J'y arrive. On nous avait promis l'adhésion d'un certain prince à la sainte Ligue ; mais elle ne vient pas. M. le duc d'Anjou est bien tiède !

(Approbation. Rumeurs.)

MONSOREAU

Pourquoi tiède ? qui vous l'a dit ?

LA HURIÈRE

Parce qu'il n'a pas voulu être des nôtres, dans la crainte de se compromettre.

MONSOREAU

Comment savez-vous si son adhésion n'est pas parmi celles

que j'ai apportées ce soir et déposées ?

(Bruit. Approbation.)

LA HURIÈRE

C'est juste ; j'attendrai le dépouillement. Mais si nous n'avons pas M. d'Anjou pour chef, nous en avons d'autres, et d'illustres ; formons nos compagnies, enrôlons les fidèles ! nous nous connaissons tous, nous nous entendons tous... Motus ! comme dit Cicéron, et agissons tout bas, tout bas !

(Il repasse son couteau. Fracas d'applaudissements.)

CHICOT, à part

Motus ?... Mais pas du tout ! Tout bas ! tout bas ! ce n'est pas mon affaire !

LE MOINE PRÉSIDENT

La proposition de frère La Hurière sera renvoyée au conseil supérieur.

CHICOT, de même

Ah ! je commence à comprendre... MM. de Guise se font dans l'État une petite société... MM. de Guise le Grand aura les soldats ; Mayenne, les bourgeois, le cardinal, l'Église. Il n'y a que mon fils Henriquet qui n'aura plus rien.

LE MOINE PRÉSIDENT, appelant

Frère Gorenflot !

CHICOT, de même

C'est ce bon François d'Anjou qui m'occupe... Que fait-il dans tout cela ? Mon second lièvre, comment le faire lever ?

LE MOINE PRÉSIDENT, appelant

Frère Gorenflot !

CHICOT, de même

Eh ! j'oubliais que Gorenflot, c'est moi. Est-ce qu'ils vont me demander un discours, par hasard ?

LE MOINE PRÉSIDENT

Frère Gorenflot, n'êtes-vous pas ici ?

CHICOT, de même

Diable ! diable !... (Haut.) Présent !

LE MOINE PRÉSIDENT

Pourquoi ne répondez-vous pas ?

CHICOT, nasillant

Je méditais sur les idées de frère La Hurière.

LE MOINE PRÉSIDENT

Eh bien, parlez.

CHICOT

Il faudra bien que je les connaisse tous ! (Il s'avance dans le cercle.) Mes frères... (À lui-même.) Par où commencer ? (Haut.) Ah ! c'est un beau jour pour... c'est un beau jour que celui qui nous réunit ; mais puisque nous sommes réunis, plus d'obscurité entre nous ; faisons-nous comprendre, parlons net, parlons franc !

VOIX NOMBREUSES

Oui, oui, il a raison, parlons franc...

CHICOT, à lui-même

À la bonne heure ! (Haut.) Qu'est-ce qu'un royaume, mes frères ? Un corps... *Omnis civitas corpus est ; toute cité est un corps*. Quelle est la condition du salut d'un corps ? La bonne santé. Comment conserve-t-on la bonne santé du corps ? En y pratiquant de larges saignées, quand il y a excès de force à quelque endroit... Eh bien, nos ennemis sont excessivement forts, voilà qui n'est pas douteux.

TOUS

Bravo ! bravo ! bravo !

CHICOT

Et qui nous empêche de pratiquer la saignée ? Est-ce le défaut d'instruments ? est-ce la bonne volonté ?... Non... Frère Monso-reau, notre fidèle, a, j'en suis sûr, son couteau de grand veneur pendu à la ceinture ; frère La Hurière manie la broche et le cou-telas de cuisine avec facilité. Mais ce qui nous arrête, c'est le manque d'exemple. Ce qui nous manque, c'est le courage de notre opinion. Quoi ! on se met sous un capuchon, on se cache ou on se recrute tout bas, tout bas ; on n'ose s'avouer soldats de la Ligue, on n'ose s'en avouer les chefs, et l'on se glisse furtive-ment, la nuit, comme des belettes, *sicut mustelæ*, comme dit

Caton d'Utique, dans un vieux cloître pour entendre Népocumène Gorenflot ?... Mais nous avons l'air d'avoir peur, mes frères ; nous avons peur tout de bon ; mais nous prêtons à rire à ces damnés hérétiques, qui ne bougent pas, eux, un jour de bataille ! mais nous ne connaissons pas nos forces, faute de nous montrer les uns aux autres ! mais nos chefs, n'étant pas connus, ne nous amènent pas de soldats. Allons donc ! notre cause est sublime : crions-la sur les toits, montrons-nous, marchons dans les rues de Paris en bel ordre, en procession, avec nos salades et nos pertuisanes. Signons la Ligue, signons, et cassons les carreaux de ceux qui ne signeront pas ; voilà comment on sert sa cause, voilà comment on sert sa patrie. Et si vous me dites : « Quel est l'homme qui donnera l'exemple ? » je répondrai : « C'est moi ! moi, Népomucène-Modeste Gorenflot ! moi que vous verrez la cuirasse au dos, le mousquet à l'épaule, l'estoc au flanc ! moi que vous verrez marcher tout seul à la tête des bataillons de fidèles qui voudront me suivre. Et quand cela, mes frères ? Dimanche prochain, pas plus tard. Je suis prêt ; ceux qui veulent me suivre le sont-ils ? »

TOUS

Oui ! oui ! oui ! Signons, signons !

CHICOT

Eh bien, à dimanche !... Marchons, marchons !... À dimanche !

TOUTES LES VOIX

Bravo ! bravo ! (Explosion d'applaudissements.) Vive le brave Gorenflot !... vive l'intrépide Gorenflot !... La procession de la Ligue ! la procession !... Signons !

LE MOINE PRÉSIDENT

C'est bien vite !

MONSOREAU

A-t-on vu cet enragé !...

LE MOINE PRÉSIDENT

Mes frères, il est l'heure de la retraite. La séance est levée...

TOUS

La procession ! la procession ! Dimanche ! dimanche !

CHICOT, nasillant

Merci, mes frères, merci !... (On le félicite, on le presse. – Il s'écarte modestement.) Ah ! messieurs de l'*Union*, nous vous verrons enfin ! Je suis sûr que Mayenne et Nicolas David sont ici... Mais où sont-ils ? Comment les reconnaître sous ces capuchons maudits ? Essayons à la sortie, en les voyant de plus près.

(Il se dirige vers la porte.)

MONSOREAU, à part

Le duc n'a pas paru ; se défie-t-il de moi ? Son adhésion, est-ce bien tout ce qu'il leur donne ?... Comment le savoir ? Tout le monde sort... Quelque chose me dit qu'après cette séance, tout n'est pas terminé. Les trois chefs ont fait un signe d'intelligence aux douze qui se tenaient derrière eux, cachons-nous quelque part... Il y a une tribune au bout de cet escalier...

(Il disparaît dans l'ombre.)

CHICOT, revenant

Ventre-de-biche ! mais, pour sortir, il faut exhiber un autre denier taillé en étoile, et je ne l'ai pas... Mais c'est que tout le monde est sorti... Je vais rester seul, on va me découvrir ! Où diable me cacher, ventre-de-biche ?

(Voyant arriver le moinillon avec un autre moine,
il se blottit derrière un pilier.)

LE MOINILLON

N'y a-t-il plus personne ?... On va fermer !

CHICOT, qui a tourné autour du pilier peu à peu pour
éviter d'être vu, finit par trouver une cachette dans
la stalle à droite, dont il relève la grille de bois sculpté

Ferme ! ferme !

LE MOINILLON

Frère portier, faisons la visite partout !

CHICOT

Tudieu ! voilà un moinillon que je porte dans mon cœur. (On fait la visite. – Chicot se rencoigne. – Les trois moines du chœur ont

repris leur place. – Chicot allonge le cou et regarde.) Que diantre ! ces moines et ce moinillon ne vont pas coucher ici... Quand ils seront partis, j'entasserai des chaises sur des bancs, et je me sauverai par la fenêtre.

LE MOINILLON

Éteignez tout ; qu'on voie du dehors que tout est fini.

Scène II

Chicot, seul.

Nuit, rayons de lune sinistres par la fenêtre.

Hou !... si l'on était de complexion timide... Oh ! que mon fils Henriquet aurait peur ici !... Ma foi, faisons un somme en attendant. (Coup éclatant frappé sur un timbre.) Hein ! les pierres qui marchent !... Eh !... (Une dalle du chœur se soulève lentement et donne passage à un moine, puis à un autre, etc.) Encore !... Ah çà ! est-ce que tous les prieurs de cette abbaye, depuis Optat jusqu'à Pierre Boudin, vont sortir de leurs tombeaux... Diable ! diable ! diable !
(Tout s'éteint. Minuit sonne.)

Scène III

Mayenne, le moinillon, moines, Chicot, caché.

MAYENNE, sous une robe de moine

La personne que nous attendons est-elle là ?

CHICOT

Voilà une voix que je connais.

UN MOINE, à Mayenne

Oui, monseigneur.

CHICOT, à part

Monseigneur !... C'est Mayenne !... j'en étais sûr !

MAYENNE

Qu'on l'introduise... Et vous, messieurs, venez !

(Douze moines sortent de la sacristie.)

CHICOT

Oh ! c'était une comédie en deux actes ; voici le second qui

commence.

MAYENNE

Messieurs, maintenant que nous sommes seuls, nous pouvons nous découvrir.

(Les capuchons tombent, celui du moinillon d'abord.)

CHICOT, les reconnaissant

La duchesse !... Ah ! moinillon, va !... Le grand Henri de Guise, à la glorieuse balafre ! Celui que Sa Majesté Très-Crédule croit occupé au siège de la Charité... Bon ! M. de Lorraine !... rien n'y manque. Ah ! si, il me manque Nicolas David !

LIVAROT, amenant le duc

Monseigneur le duc d'Anjou !

(Guise, Mayenne, monsieur de Lorraine saluent.)

Scène IV

Les mêmes, le duc.

LE DUC

Me voici, messieurs !

CHICOT

Mon autre lièvre !

TOUS, froidement

Vive M. le duc d'Anjou !

CHICOT, à part

Livarot, Ribérac, Antraguët, tous ses amis. Ce misérable François ne se lassera donc jamais de jouer au roi avec la tête des autres, comme il y jouait avec celles de la Môle et de Coconnas ?

DE GUISE

Monseigneur, ne craignez rien : les voûtes sont sourdes et nos portes bien gardées.

CHICOT, de même

Oui, oui !

LE DUC

Messieurs, j'ai entendu tout ce qui a été dit tout à l'heure. Je suis des vôtres, croyez-le bien.

CHICOT, de même

Bon François !

(Tous s'inclinent.)

LE DUC

Mais la destruction de l'hérésie n'est pas le seul but que les gentilshommes de ce royaume doivent chercher à atteindre. J'en ai entrevu un autre.

CHICOT, de même

Parle. Je suis gentilhomme aussi.

MONSIEUR DE LORRAINE

Nous écoutons religieusement Votre Altesse.

MAYENNE

Et nos cœurs battent d'espérance en écoutant.

CHICOT, de même

Que diable peuvent-ils espérer ?

LE DUC

Or, quand un gentilhomme a pensé à ce qu'il doit à Dieu, il pense alors...

CHICOT, de même

À son roi. Va toujours !

LE DUC

Il pense alors à son pays.

CHICOT, de même

Tiens !

LE DUC

Il se demande si ce noble pays dont il est l'enfant jouit de tous les biens qu'il a le droit d'attendre. Des plantes parasites et vénéneuses étouffent la moisson ; pourquoi ne pas déraciner ces plantes mortelles ? Messieurs, le roi Henri est entouré, non pas d'amis, mais de parasites honteux, qui étouffent le bonheur de la France.

GUISE

C'est vrai.

MAYENNE

Vous avez raison, prince : détruisons cette engeance maudite ;

que chacun de nous s'y applique sans relâche.

LE DUC

Vous avez commencé d'accomplir cette tâche, monsieur le duc de Mayenne, en nous débarrassant de Saint-Mégrin.

CHICOT, à part

En assassinant Saint-Mégrin !

MAYENNE

Monseigneur, il en reste d'autres.

ANTRAGUET

Ils sont à nous, monseigneur ; moi, je prendrai Quélus.

LIVAROT

Moi, Maugiron.

RIBÉRAC

Moi, Schomberg.

LE DUC

Et mon brave Bussy se chargera du reste.

CHICOT, de même

Comptes-y, sur ton brave Bussy.

LE DUC

Il serait avec nous, messieurs, si sa blessure, reçue en combattant pour moi, ne le retenait au lit. Mais je répons de lui.

CHICOT, de même

Et moi aussi.

MAYENNE

Messieurs, un fanatique parlait ici tout à l'heure, et, malgré son extravagance...

CHICOT, de même

Merci !

MAYENNE

Il a dit une vérité ; il a dit : « Nous manquons de franchise. » Il avait raison : soyons francs.

CHICOT, de même

Eh bien, allons donc ! Soyez francs, c'est tout ce que je demande.

MAYENNE

Devons-nous continuer à vivre sous un roi fainéant, au moment où l'Espagne allume des bûchers, où l'Allemagne réveille les vieux hérésiarques assoupis dans l'ombre des cloîtres, quand l'Angleterre tranche à la fois les questions et les têtes ? Nous dormons, messieurs ! qu'un grand prince nous pardonne de le dire, nous sommes gouvernés, non pas par un roi, mais par un moine.

TOUS

À bas Valois ! à bas Henri ! à bas !... Un vrai roi, un chevalier ! un tyran, s'il le faut, plutôt qu'un moine !

LE DUC, hypocritement

Pardon, messieurs, mon frère est égaré peut-être.

CHICOT, à part

Siffle, serpent, siffle !

GUISE

Monseigneur, vous venez d'entendre la vérité. Vous connaissez nos vœux ; vous connaissez l'esprit de la Ligue, vous allez en voir le résultat.

LE DUC

Que voulez-vous dire, monsieur de Guise ?

GUISE

Nous sommes réunis, monseigneur, non pour une question frivole et vaine, mais dans un but de salut et d'honneur public. Nous allons nommer un chef à la noblesse de France. Et comme c'était l'usage, chez les Francs nos aïeux, de faire un digne présent au plus digne, voici notre présent, monseigneur ; je le mets aux pieds de Votre Majesté.

(Il lui désigne une couronne apportée,
avec l'épée et le livre saint, par trois gentilshommes.)

LE DUC

Une couronne, à moi ?

TOUS, tirant leur épée

Vivre François III !

LE DUC, épouvanté

Messieurs ! messieurs ! mon frère vit encore !

GUISE

Nous le déposons, en attendant que Dieu en fasse justice.

LE DUC, tremblant

Messieurs !...

ANTRAGUET, bas

Monseigneur, nous nous sommes dévoués pour vous ; acceptez, il le faut.

LE DUC

Eh bien, eh bien... oui !...

TOUS

Le serment ! le serment !

MONSIEUR DE LORRAINE, présentant le livre

Jurez, monseigneur.

LE DUC

Je le jure !

MAYENNE, le couronnant

Dieu te couronne de la couronne de gloire et de justice.

GUISE, lui offrant l'épée

Dieu t'arme du glaive de gloire et de justice.

TOUS

Vive le roi François III !

MONSIEUR DE LORRAINE

Sire, à partir de ce moment, vous êtes roi de France, sacré par Grégoire III, dont nous sommes les représentants.

CHICOT, à part

Ventre-de-biche ! quel malheur de ne pas avoir les écrouelles !

LE DUC

Messieurs, je n'oublierai jamais ceux qui m'ont choisi pour les gouverner. (À Guise.) Venez, monsieur mon connétable. (Il le salue. – À Mayenne.) Venez, mon grand maître de France... Le jour où je serai réellement roi, messieurs, tous les gentilshommes ici présents seront chevaliers des ordres.

(Tous s'inclinent.)

CHICOT, de même

Quelle occasion d'être cordon bleu ! Cachons-nous bien ! cachons-nous bien !

(Les princes de Lorraine reconduisent le duc. Les autres l'accompagnent et descendent avec lui dans la crypte. Le moinillon referme alors la crypte à la clef.)

MONSOREAU

Ah ! mon gracieux maître, voilà ce que vous veniez faire à l'abbaye !... voilà la confiance que vous aviez en moi !... François d'Anjou, roi de France, je te tiens !...

(Il rabat son capuchon, se glisse parmi les seigneurs de la suite du prince et disparaît avec eux.)

Scène V

Guise, Mayenne, monsieur de Lorraine,
la duchesse, Chicot, caché.

LA DUCHESSE, éclatant de rire

Ah ! ah ! ah !

GUISE

Silence, ma sœur !

LA DUCHESSE

Avez-vous vu cette horrible figure sous la couronne ?

GUISE

Il est à nous ; impossible qu'il nous échappe !

MAYENNE

Et mettons à profit le mouvement que ces niais de Parisiens se donneront pour la signature de la Ligue.

MONSIEUR DE LORRAINE

D'abord, mettons-nous en règle : faisons nos propres affaires.

CHICOT, à part

Comment, leurs affaires ? Elles ne sont donc pas finies ? À quoi sert de jouer, si tout le monde triche ?

MAYENNE

Vous dites donc qu'il est ici ?

GUISE

Oui.

MONSIEUR DE LORRAINE

Je ne l'ai pas aperçu.

CHICOT, de même

De qui parlent-ils ?

GUISE

Il est caché.

CHICOT, de même

Hein ?

GUISE

Dans une stalle.

CHICOT, de même

Ouais ! Qui donc est caché dans une stalle ?... Ventre-de-biche ! je ne vois que moi !

MAYENNE

Alors, il a tout entendu ?

GUISE

Sans doute... Allez le chercher, Mayenne.

CHICOT, à part

Aïe !... Mordieu ! ils vont m'assommer comme un rat dans une souricière. Je ne peux pourtant pas me laisser faire comme cela, et, puisque l'occasion s'en présente, je vais d'abord étrangler M. de Mayenne !

(Mayenne s'avance jusqu'à la stalle fermée.)

GUISE

Pas celle-là !... l'autre en face !

CHICOT, de même

Ouf ! il était temps ! Mais qui donc est l'autre ?

MAYENNE

Sortez, maître Nicolas David !

CHICOT, de même

Bon ! tu manquais à la fête !... (À son épée.) Oh ! tout à l'heure... Un peu de patience, ma petite amie !

Scène VI
Les mêmes, Nicolas David.

DAVID

À vos ordres, messeigneurs.

GUISE

Vous avez tout vu, tout compris, et vous pouvez tout rapporter au légat à Avignon ?

DAVID

Sans omettre un mot.

GUISE

Vous avez, comme c'était convenu, rédigé le procès-verbal de cette séance du couronnement de M. le duc d'Anjou, y compris ses serments et ses paroles ?

DAVID

J'ai tout écrit, signé et parafé, monseigneur. Voici le procès-verbal.

GUISE

Bien.

DAVID

Et voici, monseigneur, la pièce que j'ai promis à Vos Seigneuries de rédiger pour les faire asseoir sans contestation sur le trône de France.

CHICOT, à part

Eux aussi ! Ah ça ! mais tout le monde veut donc s'y asseoir, sur le trône des Valois ? Ce n'est plus un fauteuil, c'est une banquette.

GUISE

La maison de Lorraine, tout illustre qu'elle est, aura de la peine à prendre le pas sur celle de Valois.

DAVID

À moins que, comme le prouve cette généalogie, la maison de Lorraine ne descende de Charlemagne.

GUISE

Par Charles de Lorraine, oui ; mais la loi salique ?

DAVID

Monseigneur, quelle est la date de la première application de la loi salique ?

GUISE

1328, il me semble.

DAVID

C'est-à-dire deux cent quarante ans après Charles de Lorraine, votre ancêtre. Donc, depuis deux cent quarante ans, vos ancêtres avaient droit à la couronne lorsque la loi salique fut inventée. La loi n'a pas d'effet rétroactif.

CHICOT, de même

Mordieu ! l'animal est plus venimeux que je ne croyais !

GUISE

Vous êtes un habile homme, maître David !

MONSIEUR DE LORRAINE

Ingénieux !

MAYENNE

Admirable !

LA DUCHESSE

Mes ciseaux sont dans leur droit !

CHICOT, de même

Mon dieu ! les avocats ! les avocats !

GUISE

Et dire que de pareilles misères sont nécessaires à un homme de ma taille... Dire que les peuples obéissent parfois à cela, au lieu de lire le droit et la noblesse d'un homme dans l'éclair de ses yeux et de son épée !

MONSIEUR DE LORRAINE

Voilà vos deux cents écus d'or.

(Il donne une bourse à Nicolas David.)

MAYENNE

Avec deux cents autres. (Il donne aussi une bourse à David.) Et en route pour Avignon !... Pierre de Gondy, qui est à nous, portera cette généalogie à Rome et la rapportera approuvée.

DAVID

Je partirai demain matin.

MAYENNE

Cette nuit, cette nuit même !

DAVID

Cette nuit, monseigneur.

GUISE

Retirons-nous, maintenant... Nous, par la crypte. (À David.)
Vous, par cette porte, dont on a dû vous remettre une clef pour
que vous puissiez entrer dans l'église.

DAVID

La voici.

GUISE

Bon voyage !

DAVID

Dieu soit avec vous, messeigneurs !

(Les princes sortent par le souterrain.)

Scène VII

Nicolas David, Chicot.

CHICOT, regardant David, qui vient prendre
son chapeau, et attendant que la porte
de la crypte soit refermée

Ah !... voici donc l'échéance !

(Il lui barre le chemin.)

DAVID

Qui est celui-là ? Pardon. (Il veut passer, mais Chicot se place de
l'autre côté.) Vous ignorez peut-être qui je suis ?

CHICOT

Au contraire : vous êtes Nicolas David. C'est vous qui ne me
reconnaissez pas.

DAVID

Qui donc ?...

CHICOT

Une vieille connaissance : Chicot... M. de Chicot.

DAVID, reculant

Impossible !

CHICOT, s'approchant de l'air le plus gracieux
Jugez-en !

DAVID

Que venez-vous faire ici ? que voulez-vous ?

CHICOT

Eh !...

DAVID

Chercher le reste des coups de bâton que nous vous donnâmes ?

CHICOT

Au contraire, je viens les rendre... Et, par la même occasion, je voudrais avoir cette jolie généalogie...

DAVID

Hein ?

CHICOT

Vous savez, ce parchemin qui prouve que M. de Guise descend de Charlemagne.

DAVID

Ah ! espion !... espion et bouffon à la fois !

CHICOT

Espion pour vous faire pendre, et bouffon pour en rire.

DAVID

Vous étiez ici ?...

CHICOT

Dans la stalle en face de la vôtre... Oh ! si j'avais su être si près !... Cette généalogie, s'il vous plaît ?

DAVID

Pour quoi faire ?

CHICOT

Pour la donner au roi, qui aime les choses curieuses, et avec qui je ferai votre paix, si vous vous exécutez honnêtement.

DAVID

Vous me faites pitié !

CHICOT, ôtant sa robe

Vous ne me croyez pas, monsieur David, parce que vous êtes d'une nature mauvaise. Parce que vous êtes fort sur la chicane, sur le blason et sur l'épée, vous vous dites qu'un homme doit ronger son ennemi comme la rouille ronge le fer... Tenez, croyez-moi : je vous hais bien, mais donnez-moi ce parchemin, et je fais votre fortune... Restez donc tranquille !... Savez-vous pourquoi j'agis ainsi avec vous ? C'est que j'aime quelqu'un. Cela vous étonne, vous qui n'aimez que vous. J'aime le roi, tout faible, tout égaré qu'il paraît être ; le roi, qui m'a donné asile et m'a défendu contre votre assassin de Mayenne, qui fait assommer les gentils-hommes par des portefaix !... Eh bien, le repos pour mon pauvre roi ! qu'il règne tranquille, qu'il échappe aux Guise, aux Mayenne, aux Anjou, aux généalogies et aux Nicolas David !... Ce parchemin, et vous serez tout ce que vous voudrez être... Une fois, deux fois, trois fois... Vous ne voulez pas ? Eh bien, je vais vous faire pendre.

DAVID, l'arrêtant

Maître fou, quand on sait de pareils secrets, on meurt ; quand on menace Nicolas David, on meurt ; quand on est entré ici, on n'en sort plus, on meurt !

(Il met l'épée à la main.)

CHICOT, tirant l'épée à son tour

Que cet homme est bête, de ne pas voir tout le plaisir qu'il me fait ! Allons, je vous tuerais... Oh ! je vous tuerais d'un coup qui m'a été enseigné par le roi, avec qui je fais des armes tous les jours ; c'est flatteur, hein ? pour un bêtête comme vous ! (Lui touchant la poitrine.) Tenez, c'est là que je vous toucherai. (Il lui fait une croix sur son pourpoint avec un crayon blanc. – Combat. – Nicolas David, étonné, rompt quelques mesures.) Ah ! ah ! vous ne vous attendiez pas à cela ? J'ai fait des progrès, hein, depuis les coups de bâton ?... Voyons, ces papiers... voulez-vous ?

DAVID

Jamais !

(Il se précipite sur Chicot.)

CHICOT

Voilà le coup. (Il le perce ; David tombe et se roule dans l'agonie. Chicot le voit expirer. Il lui ouvre son pourpoint et prend la généalogie.) Bon ! voilà mon premier lièvre !... je le tiens par les oreilles... Le procès-verbal du couronnement, très-bien ! La clef, maintenant. (À la robe qu'il tient dans sa main gauche.) Ah ! Gorenflot, en as-tu fait, cette nuit !

(Il sort.)

ACTE QUATRIÈME

SEPTIÈME TABLEAU

Une salle du Louvre, attenante à la chambre du roi, à gauche, et à la salle de Mars, au fond. Grande fenêtre à droite, avec embrasure profonde.

Scène première

Chicot, couché sur un lit de repos ; le roi.

LE ROI, le regardant endormi

Le voilà, enfin... À quelle heure est-il rentré, et qu'a-t-il fait toute la nuit, le malheureux ? Il dort ; il n'a pas même eu la force d'aller regagner sa chambre. (Appelant.) Chicot ! Chicot !

CHICOT

Hein ? qu'est-ce encore ?

LE ROI

Chicot, que fais-tu là ? On ne dort pas ici.

CHICOT

Mais, au contraire, on y dort très-bien... Tiens, Henriquet ! Est-ce que tu es malade, mon fils ?

LE ROI

Allons, lève-toi ! ou plutôt, si tu as envie de dormir, va-t'en dans ta chambre. Laisse-moi travailler.

CHICOT

Hein ! tu vas travailler, toi ?

LE ROI

J'attends M. de Morvilliers. Oui.

CHICOT

Qu'est-ce que c'est que cela, M. de Morvilliers ?

LE ROI

Le malheureux est si abruti par le sommeil, qu'il ne connaît plus mon chancelier. M. de Morvilliers est un homme qui ne dort pas, vois-tu, et qui veille sur son roi.

CHICOT

Ah ! oui, un homme qui a de gros appointements.

LE ROI

Et qui les gagne. Que deviendrait le royaume sans sa vigilance et sa police ?

CHICOT, se soulevant

Tu dis : sa police ? Est-ce que tu y crois, Henriquet, sérieusement ?

LE ROI

Maître fou !

CHICOT

Qu'est-ce que tu me donnes, si je te prouve que tu n'as pas de police ? Voyons ! qu'est-ce que tu me donnes ?... Me laisses-tu dormir ?

LE ROI

Tais-toi, Chicot ! je ne ris pas, ce matin. Il paraît que M. de Morvilliers a des choses graves à me dire.

CHICOT

Bah !... À quel propos ?

LE ROI

Tais-toi !

CHICOT

Écoute ! Te souviens-tu qu'un jour... non, un soir... ?

LE ROI

Eh !

CHICOT

Oh ! ne m'interromps pas... Te souviens-tu qu'un soir, rue Froidmantel, tu te promenais avec Quélus et Schomberg ?

LE ROI

C'est possible... Après ?

CHICOT

Te souviens-tu que Quélus et Schomberg ont été bien rossés ?

LE ROI

Hein ?

CHICOT

Bien rossés, pour avoir taquiné un page... bien rossés, et toi aussi.

LE ROI

Drôle !

CHICOT

Voyons, prouve-moi que non... Ah !... Eh bien, le lendemain, te souviens-tu d'avoir fait venir M. de Morvilliers comme il va venir ce matin ?

LE ROI

Après ?

CHICOT

Et de lui avoir raconté le fâcheux accident arrivé, la veille, rue Froidmantel, à un gentilhomme de tes amis ?

LE ROI

Après ? après ?

CHICOT

Tu lui as ordonné de retrouver l'insolent, le sacrilège ?

LE ROI

Peut-être.

CHICOT

L'a-t-il retrouvé ?

LE ROI

Non.

CHICOT

Eh bien, c'était moi !... Tu vois bien que ta police est mal faite.

LE ROI

Misérable coquin !

Scène II

Les mêmes, l'huissier de service.

L'HUISSIER

M. le grand chancelier est aux ordres de Sa Majesté.

CHICOT

Va ! va ! et laisse-moi dormir. (À peine le roi est-il sorti, que Chicot se lève. – À l'huissier.) Quelqu'un est là, pour moi ?

L' HUISSIER

M. de Bussy, oui, monsieur.

CHICOT

Seul ?

L' HUISSIER

Oui, monsieur.

CHICOT

Amène-le-moi... Va. (L'huissier sort.) Que je commence ma journée par voir le visage d'un homme qui ne trahit personne ; cela me portera peut-être bonheur.

Scène III

Chicot, Bussy.

CHICOT

Eh bien, monsieur le comte, comment avez-vous dormi, vous ?

BUSSY

Je n'ai pas dormi... Je crois bien que je ne dormirai plus jamais, c'est fini !

CHICOT

Votre blessure vous fait souffrir ?

BUSSY

Oui, ma blessure... Vous n'avez vu personne encore ?

CHICOT

Il est un peu matin. J'ai recommandé au portier du guichet de faire conduire nos deux amis dans le cabinet des armes aussitôt qu'ils se présenteront.

BUSSY

Ah ! monsieur, ah ! vous n'avez rien de plus à me dire ?

CHICOT

Mais non...

BUSSY

Vous souffrez que ce mariage odieux, inique, extorqué par la terreur soit consacré désormais sans opposition, sans une guerre à mort... Enfin, il y a eu violence, captation, et la comtesse pro-

testera, au besoin !

CHICOT

Eh ! eh ! un mariage... qu'y peut-on faire ?

BUSSY

Je n'aurai pas cette patience. J'aime si passionnément...
(Mouvement de Chicot.) M. de Méridor !... la douleur de ce digne seigneur m'a tellement pénétré, que, pour lui rendre sa fille...

CHICOT

Vous la reprendrez à M. de Monsoreau... C'est bien cela !...
Comment comptez-vous faire ?

BUSSY

J'ai mon plan.

CHICOT

Que vous a dit M. d'Anjou ?

BUSSY

Je ne l'ai pas vu... Vous m'avez recommandé de ne le pas voir avant de vous avoir parlé. J'irai chez lui en vous quittant.

CHICOT, lui donnant la main

Il va venir au Louvre.

BUSSY

De si bon matin ?

CHICOT

Il viendra de très-bon matin... ce matin ! Tenez, entendez-vous ses chevaux dans la cour ?

BUSSY

C'est vrai... Il monte ici.

(L'huissier s'approche de Chicot et lui parle bas.)

CHICOT

Et l'on m'attend dans le cabinet des armes.

BUSSY

Oh ! dites-lui... dites-lui que je la ferai libre, et que mon seul regret, c'est de n'avoir pas à verser tout mon sang pour elle !... dites-lui...

CHICOT

Au baron de Méridor ?... J'y vais. (Revenant.) À propos, si

vous ne réussissez pas...

BUSSY

Je réussirai.

CHICOT, à lui-même

Il compte sans le Monsoreau ! (Haut.) Mais enfin, si vous ne réussissez pas, rappelez-vous que, dans mon pays, on a toujours quelques vieilles recettes pour les cas désespérés.

(Il sort.)

Scène IV

Bussy, le duc d'Anjou.

LE DUC, à l'huissier

Qu'on prévienne mon frère... J'étais inquiet de sa santé, ce matin ; j'ai fait un fâcheux rêve...

BUSSY

Vraiment, monseigneur ?

LE DUC

Bussy, au Louvre, à cette heure ?

BUSSY

Je viens de chez Votre Altesse... On ne m'a pas reçu.

LE DUC

J'avais ordonné cependant...

BUSSY

Peu importe, monseigneur ; je voulais vous voir, je vous vois... Il suffit.

LE DUC

As-tu quelque chose d'important à me dire ?

BUSSY

Mais oui, monseigneur.

LE DUC, inquiet

Ah !...

BUSSY

J'ai à vous parler de cette nuit.

LE DUC, inquiet

De cette nuit !... As-tu su... ?

BUSSY

Tout ce que je voulais savoir... Mais qu'a donc Votre Altesse ?

LE DUC

Je ne comprends pas. Voilà ce que j'ai...

BUSSY

Votre Altesse ne comprend pas que, m'étant chargé d'une commission pour elle, je lui rende compte de cette commission ?

LE DUC

Ah !... pardon !... tant de choses se sont passées !... Oui, Bussy, oui, tu devais me rendre compte de quelque chose qui me tient fort au cœur... Eh bien !... que dois-je attendre ?

BUSSY

Vous devez récolter ce que vous avez semé, monseigneur, beaucoup de honte !...

LE DUC

Plaît-il ?... (Bussy s'incline légèrement.) Quelle est donc cette femme ?

BUSSY

Je croyais que monseigneur l'avait reconnue.

LE DUC

C'est elle ?... c'est Diane ?

BUSSY

Oui, monseigneur.

LE DUC

Vivante !... Tu l'as vue ?... elle t'a parlé ?

BUSSY

Oui. Il n'y a que les spectres qui ne parlent pas. Il est vrai, monseigneur, que vous aviez bien le droit de la croire morte... et il eût mieux valu qu'elle le fût, en effet.

LE DUC

Pourquoi ?...

BUSSY

Parce qu'en échappant au martyre, en conservant la vie, elle a trouvé un malheur plus grand que la mort.

LE DUC

Lequel ?

BUSSY

Parce qu'un homme lui a sauvé l'honneur, et que, pour se dérober aux bras déjà étendus de M. le duc d'Anjou, dont elle ne voulait pas être la maîtresse, elle s'est jetée dans les bras d'un homme qu'elle exècre et qui en a fait sa femme.

LE DUC

Que dis-tu ?

BUSSY

Je dis que Diane de Méridor s'appelle, depuis hier, la comtesse de Monsoreau.

LE DUC

Mort de ma vie !... Est-ce vrai ?...

BUSSY

Pardieu ! puisque je le dis !

LE DUC

Tu me comprends mal. Je me demande seulement s'il est possible qu'un de mes gentilshommes, un Monsoreau, ait eu l'audace de protéger contre moi une femme que j'honorais de mon amour.

BUSSY

Il répondra qu'il l'a protégée, non contre votre amour, mais contre la violence.

LE DUC

La violence !... il me la conseillait.

BUSSY

Lui ?...

LE DUC

Avec acharnement.

BUSSY

Cet homme vous conseillait de déshonorer cette jeune fille ?

LE DUC

Il me l'a écrit.

BUSSY

Ah ! monseigneur !...

LE DUC

Tu doute aussi ? (Prenant une lettre dans son aumônière.) Tiens !

BUSSY, lisant

« Monseigneur, moins de scrupules... Le coup de main se fera sans risques ; car, grâce à moi, la jeune personne part ce soir pour aller au château du Lude. Je m'en charge... Quant à la résistance, ne la redoutez pas une fois que la personne en question sera rendue au château de Beaugé... Elle y sera ce soir même. De Votre Altesse le très-respectueux serviteur, comte BRYANT DE MONSOREAU. »

LE DUC, reprenant la lettre

Qu'en dis-tu ?... Ce traître me faisait croire à l'amour de Diane !

BUSSY

Il l'aimait lui-même, voilà son excuse.

LE DUC

Tu crois ? Tu verras si je sais me venger.

BUSSY

Allons donc ! un prince ne se venge pas d'un pareil misérable... Il le châtie.

LE DUC

Et comment ?

BUSSY

En rendant le bonheur à mademoiselle de Méridor, en lui rendant la liberté.

LE DUC

Mais tu dis qu'elle est sa femme ?

BUSSY

Le mariage a été forcé, il est nul.

LE DUC

C'est vrai.

BUSSY

Faites annuler ce mariage, monseigneur ; montrez-vous un

digne gentilhomme, un noble prince... Faites-vous bénir de nous tous.

LE DUC

Quelle chaleur !... Cela t'intéresse donc bien, Bussy ?

BUSSY

Moi ? Pas le moins du monde... Ce qui m'intéresse, c'est que Votre Altesse ne soit pas dupe d'un lâche qu'elle a comblé de bienfaits... à mes dépens peut-être. Ce qui m'intéresse, c'est qu'on ne dise pas que vous souffrez les infamies et que je sers un prince sans honneur.

LE DUC

Tu verras !

BUSSY

Vous comprenez, n'est-ce pas, monseigneur ?

LE DUC

Tu verras si j'ai compris.

BUSSY

C'est convenu, alors, vous faites rompre ce mariage ?

LE DUC

Il est rompu !

BUSSY

Foi de gentilhomme ?

LE DUC

Foi de prince.

BUSSY

Et cette malheureuse femme est libre ?

LE DUC, lui touchant la main

Tu as ma parole.

BUSSY, lui baisant la main

Ah ! demandez-moi ma vie, monseigneur !

LE DUC

Le roi... Silence !

Scène V

Les mêmes, le roi, entrant par la gauche ;
Chicot, Diane, le baron de Méridor.

CHICOT, à Bussy

Le Monsoreau, qui a reçu contre-ordre pour la chasse de Fontainebleau, arrive en ce moment au Louvre. Conduisez le baron et Diane dans la salle de Mars.

(Bussy va chercher au fond Diane et son père.)

BUSSY, bas, à Diane

Libre, madame ! vous êtes libre !... Dans une heure, vous marcherez libre et heureuse à jamais !

DIANE

Ah ! soyez béni !...

(Elle passe dans la salle voisine.)

CHICOT, à Bussy

Eh bien, quoi de nouveau ?...

BUSSY, à Chicot

J'ai sa promesse.

CHICOT

Sur quoi a-t-il juré ?

BUSSY

Sur son honneur.

CHICOT

J'aimerais mieux autre chose... Veillez à ce que Monsoreau n'aperçoive pas Diane et son père.

(Bussy sort après Diane.)

Scène VI

Chicot, le roi, le duc d'Anjou.

CHICOT

Eh bien, mon fils, as-tu vu M. de Morvilliers ?

LE DUC, au roi

J'avais tellement hâte d'embrasser Votre Majesté...

CHICOT, à part

Canaille !

LE ROI, avec amitié

Merci, François.

CHICOT, à part

Brute ! (Au roi.) Et les choses graves de ta police ?

LE ROI

Le chancelier croit dangereux que je fasse le pèlerinage de Chartres.

CHICOT

Voilà tout ?

LE ROI

N'est-ce pas assez ?...

CHICOT

Que c'est laid de mentir !... Avoue donc plutôt que ton chancelier t'a dit des choses que tu ne veux pas répéter devant ton frère.

LE DUC

Et pourquoi, monsieur ?

CHICOT

Le roi sait combien Votre Altesse l'aime... et il craint de vous affliger.

LE ROI, bas

Tais-toi !

CHICOT

Et si je veux parler, moi !

LE ROI

Va-t'en !

CHICOT

Et si je ne veux pas m'en aller !

LE ROI, avec menace

Ah !

CHICOT

Si je veux répéter à Son Altesse ce que M. de Morvilliers a découvert cette nuit !

LE ROI

Fou !

CHICOT

Tu crois que je n'ai pas ma police aussi, et mieux faite que la tienne, car je la fais moi-même. Eh bien, écoute... Écoutez, monseigneur.

LE DUC

Voyons !

CHICOT

M. de Morvilliers t'a dit, d'abord, que M. de Guise n'est pas au camp de la Charité comme tu le crois.

LE ROI

Ouais ! où donc est-il ?

CHICOT

À Paris.

LE ROI

Il ne m'a pas dit un mot de cela.

CHICOT

Eh bien, je te le dis, moi... Demande à ton frère.

LE DUC, furieux

Mais... en vérité...

CHICOT

Vous n'avez pas entendu dire, monseigneur, que M. de Guise est à Paris avec M. de Mayenne, M. de Lorraine et la duchesse... Vous ne le savez pas ?

LE ROI

François !

LE DUC, à part

Oh ! le démon !

LE ROI

Eh bien ?

LE DUC

Mon Dieu, sire, j'ai peut-être entendu des mots de tout cela, mais des bruits...

LE ROI

Vous l'avez entendu dire, et vous ne me le redites pas !

LE DUC

Mais, sire, c'est dans ce but que je venais de si grand matin au Louvre.

CHICOT

À la bonne heure ! j'en étais bien sûr, moi ! C'est comme pour ce qui s'est passé cette nuit. (Au roi.) Tu sais, ton chancelier te l'a dit...

LE ROI

Quelques menées, quelques mécontents.

CHICOT

Quelques... Il est modeste !... Il t'a dit que ces quelques mécontents devaient se rassembler.

LE ROI

Je le sais.

CHICOT

À l'abbaye... Parle donc ! il faut t'arracher les paroles.

LE ROI

À quelle abbaye ?...

CHICOT

À Sainte-Geneviève.

LE ROI

Comment sais-tu cela ?

CHICOT

Ma police, toujours. Et ils se sont rassemblés ?

LE ROI

Oui, à onze heures.

CHICOT

Et ils ont fait des discours ?

LE ROI

Incendiaires... Un surtout... un certain...

CHICOT

Gorenflot... Un homme bien dangereux !

LE ROI

Oui, c'est cela. Mais tu le sais ?

CHICOT

Encore ma police. Ils ont décidé une procession... Tu verras cela bientôt... Des mousquets, des hallebardes en guise de cierges. Ce sera superbe !

LE ROI

Mais le but ! le but de tout cela ?

CHICOT

Ah ! demande à M. de Morvilliers. (Bas.) Regarde donc ton frère.

LE ROI

Qu'il est pâle !

L'HUISSIER

M. le comte de Monsoreau vient prendre les ordres du roi.

CHICOT, au duc

Avouez, monseigneur, que voilà un grand veneur qui vient bien à propos pour détourner la conversation.

Scène VII

Les mêmes, Monsoreau.

CHICOT, au roi

Tiens, il n'y a pas longtemps que ton grand veneur a rencontré un loup.

LE ROI

Pourquoi ?

CHICOT

Parce que, comme une des nuées d'Aristophane, il en a gardé la figure... Un vrai loup, c'est frappant !

LE ROI, riant

Monsieur de Monsoreau, vous passerez chez moi tout à l'heure ; j'ai changé les ordres.

MONSOREAU

Sire... (Il s'incline. – Le roi sort. – À Chicot.) Monsieur, je ne vois pas pourquoi, puisque nous sommes seuls, je me priverais de causer avec vous. Dans l'embrasure de cette fenêtre, s'il vous plaît.

CHICOT

Au fond d'un bois, si vous voulez... Oh !... c'est frappant ! (Au duc absorbé.) N'est-ce pas, monseigneur ?

MONSOREAU

Monsieur Chicot, monsieur le fou, monsieur le bouffon, un gentilhomme vous défend, vous défend, entendez-vous, de rire de lui, et vous invite, avant de donner vos rendez-vous dans les bois, à bien réfléchir que, dans ces bois, il pousse un collection de gaules, gourdins et bâtons volants tout à fait dignes de ceux qui vous ont si rudement étrillé de la part de M. de Mayenne.

CHICOT

Ah ! monsieur, vous voulez donc vous placer sur la même ligne dans mes souvenirs ?

MONSOREAU

Monsieur, votre mémoire n'est pas à craindre ; elle vous manque toutes les fois que vous avez peur, et alors, vous oubliez vos principaux créanciers.

CHICOT

Duquel voulez-vous parler, monsieur, je vous prie ?

MONSOREAU

De maître Nicolas David.

CHICOT

Ah ! pour celui-là, vous vous trompez, monsieur le comte... Celui-là, je ne lui dois plus rien... il est payé. Je vous baise les mains, monseigneur. (À part.) S'ils pouvaient se dévorer l'un l'autre !

(Il sort. Le duc s'assied. Monsoreau fait un pas pour suivre Chicot.)

Scène VIII

Le duc d'Anjou, Monsoreau.

LE DUC, assis

Laissez cet homme... C'est à moi qu'il faut parler... (Monsoreau, inquiet, examine autour de lui les tentures.) Oh ! ne craignez rien : nous sommes bien seuls, vous êtes bien avec votre maître, un bon maître ; je suis bien avec mon fidèle serviteur ?

MONSOREAU

Altesse, je crois mériter cet éloge.

LE DUC

Oui, vous avez maintes fois aidé mes entreprises, oubliant vos intérêts, vous exposant même... Tenez, dernièrement encore, dans cette malheureuse affaire...

MONSOREAU

Laquelle, monseigneur ?

LE DUC

Cet enlèvement de mademoiselle de Méridor... Pauvre jeune fille !

MONSOREAU

Hélas !

LE DUC

Vous la plaignez ?

MONSOREAU

Qui ne la plaindrait pas ?

LE DUC

Ce n'est pas moi... Dieu m'est témoin du désespoir que m'a causé sa mort, et du regret que j'ai eu d'un si funeste caprice... Il a fallu toute mon amitié pour vous pour me faire oublier que, sans vous, je n'eusse pas enlevé cette jeune fille.

MONSOREAU

Vous ne vouliez pas sa mort, monseigneur, l'intention vous absout... C'est un malheur, un malheur comme la fatalité en cause tous les jours.

LE DUC

D'ailleurs, c'est fini, n'est-ce pas, et la mort a tout enseveli dans son éternel silence ?

MONSOREAU, à part

Il sait tout !... et cette femme que l'on cache dans la salle de Mars, c'est Diane... elle est ici ! (Haut.) Monseigneur, voulez-vous, maintenant, me permettre la franchise ?

LE DUC

Maintenant ?

MONSOREAU

Votre Altesswe ne veut-elle pas me faire entendre que mademoiselle de Méridor est peut-être vivante... et ce soupçon même n'est-il pas une sorte d'accusation dirigée contre moi ?

LE DUC, se levant

Traître ! tu m'as trompé, tu m'as trahi ! Tu m'a pris cette femme que j'aimais !

MONSOREAU

C'est vrai, monseigneur.

LE DUC

Ah ! c'est vrai... L'impudent ! le fourbe !

MONSOREAU

Veillez parler bas, monseigneur ; car vous oubliez, ce me semble, que vous parlez non-seulement à un fidèle serviteur, mais à un gentilhomme... D'ailleurs, j'avais une excuse.

LE DUC

Et laquelle ?

MONSOREAU

J'aimais mademoiselle de Méridor.

LE DUC

Et moi ?

MONSOREAU

Mademoiselle de Méridor ne vous aimait pas, Altesse.

LE DUC

Elle t'aimait, peut-être ?

MONSOREAU

Peut-être !

LE DUC

Tu mens ! Seulement, je n'avais que ma confiance, et tu avais la trahison !

MONSOREAU

Monseigneur, je l'aimais.

LE DUC

Eh ! que m'importe !

MONSOREAU, menaçant

Monseigneur !

LE DUC

Tu menaces, serpent !

MONSOREAU

Monseigneur, prenez garde ! Je l'aimais, vous dis-je, et je ne suis pas un valet... Je suis comte et seigneur. Ma femme est à moi comme ma terre ; nul ne peut me la prendre, pas même le roi ! Or, j'ai voulu avoir cette femme, et je l'ai prise !

LE DUC

Vraiment ! tu l'as prise ? Eh bien, tu la rendras !

(Il s'élançe vers le timbre.)

MONSOREAU, se plaçant devant lui

Arrêtez cette mauvaise pensée, monseigneur... Si vous avez dessein de me nuire, si vous appelez une fois, si vous me faites une injure publique...

LE DUC

Tu rendras cette femme, te dis-je !

MONSOREAU

Je l'ai épousée devant Dieu.

LE DUC

Tu la rendras !

MONSOREAU

Jamais !

LE DUC, écumant de colère

Ce mariage, tu le rompras ! je le romprai, fusses-tu engagé devant tous les dieux qui ont régné dans le ciel !

MONSOREAU

Vous blasphémez, monseigneur.

LE DUC

Demain, mademoiselle de Méridor sera rendue à son père ; demain, tu partiras pour l'exil. Dans une heure, tu auras rendu ta charge de grand veneur. Voilà mes conditions ; sinon, prends garde, vassal ! je te briserai comme je brise cette coupe !

(Il brise un vase sur la table.)

MONSOREAU

Je ne rendrai pas ma charge, je ne quitterai pas ma femme, et je demeurerai en France.

LE DUC

Comment cela, maudit ?

MONSOREAU

Parce que je demanderai ma grâce au roi de France, au vrai roi, élu cette nuit à l'abbaye de Sainte-Geneviève, et que ce nouveau souverain ne refusera pas d'écouter le premier suppliant qui tombera à ses genoux.

LE DUC, épouvanté

Tais-toi !

MONSOREAU

Sire !...

(Il s'agenouille.)

LE DUC

Mais tais-toi donc, malheureux ! (Il relève le comte et l'amène à l'écart avec lui.) Si vous avez une grâce à me demander, demandez-la-moi, mais tout bas... Je vous écoute : demandez !

MONSOREAU

Humblement, comme il convient à l'humble serviteur de Votre Altesse.

(Le duc fait lentement du regard le tour des tapisseries.)

LE DUC

Vous disiez ?...

MONSOREAU

Je disais que mon fatal amour a tout fait, que je n'étais plus maître de moi, que j'avais perdu la raison, et que vous me pardonnez, monseigneur !

LE DUC, se débattant

Non ; car le premier devoir d'un prince est la justice.

MONSOREAU

Monseigneur !

LE DUC, à part

J'ai promis à Bussy. (Haut.) Tiens, tu es un gentilhomme, tu

comprends que je ne puis sanctionner ta conduite... Écoute : renonce à cette femme, Monsoreau, encore ce sacrifice ; je t'en dédommagerai par tout ce que tu me demanderas.

MONSOREAU

Vous l'aimez donc toujours, monseigneur ?

LE DUC

Mais non ! mais non !

MONSOREAU

Alors, qui peut vous arrêter ? Elle est ma femme.

LE DUC

Elle ne t'aime pas.

MONSOREAU

Qu'importe à Votre Altesse ?

LE DUC

Pour moi, Monsoreau, fais cela, je t'en conjure !

MONSOREAU

Impossible.

LE DUC

Je te comprends : tu tiens mon secret, tu me dénonceras... C'est infâme !

MONSOREAU

C'est vrai ; mais j'aime assez Diane pour être infâme.

LE DUC

Lâche !

MONSOREAU

Oui ; mais je l'aime assez pour être lâche... (Le duc met la main à son poignard.) Oh ! vous ne gagneriez rien à me tuer, monseigneur : il est des secrets qui surnagent avec un cadavre !

LE DUC, entendant venir le roi

Mon frère !

MONSOREAU

Allons, monseigneur, faites quelque chose pour un homme qui vous servira bien.

LE DUC

Que demandez-vous ?

MONSOREAU

Que Votre Majesté...

LE DUC

Vos conditions, vite !

MONSOREAU

Vous me pardonneriez ?

LE DUC

Oui.

MONSOREAU

Vous me réconciliez avec le baron de Méridor ?

LE DUC

Oui.

MONSOREAU

Et vous présenterez ma femme au roi ?

LE DUC

Oui, plus tard.

MONSOREAU

Tout de suite.

LE DUC

On verra... Vous l'irez chercher...

MONSOREAU

Elle est ici, Altesse.

LE DUC

Comment ?

MONSOREAU

Ici même, dans la salle de Mars.

Scène IX

Les mêmes, le roi, Diane, Bussy,
le baron de Méridor, Chicot, toute la cour.

BUSSY, accourant près du duc, bas

La voici, monseigneur !

MONSOREAU, bas

J'attends, monseigneur.

DIANE

Enfin !

BUSSY

Enfin !

LE DUC, après un douloureux effort, allant prendre

Diane par la main et la présentant au roi

Sire, permettez que je présente à Votre Majesté mademoiselle
Diane de Méridor, comtesse de Monsoreau, femme de mon plus
fidèle serviteur.

DIANE, jetant un cri

Ah !

BUSSY

Oh !...

LE ROI, à Monsoreau

Mes compliments, monsieur le grand veneur.

(Le roi salue et passe, emmenant Monsoreau
avec lui. Toute la cour les suit.)

DIANE

Mais qu'est-il arrivé, comte ?

BUSSY

Madame, méprisez-moi, haïssez-moi ; je croyais être quelque
chose en ce monde, je ne suis qu'un atome ; je croyais pouvoir
quelque chose, et je ne puis même m'arracher le cœur... Oui,
madame, vous êtes bien la femme de M. de Monsoreau... sa fem-
me légitime... sa femme reconnue. Moi, je vous ai perdue, moi
misérable, moi maudit, pour avoir cru un lâche et un infâme !

(Il s'élance, fou et en désordre, à travers les courtisans.)

LE DUC, égaré

Arrêtez cet homme, qui insulte un prince !

DIANE

Nous sommes perdus !

CHICOT, à lui-même

Perdus ? Oh ! que non !

HUITIÈME TABLEAU

Le carrefour de l'Arbre-Sec. À gauche, premier plan, petite porte de l'église, avec trois marches ; rue derrière. Au fond, groupe de maisons : auberge de la Belle Étoile ; un teinturier, avec son immense cuve. À droite, la Corne de cerf, balcon, fenêtres. Au centre, large espace formé par la rencontre de trois rues, dont l'une tourne au fond du théâtre. Au fond, panorama de la Seine, en face Saint-Germain-l'Auxerrois.

Scène première

Bonhomet, La Hurière, bourgeois, passants.

BONHOMET, devant sa porte

Deux fenêtres, deux fenêtres à louer pour la procession !

LA HURIÈRE, devant sa porte

Signez, signez, messieurs, sur le registre de la Sainte Ligue !

(Affluence de gens qui signent.)

BONHOMET

Deux fenêtres pour voir passer le roi à la tête de la grande procession !

(Gens qui entrent en pourparler avec Bonhomet.)

LA HURIÈRE

Signez, braves Parisiens ! c'est aujourd'hui le grand jour !

(Gens qui circulent, ou qui entrent à l'église, groupes animés.)

Bourgeois qui signent sur le registre de La Hurière.)

CHICOT, arrivant

Après vous, monsieur.

(Il signe après le bourgeois, et, lorsqu'un autre a signé, il signe encore.)

LE BOURGEOIS

Mais vous avez déjà signé, monsieur !

CHICOT

Croyez-vous ? Tant mieux ! je signerais cent fois plutôt qu'une. Je veux signer sur tous les registres de Paris.

BONHOMET

Deux fenêtres pour la procession !

CHICOT

J'en prends une.

BONHOMET

M. Chicot !

CHICOT

Chut ! Celle du rez-de-chaussée.

(Il entre à la *Corne de cerf*.)

BONHOMET

Bien, monsieur Chicot... (Haut.) Une fenêtre pour voir passer le roi et la grande procession ?

(Bruit, cris ; foule au fond arrivant avec Gorenflot.)

Scène II

Les mêmes, Gorenflot, foule, courant autour de lui.

VOIX

Gorenflot ! Gorenflot !

GORENFLOT

Oui, mes enfants, oui, c'est moi... Bonjour !

LA HURIÈRE

Maître Gorenflot ! (Il accourt avec empressement.) L'illustre orateur ! le martyr de la sainte cause !

VOIX

Gorenflot ! Gorenflot !

(On s'empresse autour de lui.)

GORENFLOT

Est-ce que ces gens-là sont fous ?

VOIX

Noël, Noël au frère Gorenflot !

(Chicot ouvre sa fenêtre.)

CHICOT, à la fenêtre

Mon coquin !

GORENFLOT, à la foule

Mes enfants, laissez-moi passer, je vous prie ; je voudrais m'arrêter ici quelques instants.

VOIX

Noël, Noël à Gorenflot !

CHICOT, enjambant la fenêtre

Mais vous voyez bien que ce digne homme a besoin de repos,
de méditation ; laissez-le donc tranquille !

VOIX

Oui !... oui !... – Non !... non !...

GORENFLOT, apercevant Chicot sans le reconnaître

Voilà une honnête personne.

CHICOT

Vous voyez bien qu'il veut se recueillir et composer quelque
harangue.

VOIX

Oui, oui, laissons-le... Noël ! Noël !

(Ils se retirent peu à peu.)

Scène III

Chicot, Gorenflot.

GORENFLOT

C'est heureux ! (Reconnaissant Chicot.) M. Chicot !

CHICOT

Bonjour, compère !

GORENFLOT

Savez-vous ce que me veulent tous ces gens-là ?... Ils sautent
sur moi comme des mouches.

CHICOT

Plains-toi donc, tu es populaire.

GORENFLOT

Moi ?

CHICOT

Ne fais pas le modeste ; tu le sais bien.

GORENFLOT

Voilà toute une semaine que je n'ai pas mis le pied dehors ;
on m'avait enfermé à la pénitence pour n'être rentré qu'à six
heures du matin, il y a huit jours.

CHICOT

Ah ! oui, le fameux soir !

GORENFLOT

Quel fameux soir ?

CHICOT

Tu sais bien, quand tu n'as pas voulu souper avec moi.

GORENFLOT

C'est vrai !

CHICOT

Et que tu m'as quitté à onze heures.

GORENFLOT

Je vous ai... ?

CHICOT

Pour aller... Tu sais bien !

GORENFLOT

Non...

CHICOT

Prononcer...

GORENFLOT

Quoi ?

CHICOT

Ce discours...

GORENFLOT

Eh bien ?

CHICOT

Ce magnifique, ce splendide discours...

GORENFLOT

Je me rappelle vaguement...

CHICOT

« Mes frères !... c'est un beau jour... pour la... »

GORENFLOT

Vous m'ouvrez les yeux.

CHICOT

Oh ! qu'il y avait de terribles choses dans ton discours !

GORENFLOT

Bah !

CHICOT

Contre le roi, contre la cour, contre tout !

GORENFLOT

Vraiment !

CHICOT

Si terribles, que tout à l'heure, en te voyant au milieu de cette foule, je me suis dit : « Pauvre compère, on va l'arrêter ! »

GORENFLOT, inquiet

Mais, monsieur Chicot, je n'ai pas prononcé le moindre discours.

CHICOT

Allons donc !

GORENFLOT

Je me suis endormi ici... à la *Corne de cerf*... et réveillé ici.

CHICOT

Allons donc !

GORENFLOT

Demandez à M. Bonhomet.

CHICOT

C'est lui qui vous a ouvert la porte mystérieusement lorsque vous êtes revenu de l'assemblée...

GORENFLOT

De l'assemblée ?

CHICOT

Tout bouffi d'orgueil...

GORENFLOT

À cause de quoi ?

CHICOT

À cause du succès que vous aviez eu et du compliment que vous avaient fait M. de Guise, M. de Lorraine et M. de Mayenne (il salue), que Dieu conserve !... Voyons, vous souvenez-vous ?

GORENFLOT

Non... (Brusquement.) Ah ! mon Dieu !

CHICOT

Autrement, vous êtes un homme mort !

GORENFLOT, poussant un cri et se sauvant

Monsieur Chicot !

LA FOULE, l'apercevant

Gorenflot ! Gorenflot !

GORENFLOT

Laissez-moi passer !

CHICOT, à sa fenêtre

Laissez-le passer, il est proscrit !

LA HURIÈRE

Lui, un saint ?

GORENFLOT

Moi, un saint ?

CHICOT

Sa tête est mise à prix !

LA FOULE, furieuse, hurlant

Oh !

CHICOT

Va, saint homme !

LA HURIÈRE

Secours, secours à maître Gorenflot !

CHICOT

Triomphe à frère Gorenflot !

TOUS

Vive le frère Gorenflot ! Vive la Ligue ! Vive le duc de Guise ! À bas le tyran !

GORENFLOT

Ils vont me faire écarteler !

CHICOT

Vive Gorenflot le martyr !

LA FOULE

À bas Valois !... À bas le tyran ! à bas !...

(Ils emportent Gorenflot sur leurs épaules.)

Scène IV

Les mêmes, le duc d'Anjou, Monsoreau,
Antraquet, puis Aurilly.

ANTRAGUET

Les voyez-vous, monseigneur ?

MONSOREAU

Et les entendez-vous ?

LE DUC

Oui, je les entends crier : « À bas Henri ! » et : « Vive Guise ! » mais voilà tout.

(Chicot ferme son volet.)

MONSOREAU

S'ils criaient : « Vive Anjou », monseigneur, ce serait bien dangereux, ce soir !

LE DUC, à lui-même

Démon ! comme il devine ! (Haut.) Ce n'est pas cela que je veux dire, monsieur ; je veux dire que tous ces cris, tout ce bruyant fanatisme, sont capables de donner des soupçons au roi.

MONSOREAU

Et que fera-t-il, monseigneur ?

LE DUC

Ce qu'il fera ? Il s'enfermera au Louvre, au lieu de sortir ce soir ; il enverra les Suisses et les gardes-françaises de Crillon pour dissiper ce peuple et culbuter cette procession ; et alors, que deviendront nos projets à tous ?

MONSOREAU

Nos projets à tous, monseigneur, n'en souffriront pas. Le roi n'enverra pas un soldat contre la Ligue, puisqu'il s'en est déclaré le chef. Loin de défendre cette procession, il marchera lui-même en tête. Eût-il des doutes, il le ferait encore par bravade. D'ailleurs, n'est-ce pas son habitude, chaque année, de conduire la procession ? N'est-ce pas son habitude, après cette procession, d'entrer en retraite, pour deux jours, dans une communauté religieuse ? L'an dernier, c'était aux Minimes ; cette année, il a

choisi les Génovéfains. Ne craignez donc rien, monseigneur.

ANTRAGUET

Tout ira bien, Altesse.

LE DUC

Je vous dis que, depuis l'affaire de l'abbaye, mon frère a des soupçons.

MONSOREAU

Raison de plus pour nous hâter, monseigneur. Si le roi se défie, prévenons-le ! Dans deux heures, il aura franchi le seuil des Génovéfains, dont la porte se fermera sur lui ; dans deux heures, nous le tenons... M. de Mayenne court la ville avec ses Lorrains ; M. de Guise a caché à l'abbaye quatre-vingts de ses meilleures épées... Toute la communauté est à nous... Vous aurez là vos amis, vos fidèles ; lui, il sera seul. Dans deux heures, vous serez notre maître et le sien !

LE DUC, hypocritement

Que faire d'une tête sacrée ? Lui aussi, c'est l'oïnt du Seigneur !

MONSOREAU

Vous réfléchirez, Altesse ; mais agissez d'abord. Venez hardiment, et jouez serré.

ANTRAGUET

Songez que l'enjeu, c'est notre tête à tous : gagnez, monseigneur, gagnez !

LE DUC

Ses amis peuvent l'avertir.

MONSOREAU

Assemblez les vôtres. Au premier coup de canon qui, selon l'usage, annoncera son départ du Louvre, soyez prêt, mais sans un seul mouvement significatif. Au deuxième coup, qui annoncera l'entrée du roi aux Génovéfains, marchez avec vos amis sur l'abbaye, dont je vous ouvrirai la petite porte.

LE DUC

Ces deux coups de canon, les entendrai-je jamais !

ANTRAGUET

Je n'ai pas vu Bussy.

LE DUC

Bussy ?...

ANTRAGUET

Nous l'avons, j'espère ? Oh ! mais il nous le faut !...

MONSOREAU

On dirait, à vous entendre, que cette épée de moins fera tout manquer.

ANTRAGUET

Cette épée de plus fera tout réussir.

LE DUC

C'est vrai, quand j'ai Bussy à mes côtés, je suis tranquille ; par malheur, il me boude depuis quelques jours.

ANTRAGUET

Faites la paix, monseigneur, faites vite.

LE DUC

J'ai tantôt envoyé Aurilly à son hôtel : je fais les avances. Cette démarche le touchera sans doute, et alors, Aurilly me l'amènera.

MONSOREAU

Où cela, monseigneur ?

LE DUC

Ici, d'où je surveille la ville et le Louvre à la fois.

ANTRAGUET

Voilà Aurilly, monseigneur.

LE DUC, à Aurilly

Eh bien, Bussy ?

AURILLY

Monseigneur, M. de Bussy est au lit avec une grosse fièvre, et le médecin lui défend de sortir.

ANTRAGUET

Malheur !...

LE DUC

Tu as dit... ?

AURILLY

Tout ce que je pouvais dire à un valet, car on ne m'a pas reçu.

LE DUC

Comment ?

AURILLY

Non, monseigneur, le médecin défendait la porte.

LE DUC

Même à mon envoyé ! Bussy est donc à l'agonie ?

ANTRAGUET

Monseigneur, voulez-vous que j'essaye ?

LE DUC

Mais...

ANTRAGUET

Il nous faut Bussy à tout prix !

MONSOREAU

Son Altesse supplier ainsi un simple gentilhomme ?

LE DUC

Antraguët a raison, comte : le roi a Crillon, il faut que j'aie Bussy. Va, Antraguët, va ! (Antraguët s'élançe et part.) Vous ne doutez de rien ce soir, vous ; depuis que vous êtes marié, vous voyez tout en beau. C'est naturel, à travers le prisme de l'amour, et de l'amour heureux !

MONSOREAU, blessé

Amour heureux !

LE DUC

Allons, l'heure approche : rassemblez vos hommes, et allez prendre votre poste à l'abbaye...

MONSOREAU

Serait-ce qu'il sait mon malheur et qu'il me raille ?

LE DUC

Qu'avez-vous ?

MONSOREAU

Rien, monseigneur, rien ; j'obéis. (À part.) Amour heureux !...

(Il part.)

LE DUC

Cet homme, on ne sait jamais si on l'a pour soi ou contre soi. Odieux instrument, comme je le briserai avec joie !... J'avais choisi une femme, la plus belle ; je l'aimais : il me la prend. J'avais un ami, le plus sûr, le plus brave... il m'en fait un ennemi. Oh ! je vais reprendre Bussy tout de suite... j'y vais moi-même. Quant à lui reprendre Diane, nous verrons plus tard !

AURILLY

Monseigneur, regardez donc !

(Une troupe passe de droite à gauche.)

LE DUC

Ces drôles !... Est-ce que tu plaisantes ?

AURILLY, montrant la droite

Pas par là... mais par ici. Voyez-vous ?

LE DUC

Ces deux hommes qui viennent ?... On dirait Saint-Luc.

AURILLY

Et l'autre ?

LE DUC

Bussy !... Bussy, couché avec la fièvre... Bussy, dont la porte est fermée pour moi !

(Il s'écarte vivement.)

Scène V

Les mêmes, Bussy, Saint-Luc.

SAINT-LUC

Vous avez beau dire, comte, vous êtes ici plus gaiement qu'enfermé à l'hôtel de Bussy... Huit jours sans sortir et sans voir âme qui vive !

BUSSY

On change de ciel, on ne change pas d'idée ; et vous ne me ramènerez pas chez moi plus gai que vous ne m'en avez fait sortir.

SAINT-LUC

Nous verrons.

LE DUC, s'approchant tout à coup
Bonsoir, Bussy.

BUSSY, surpris
Monseigneur !

(Saint-Luc salue profondément.)

LE DUC
Vous voilà guéri, ce me semble ?... À merveille ! N'étiez-vous pas au lit tout à l'heure ?

BUSSY
Il est vrai, monseigneur.

LE DUC
Tu boudais, avoue-le-moi, et tu as refusé mon messager de paix. Mais puisque tu apportes la paix toi-même, c'est bien, tu es un bon cœur ; merci.

BUSSY
Votre Altesse se trompe ; je ne la cherchais pas.

LE DUC
Allons, sois raisonnable ! tout ce que je n'ai pu t'expliquer l'autre jour, tu le sauras bientôt, tu le sauras demain, et tu verras si je pouvais, dans cette déplorable affaire, agir autrement que je n'ai fait... Tiens ! tu le sauras ce soir, avant deux heures d'ici... Allons, viens !

(Il lui prend le bras.)

BUSSY, se dégageant
Pardon, monseigneur, il ne m'est pas possible d'accompagner Votre Altesse.

LE DUC
Ah !

BUSSY
Je suis très-souffrant. J'ai eu tort de sortir, et je rentre me remettre au lit.

LE DUC
Aussi n'abuserai-je pas. Je ne te demande que de finir avec moi la promenade que tu avais commencée avec M. de Saint-Luc, qui est maintenant de tes amis, à ce que je vois ?

BUSSY

Oui, monsieur le duc, et des meilleurs.

LE DUC

Eh bien, moi aussi, je suis ton ami, et le premier en date...
Allons, viens !

BUSSY

S'il y a eu amitié entre nous, monseigneur, ç'a été beaucoup
d'honneur pour moi ; mais cet honneur, j'y dois renoncer.

LE DUC

Pourquoi ?

BUSSY

Nous ne sommes plus rien l'un pour l'autre, monseigneur.

LE DUC

Ah !... je fais le premier pas !

BUSSY

C'est une douleur de plus pour moi.

LE DUC

Je te prie !

BUSSY

Altesse...

LE DUC

Écoute... Tu n'es pas de ceux qui abandonneraient même un
étranger en péril ; même un ennemi, tu le secourrais.

BUSSY

Votre Altesse n'est pas en danger et n'a pas besoin de mon
secours.

LE DUC

Si... J'ai besoin de toi ce soir, dans une circonstance la plus
grave peut-être de toute ma vie... Viens seulement avec moi,
donne-moi cette soirée, et demain, tu te réveilleras duc, prince, le
second du royaume !

BUSSY, raillant

Ce ne pourrait être tout au plus que le troisième, monsei-
gneur ; car j'aurai toujours devant moi le roi et vous.

Tu refuses ?...
LE DUC

Il le faut.
BUSSY

Mon amitié ?
LE DUC

Oui.
BUSSY

Mes offres ?
LE DUC

Oui.
BUSSY

Mes ordres ?
LE DUC

Oui, monseigneur.
BUSSY

Tu te repentiras de n'être plus mon ami !
LE DUC

Je m'étais déjà repenti de l'être.
BUSSY

Viens, Aurilly, viens !
LE DUC

AURILLY, au duc

Puisqu'il ne venait pas ici pour Votre Altesse, tâchons de savoir pourquoi il y était venu.

(Ils sortent.)

Scène VI

Saint-Luc, Bussy.

BUSSY

Ah ! Saint-Luc pourquoi m'avez-vous amené ici ! Si je fusse resté chez moi, j'évitais cette désagréable rencontre ! Rentrons.

SAINT-LUC

Un moment !

BUSSY

Que faisons-nous dans ce quartier absurde ? Rien !

SAINT-LUC

Moi, j'y suis venu pour quelque chose. J'attends madame de Saint-Luc, qui est à l'église, ici, tenez.

BUSSY

C'est différent. Eh bien, je vous laisse... J'ai mon page de confiance, je retourne à l'hôtel.

SAINT-LUC

Ne voulez-vous pas saluer la comtesse ? Justement, on sort. La voici.

(Gens qui sortent de l'église. Diane et Jeanne sortent à leur tour et descendent les marches, suivies de Gertrude et d'un page.)

BUSSY

Elle n'est pas seule ?...

SAINT-LUC

Non ; elle est avec une de ses amies. Venez, comte, approchons-nous.

BUSSY, à Jeanne

Madame... (Voyant Diane.) Diane !

SAINT-LUC, bas

Voilà qui vous raccommode avec le quartier.

JEANNE, saluant Bussy

M. de Bussy ! quel miracle !... (À Saint-Luc.) Voyons, monsieur de Saint-Luc, vous m'avez promis une fenêtre pour voir la procession. Cherchons ensemble.

SAINT-LUC

En face ; voulez-vous ?

(Ils s'écartent, laissant Bussy et Diane ensemble.

Bonhomet leur fait des offres.)

Scène VII

Les mêmes, Bussy, Diane.

BUSSY

Ah ! madame, voilà un hasard qui remplace pour moi la Pro-

vidence !

DIANE

Ce n'est point un hasard, monsieur le comte. C'est moi qui ai prié madame de Saint-Luc de m'aider à vous rencontrer.

BUSSY

Vous !...

DIANE

Je vous devais bien un remerciement pour vos généreux efforts.

BUSSY

Quoi ! vous ne me haïssez pas, moi qui n'ai pu empêcher votre malheur, moi qui l'ai avancé peut-être !

DIANE

Votre souvenir a été ma seule consolation pendant ces huit jours d'agonie. Mais ce n'est pas là ce que je voulais vous dire ; j'ai, à mon tour, un devoir à remplir envers vous. Vous courez un grand danger, monsieur le comte.

BUSSY

Moi ?

DIANE

Vous vivez chez vous, n'est-ce pas, enfermé, malade ?

BUSSY

Malade de chagrin, dévoré de regrets et de rage !

DIANE

Cependant, chaque nuit, une personne mystérieuse se glisse aux environs de ma nouvelle demeure, errant, épiant la lumière ou l'ombre de ma fenêtre. Je l'ai vue, je l'ai reconnue : c'est vous !

BUSSY

Madame ! je vous atteste...

DIANE

C'est vous ! c'est vous !...

BUSSY

Eh bien, oui, c'est moi ! moi qui, désormais sans but, sans espoir, traînant mon corps qui n'a plus d'âme, c'est moi qui vais guetter votre lampe qui s'allume, votre ombre qui passe ; c'est

moi qui m'assure, en vous voyant, que mon amour n'est pas la folie, et je m'en retourne plus désespéré que jamais, mais vivant encore, parce que j'ai respiré le même air que vous !

DIANE

Oh ! malheureux !... mais je ne suis pas seule dans cette maison ; d'autres yeux que les miens vous ont vu... Déjà l'on cherche, l'on s'inquiète. Le comte de Monsoreau est jaloux.

BUSSY

Jaloux ! Et qu'a-t-il à envier, lui, l'époux de la plus belle, de la plus adorable des femmes ? Jaloux d'un malheureux qui souffre, d'un insensé qui passe !

DIANE

Le comte est effrayant dans ses soupçons et ses colères. La nuit dernière, je vous regardais à travers mes vitres, et tout à coup, sa fenêtre, voisine de la mienne, s'est ouverte doucement. J'ai vu briller une arme !

BUSSY

Eh ! qu'il me tue !

DIANE

Oh ! je vous en conjure, ne revenez plus, par pitié pour moi !

BUSSY

Et pourquoi voulez-vous que je vive ? pour assister au bonheur de cet infâme, au bonheur qu'il a deux fois volé ? pour expirer lentement, minute par minute, du supplice que ce bonheur infernal me fait souffrir ? Jaloux ! il est jaloux, le misérable ! jaloux de l'ombre quand il possède la réalité ; mais, par le Dieu vivant ! je serais insensé de me laisser tuer par cet homme. Il est mon ennemi mortel, et je le tuerai de mes mains !

DIANE

Monsieur... oh ! monsieur, il est excusable, peut-être !

BUSSY, avec désespoir

Vous le défendez ?

DIANE

Si vous saviez...

BUSSY

Je sais que je vous aime et qu'il est votre mari.

DIANE

Mas, s'il ne l'était pas, si jamais il ne devait l'être ?...

BUSSY, avec transport

Oh !

DIANE, confuse

Adieu !

BUSSY

Diane ! Diane !

(Il se jette à ses pieds ; elle s'échappe pour aller rejoindre Jeanne.)

Scène VIII

Les mêmes, le duc d'Anjou, Aurilly, qui ont paru depuis un moment sur le seuil de l'église.

LE DUC, à la porte de l'église

Ah ! Bussy, voilà pourquoi tu trahis ton maître !... C'est bien !

(Ils s'éloignent.)

DIANE, à Jeanne

Partons !

BUSSY, la retenant

Un mot encore. Ah ! mes amis !

CHICOT, s'élançant par la fenêtre

Êtes-vous enragé, mon maître ?... À genoux sur le pavé, à dix pas du duc d'Anjou, qui vous guette !

BUSSY et DIANE

Oh !... le duc !...

CHICOT

Peste des amoureux !

BUSSY

Croyez-vous que je me la laisserai arracher encore ?

CHICOT

Je crois que vous avez la fièvre et le transport, et que vous allez rentrer à l'hôtel de Bussy tout de suite.

BUSSY

Oh !...

CHICOT

Tout de suite, et vous cacher sous vos couvertures, grelotter la fièvre et ne jamais avouer que vous êtes sorti ce soir, si vous tenez à conserver votre tête sur vos épaules.

BUSSY

Mais qu'y a-t-il donc ?

(Grand bruit au loin.)

CHICOT

Il y a... Mais partez donc, monsieur de Bussy ! vous perdez cette jeune femme ! (Bussy s'éloigne.) Quant à vous, Diane, ma petite sœur, rappelez-vous que je vous ai promis de vous rendre à votre père... Alerte ! alerte !... Ah ! Jeanne, quelle folie ! que vous êtes toujours mon étourdie de Méridor !... Allez, allez !... (À Saint-Luc.) Vous, restez avec moi, car j'aurai besoin de vous tout à l'heure. C'est ce soir, à minuit, à l'abbaye, que Chicot achève de payer ses dettes !

(Les deux femmes s'enfuient.)

Scène IX

Les mêmes, Gorenflot, sur son âne,
suivi d'une foule bruyante et avinée.

LA FOULE

Vive la Ligue ! à bas Valois ! vive Gorenflot !

GORENFLOT, ivre

Oui, braves Parisiens, criez : « Vive Gorenflot ! » Je suis votre champion, moi, et le premier orateur du monde !

LA FOULE

Noël ! Noël ! un discours ! un discours !

GORENFLOT

Oui, un discours.

LA FOULE

Silence ! silence !

GORENFLOT

Mes enfants, Paris est la plus belle ville de France, et les Parisiens sont les gens les plus spirituels du royaume ; oui, la chanson le dit :

(Il chante.)

Parisien, mon ami,
Que tu sais de sciences !

LA FOULE, riant et applaudissant

Oui, oui !...

GORENFLOT

Il n'y a qu'une chose qui gâte Paris et qui gâte la France, c'est ce tyran de Valois, que j'ai déjà terrassé des foudres de mon éloquence.

LA FOULE

À bas ! à bas le tyran !

(Gorenflot descend de dessus son âne.)

GORENFLOT, pendant qu'on emmène l'âne

Je sais bien que la terre est une vallée aride où l'homme ne peut se désaltérer qu'avec ses larmes !... mais j'aurai la consolation, avant d'expirer, de voir le châtement du Sardanapale. Est-ce aujourd'hui que nous le déposons, que nous le tonsurons, que nous le jetons dans un couvent ?

(À chaque mot, hurra de la foule. Coup de canon.)

TOUS

La procession ! la procession !

(Tous abandonnent Gorenflot
pour courir au-devant de la procession.)

GORENFLOT, triste

Allons à la procession... Où est Panurge ? où est mon âne ?
Allons à la procession !

(Il sort. Musique, cris, arrivée de la procession.)

TOUS

La procession ! la procession !

Scène X

Le duc d'Anjou, Aurilly, Anraguet, puis le roi, la procession, défilé, ligueurs, Lorrains, gentilshommes, corporations, avec leurs bannières ; Suisses, gardes, femmes, enfants.

LE DUC, à droite, dans un angle
avec Aurilly et Anraguet

Il est sorti !... Ira-t-il jusqu'à l'abbaye ?

(Après les différentes corporations, accueillies par des cris, on voit enfin les troupes, puis la cour, puis le roi en habit de génovéfain, sous un dais fleurdelisé. À distance marchent sa cour et ses divers officiers.)

LA FOULE

Le roi ! le roi !... Vive le roi ! vive le roi !

(Cris divers. On s'agenouille, on se heurte pour mieux voir le roi. Le défilé continue. La procession disparaît dans la rue voisine. Coup de canon.)

LE DUC, se redressant tout à coup

Je suis roi !

(Cris, tumulte de la foule pendant le défilé, qui s'achève.)

ACTE CINQUIÈME

NEUVIÈME TABLEAU

La grande salle du couvent des Génovéfains. Grande porte au fond, à laquelle on arrive du dehors par un large escalier plongeant. À droite, porte et fenêtre. Porte à gauche, donnant sur la cellule du roi.

Scène première

Mayenne, la duchesse, monsieur de Lorraine.

Au lever du rideau, Mayenne place et inspecte différents détachements d'hommes armés qu'il distribue aux portes.

LA DUCHESSE, arrivant

Eh bien, où en est-on ?

MAYENNE

Tout va bien... nous sommes imprenables dans notre forteresse.

LA DUCHESSE

Le Valois, que fait-il ?

MAYENNE

À peine entré, il s'est enfermé dans sa cellule, là, au fond de cette galerie... On n'entend pas même son souffle. Il prie !

LA DUCHESSE

Il était fait pour être moine !

MONSIEUR DE LORRAINE, entrant

Mais, du dehors, quelles nouvelles ?

MAYENNE

Le populaire rentre tranquillement et très-satisfait de sa belle procession ; son roi ne lui manque pas.

LA DUCHESSE

Je le crois... Oh ! que j'aurais voulu voir ce Valois pieds nus et la tête basse, s'avançant peu à peu vers le piège !... aurais-je ri !

MAYENNE

Je ne riais pas, moi !... À chaque station, il s'arrêtait pour se reposer ou se rafraîchir ; on fermait les rideaux du dais. Je ne

riais pas, le cœur me battait trop ; nous le perdions de vue et nous nous disions : « En sortira-t-il ? ne va-t-il pas réfléchir ? »

LA DUCHESSE, riant

Il n'a pas réfléchi !...

MAYENNE

À la dernière halte, à la rue de l'Arbre-Sec, il est resté enfermé plus longtemps que les autres fois, et quand il est sorti, enseveli sous son froc, il m'a semblé plus courbé, plus chancelant, tout autre enfin... Je craignais qu'il n'eût pas la force d'arriver jusqu'ici.

LA DUCHESSE

L'y voici, Dieu soit loué ! et il y est bien. Maintenant, au duc d'Anjou !

MONSIEUR DE LORRAINE

Il vient d'arriver. Monsoreau lui a ouvert la porte.

LA DUCHESSE

Il est pris comme son frère. Qu'en ferons-nous ?

MAYENNE

Oh ! avec lui, pas de cérémonies. Aussitôt que l'acte d'abdication sera signé, en route pour un de nos châteaux forts. Mais le voici, plus un mot !

Scène II

Les mêmes, le duc d'Anjou, Monsoreau
et plusieurs autres gentilshommes.

LE DUC

Bonsoir, messieurs !

MONSIEUR DE LORRAINE

Nous sommes aux ordres de Votre Majesté...

MAYENNE

Nous n'attendions que vous, sire.

LE DUC

Je ne vois pas votre frère Henri de Guise ?

(La duchesse sort en saluant.)

MONSIEUR DE LORRAINE

Il inspecte nos postes.

LE DUC

Et... le... le prisonnier, où est-il ?

MAYENNE

Dans sa cellule.

MONSIEUR DE LORRAINE

Il faudrait ne pas perdre de temps, sire, et lui faire signer l'acte d'abdication.

LE DUC

Eh bien, faites, messieurs.

MAYENNE

Ce n'est pas à nous, sire ; nous n'en avons pas le droit.

LE DUC

Comment ?

MONSIEUR DE LORRAINE

C'est au roi présent de déclarer la déchéance de son prédécesseur.

LE DUC

Mais... s'il refuse ?

MAYENNE

Il nous refuserait à plus forte raison, et, en ce cas, nous ne pourrions rien. Toute initiative vous appartient maintenant, sire.

LE DUC

Oh ! il luttera... (à Monsoreau) n'est-ce pas ?

MONSOREAU

C'est à craindre...

LE DUC

Mais alors...

MAYENNE

Le temps est précieux.

MONSIEUR DE LORRAINE

Le succès dépend d'une prompte résolution.

LE DUC

Il refusera, vous dis-je !...

MONSOREAU

Essayez toujours.

MAYENNE

Il le faut bien !

MONSIEUR DE LORRAINE

Quand il se verra seul, sans ressources...

MONSOREAU

Dans une main résolue et puissante...

MAYENNE

Faites-le venir, sire.

MONSIEUR DE LORRAINE

Voici la clef de sa cellule.

LE DUC

Prenez, Monsoreau.

MAYENNE

Et voici l'acte d'abdication en bonne forme, tel qu'il a été convenu entre nous, monseigneur... Il n'y manque que la signature.

LE DUC, prenant l'acte

Bien.

MONSIEUR DE LORRAINE

Et maintenant, sire, agissez !

MAYENNE

Nous attendons votre premier signal.

LE DUC

Vous me quittez ?

MONSOREAU, à part

Ils se retirent ?

MAYENNE

Notre présence serait une intimidation nuisible... Il importe de ne pas effrayer le prisonnier. Obtenons son aveu par la persuasion ; si la rigueur devient nécessaire, nous sommes là avec toutes nos forces...

(Ils sortent.)

Scène III

Le duc d'Anjou, Monsoreau, Aurilly.

MONSOREAU

Les Lorrains se mettent à l'écart ; pourquoi ?

LE DUC

C'est-à-dire qu'on me charge de l'exécution qu'ils n'osent pas faire.

MONSOREAU

Je le crois ; mais le temps passe, et il faut que quelqu'un agisse.

LE DUC

Ce ne sera pas moi. En suis-je déjà réduit à faire la volonté des Lorrains ?...

MONSOREAU

Vous les avez tous pris pour vos grands dignitaires : connétable, grand maître... Ils vous tiennent.

LE DUC

Pas pour longtemps.

MONSOREAU

Que décidez-vous, monseigneur ?

LE DUC

Ouvrez cette porte. (Monsoreau ouvre.) Le voit-on ?...

MONSOREAU

Oui, monseigneur ; sa cellule est ouverte.

LE DUC

Que fait-il ?

MONSOREAU

Il est à genoux, absorbé, comme en extase.

LE DUC

Eh bien, prenez avec vous Antraguêt, et allez lui lire cet acte.

MONSOREAU

Moi, son grand veneur ?...

LE DUC

Ne suis-je pas son frère ?

MONSOREAU

Un homme d'épée ne lit pas un acte, monseigneur, il le fait exécuter.

LE DUC

Ah !...

MONSOREAU

Vous avez là M. Aurilly. Envoyez-le avec Antraguët.

LE DUC, se contenant

Vous avez raison, comte. Oh ! Bussy ! Bussy ! où es-tu ?... (Monsoreau va chercher Antraguët.) Plions encore, je me relèverai tout à l'heure !...

Scène IV

Les mêmes, Antraguët.

LE DUC

Marquis d'Antragues, accompagnez monsieur chez le prisonnier, à qui lecture sera donnée de cet acte, dans ses moindres détails.

ANTRAGUËT

Oui, monseigneur.

LE DUC

Il faut vous attendre à une résistance ; mais, à tout ce qu'il pourra dire, plainte, menace ou prière, n'opposez que le silence.

ANTRAGUËT

Oui, Altesse.

LE DUC

Fermez tout. Oh ! je ne veux pas entendre sa voix !... Voici l'acte, allez. (Antraguët et Aurilly sortent pour entrer chez le roi et referment la porte. Alors, Monsoreau s'approche du duc.) Que voulez-vous, comte de Monsoreau ?

MONSOREAU

Un seul mot, monseigneur. Dans une minute, Votre Altesse va être roi, et, en retour de ce que nous lui donnons, le roi nous doit des garanties.

LE DUC

Des garanties ?

MONSOREAU

Le roi est bien décidé, n'est-ce pas, à respecter l'honneur et le repos de ses serviteurs ?

LE DUC

Monsieur !

MONSOREAU

Je vous dis cela, monseigneur, parce que hier est bien près de demain, et qu'hier encore, Votre Altesse ne respectait pas assez la femme d'un de ses meilleurs gentilshommes.

LE DUC

De quelle femme voulez-vous parler ?

MONSOREAU

De la mienne. Votre Altesse aime toujours Diane de Méridor, et Votre Altesse espère toujours.

LE DUC

Comte !

MONSOREAU

Chaque nuit, depuis mon mariage, Votre Altesse est venue avec un page, ou seule, aux environs de ma maison.

LE DUC

Moi ?...

MONSOREAU

Monseigneur, je vous ai vu ! je veille... Oh ! j'ai juré que cette femme ne serait à personne. Vivant, elle ne me quittera jamais ; mort, elle me quittera moins encore, je l'emmènerai en partant... Que voulez-vous ! c'est mon délire, monseigneur. Heureusement, j'ai songé à vous prévenir. Mais enfin, quand vous serez le roi, qu'arriverait-il si je ne vous reconnaissais plus dans l'ombre, et si, comme hier, vous vous trouviez à portée de mon arquebuse ?...

LE DUC

Monsoreau ! mais vous êtes fou !

MONSOREAU

J'ai vu, sous ma fenêtre, un homme...

LE DUC

Vous avez vu un homme, c'est possible ; mais qui vous a dit que c'était moi ?

MONSOREAU

Il y a donc quelqu'un ?

LE DUC

Apparemment.

MONSOREAU

Qui aime Diane ?

LE DUC

Oui.

MONSOREAU

Et qui en est aimé ?

LE DUC, haussant les épaules

Peut-être !

MONSOREAU

Ah ! monseigneur, le nom de cet homme ! je vous le demande comme prix de tous mes services. Monseigneur, je ne vous quitte pas que vous ne me l'avez dit.

LE DUC

Soyez tranquille, vous le saurez.

(La porte du roi se rouvre. – Silence.)

Scène V

Les mêmes, Anraguet, Aurilly.

LE DUC

Eh bien ?

ANTRAGUET

L'acte est lu, monseigneur.

LE DUC

Et qu'a-t-il dit ?

ANTRAGUET

Rien.

LE DUC

Il ne s'est pas révolté, il n'a pas protesté ?

ANTRAGUET

Immobile, comme écrasé par cette révélation, ensevelissant son front dans ses mains tremblantes, il est resté à genoux, plus humblement prosterné que jamais, et vous pourriez le voir d'ici frapper silencieusement sa poitrine.

MONSOREAU

C'est étrange !

LE DUC, qui s'avance pour regarder

Il a peur...

AURILLY

Il est vrai que le coup est rude.

MONSOREAU

Achez, monseigneur, achez ; vous aurez sa signature à bon marché.

LE DUC

Ah ! amenez-le, Antraquet.

(Antraquet obéit.)

MONSOREAU, troublé

Je cours prévenir les princes lorrains et faire avancer mes hommes d'armes. (À part.) Elle aime quelqu'un !... Qui donc ?...

(Il sort.)

LE DUC

Le voir, lui parler, c'est plus difficile que je ne croyais.

Scène VI

Le duc d'Anjou, Antraquet, Aurilly, le roi, sous son capuchon ; il s'avance courbé, défaillant, la tête basse, les mains jointes.

ANTRAGUET, bas

C'est pitié !

LE DUC

Approchez, Henri. Vous savez la vérité tout entière, cette vérité qu'on cache trop souvent aux rois et qui ne leur apparaît jamais qu'avec la foudre. Vous savez que vos peuples vous ont rejeté, que votre noblesse et les grands du royaume vous ont déposé. Rassurez-vous, on vous laissera la vie ; et l'acte que vous

allez signer, en présentant votre abdication comme volontaire, sauve encore les apparences et l'honneur de notre maison. (Le roi fait un pas.) Oh ! vous eussiez été plus dur pour moi, vous qui m'avez humilié si souvent, comme si je n'étais pas un fils de France, votre égal, le seul héritier du trône d'où l'on vous chasse et qui m'appartient désormais ! (À lui-même.) Toujours cette immobilité !

ANTRAGUET

Monseigneur, c'est votre frère ; terminez son agonie. (Au roi.) Sire, signez !

AURILLY

Signez !...

(Il lui offre une plume. Le roi hésite.)

LE DUC

Ah ! soyez prudent !... ne tentez pas notre patience. (Bruit au dehors.) Signez, Henri, ou préparez-vous à tout...

MONSOREAU, accourant

Les Lorrains ont disparu, et les Suisses entrent dans l'abbaye par le cimetière.

LE DUC, avec menace

Signerez-vous !... (Le roi se courbe et signe lentement.) Enfin !

AURILLY, qui a couru à la fenêtre

Et voilà Crillon qui occupe la porte avec ses gardes-françaises.

ANTRAGUET

Ils montent !

LE DUC

Ne craignons rien avec un pareil otage.

(Coups frappés rudement à la porte.)

UNE VOIX, du dehors

Ouvrez, mes révérends !

LE DUC

Cette voix !

MONSOREAU

Mon Dieu !

LA VOIX, du dehors

Rendez-moi donc mon fou, qui n'est pas rentré au Louvre.

MONSOREAU, regardant par la fenêtre

Le roi !...

LE DUC

Mais alors... (Il lit la signature.) « Chicot I^{er} !... »

MONSOREAU, en même temps
qu'il lève le capuchon du faux roi

Oh !...

CHICOT, éclatant de rire

Ah ! ah ! ah ! comme je m'amuse !...

LE DUC

Misérable !

LE ROI, en dehors

Enfoncez la porte, monsieur de Crillon !

LE DUC, égaré

À moi ! à moi !

MONSOREAU

Tout est perdu !... Chacun pour soi, monseigneur.

(Il saute par une fenêtre et s'enfuit.)

AURILLY, entraînant le duc

Allons, allons, monseigneur...

(Ils vont fuir. Les Suisses les refoulent, commandés par Saint-Luc, qui entre par la droite. La porte du fond, brisée, s'ouvre avec fracas.)

SAINT-LUC, à Chicot

Où est Monsoreau ?

CHICOT

Au souterrain, par cette porte... Vite !

(Saint-Luc sort précipitamment.)

Scène VII

Les mêmes, le roi, Saint-Luc, Crillon,
gardes, à la porte et partout.

CHICOT

Tu arrives bien ; on allait me faire abdiquer.

LE ROI

Qu'on m'amène MM. de Guise... (On court.) M. de Bussy !...
Vous entendez, Nancey ?

QUÉLUS, au roi

Nous avons une revanche à prendre avec celui-là... Je m'en charge !

(Ils sortent.)

LE ROI

M. de Monsoreau !...

CHICOT

Je m'en suis chargé !...

LE ROI

Qu'on me laisse, messieurs... Restez, Chicot...

(Les gardes se retirent sur l'escalier au fond ;
Chicot s'adosse à la porte de la cellule.)

Scène VIII

Le roi, le duc d'Anjou, Chicot.

LE DUC, atterré

Sire !...

LE ROI

Ainsi, vous avez conspiré contre moi, comme autrefois vous conspirâtes contre mon frère Charles ! Alors, c'était avec le roi de Navarre ; aujourd'hui, c'est avec les Guises, qui vous méprisent et qui vous jouent. Autrefois, vous rampiez comme un serpent ; aujourd'hui, vous faites le lion, vous voulez mordre !... Après la ruse, la violence ! après le poison, l'épée !

LE DUC

Le poison !... que voulez-vous dire ?

LE ROI

Tu ne sais pas ce que je veux dire ?... Tu ne le connais pas, ce poison du livre de chasse que tu destinais au roi de Navarre, et que le hasard a détourné sur notre frère Charles. Il est bien connu pourtant, ce poison fatal de notre mère ! trop connu, n'est-ce pas ? Voilà pourquoi tu y as renoncé à mon égard ! voilà pour-

quoi tu as choisi l'épée. Mais regarde-moi donc, toi qui t'attaques par l'épée au vainqueur de Jarnac et de Moncontour !...

LE DUC

Mon frère !...

LE ROI

L'épée !... Eh bien, je voudrais te voir seul à seul avec moi, tenant une épée. Tu as la tienne, tu veux me prendre ma couronne, et nous voilà face à face ; voyons !... Ah ! misérable ! sois bien convaincu qu'un homme de ta trempe ne tuera jamais un homme de la mienne. Tiens ! ne songe plus à lutter d'une façon ni de l'autre, car, dès à présent, je ne suis plus ton frère, je suis ton roi, ton maître, ton despote... Je te surveille dans tes oscillations ; je te poursuis dans tes ténèbres, et, à la moindre obscurité, au moindre doute, j'étends la main sur toi, chétif, et je te jette pantelant à la hache du bourreau !

LE DUC, se courbant

Sire, pitié !... pitié !...

LE ROI

Non !

LE DUC

Grâce !...

LE ROI

Vous aurez grâce si vos juges vous font grâce !...

LE DUC

Laissez-moi voir notre mère !

LE ROI

À quoi bon, puisque je connais le poison de la famille ?

LE DUC

Oh ! sire ! sire !...

LE ROI

Assez !... À moi, Crillon !... mes capitaines !... tout le monde !

Scène IX

Les mêmes, tout le monde.

LE ROI

Mes prisonniers, MM. de Guise ?...

NANCEY

Évadés, sire ! On est à leur poursuite.

LE ROI

Les vrais successeurs de Charlemagne !... cela ne se perd pas.
Je les retrouverai !

SAINT-LUC, ramenant Monsoreau

Voici M. de Monsoreau, sire !...

CHICOT

Eh ! notre grand veneur, vous voilà donc aux abois ?...

LE ROI, à Monsoreau

Lèse-majesté, trahison et sacrilège... Vous savez ce qui vous attend ?...

MONSOREAU

Bien, sire...

CHICOT

Voilà une petite femme qui aura été bientôt veuve.

LE ROI

Nous la remarierons !

MONSOREAU, froidement

Oh !...

QUÉLUS

M. de Bussy se cache bien, sire : nous ne l'avons pas trouvé
dans l'abbaye.

NANCEY

Sire, M. de Bussy !...

(Bussy entre.)

LE ROI, à Bussy

Où étiez-vous ?...

BUSSY

Dans mon lit, sire... Demandez à votre capitaine des gardes...

NANCEY

C'est la vérité.

BUSSY

D'ailleurs, s'il s'agit de trahison, comme je l'entends dire, Votre Majesté sait que je ne trahis jamais. (Le duc sourit.) Vous souriez, monsieur le duc ?

LE DUC

De surprise.

LE ROI

Quoi donc ?

LE DUC

Je croyais M. de Bussy trop généreux pour renier ses amis en danger.

BUSSY

Que veut dire Votre Altesse ?

LE ROI

Parlez, je le veux.

BUSSY

Quels amis est-ce que je renie ?

LE DUC

Mais moi, d'abord. N'étiez-vous pas avec moi ce soir encore, au moment de la procession ?

BUSSY

Mais...

LE DUC

Quand je vous rencontrai avec M. de Saint-Luc ?

CHICOT

Oh !

LE DUC

Devant l'église... où vous aviez rendez-vous avec cette personne ?

LE ROI

Quelle personne ?

LE DUC, échangeant un regard avec Monsoreau

Une dame !

BUSSY, bas

Monseigneur le duc, je vous supplie...

LE DUC, à haute voix

La dame de Monsoreau !

MONSOREAU, bondissant

Oh !

CHICOT

Le misérable !

MONSOREAU, au duc

Monseigneur...

LE DUC, à demi-voix, désignant Bussy

C'est lui !

MONSOREAU

Lui !...

BUSSY

Ah ! monseigneur, pourquoi n'êtes-vous plus tout-puissant !
pourquoi n'êtes-vous plus libre !...

(Saint-Luc retient Bussy.)

LE ROI, à Chicot

Me réponds-tu de Bussy ?

CHICOT

Comme de moi-même...

LE ROI, au duc

Vous, monsieur le duc, au Louvre !... (À Nancey.) Gardé à
vue... (Aux mignons.) Vous m'entendez !... (À Monsoreau.) Vous,
monsieur de Monsoreau, au donjon de Vincennes ! Monsieur de
Bussy, vous êtes libre...

MONSOREAU, furieux

Il est libre ! et moi, je suis prisonnier ! Oh ! non, la liberté !
(Au duc.) Monseigneur, il me faut la liberté !...

LE DUC, lui glissant son poignard

La voici !

MONSOREAU

Oui, oui ; allons !

(Il sort au milieu des gardes.)

LE ROI

Messieurs, au Louvre !

(Nancey vient prendre l'épée du duc.)

NANCEY

Votre épée, monseigneur.

LE DUC, passant devant Bussy

Tu te repentiras...

(Bussy s'incline sans répondre. Tout le monde sort derrière le roi.)

BUSSY, à Chicot

Ah ! mon ami !... quel rêve !...

CHICOT, à Bussy

Voilà donc mon œuvre achevée. Le roi sauvé, Diane libre...
Le reste ne me regarde plus.

BUSSY

Vous ne courez pas rues des Tournelles ? vous n'annoncez pas ce bonheur au baron de Méridor, à Diane ?

CHICOT

Est-ce que vous n'êtes pas là !... Il faut bien que vous fassiez quelque chose...

BUSSY, l'embrassant

Oh ! j'y vole ! Adieu !

CHICOT

Et moi, je vais me coucher... Bonsoir !

DIXIÈME TABLEAU

La maison de la rue des Tournelles. Chambre haute, contiguë à une terrasse, sur laquelle elle ouvre par un vitrail. Porte à droite. Vue de Paris par une nuit orageuse.

Scène première

Diane, Bussy, Gertrude.

DIANE

Vous ne me trompez point, n'est-ce pas, vous ne vous trompez pas vous-même ? Tant de joie pour mon bon père, pour moi la liberté, la pensée, la vie... c'est bien là ce que vous m'annoncez ?

BUSSY

Et je vous le répète à genoux... Dieu me devait cet éclair de bonheur après ce siècle de désespoir.

DIANE

Ne me parlez pas de bonheur ici, où je crois voir encore ce malheureux.

BUSSY

Oui, je comprends votre âme généreuse. Il ne faut pas de sang entre votre passé et votre avenir. Eh bien, nous prierons le roi, vous le supplierez vous-même ; nous obtiendrons la vie de cet homme. Son crime le sépare à jamais de vous ; sa condamnation rompt le mariage ; n'est-ce pas assez ? Qu'il vive !

DIANE

Qu'il vive et nous doive la vie... Oh ! demain, dès demain, quitter Paris, retourner à Méridor, comme hier encore j'en faisais le projet avec Jeanne, vivre sans peur, sans remords, vivre heureux !

BUSSY

Vous partiriez... et sans rien regretter ici ?

DIANE

Mais, excepté mon frère, ce noble ami qui m'a sauvée, je n'aurais rien laissé à Paris.

BUSSY

Pas même moi ?...

DIANE, avec exaltation

Oh ! vous !... Mais non, ici, je ne puis, je ne veux rien vous dire... Ici, je vous reçus mourant, et je recueillis votre premier regard ; ici, je sens le malheur et la honte ; ici... non, non, ici, ne me demandez pas même une parole !

BUSSY

Eh bien, regardez-moi encore ; vous le pouvez maintenant. Ne parlez pas, vous ; laissez-moi vous voir, laissez-moi vous adorer.

DIANE

Bussy ! cher Bussy !

Scène II
Les mêmes, Chicot.

CHICOT, masqué

Dieu soit loué ! j'arrive à temps encore...

BUSSY

Qu'y a-t-il ?...

(Chicot se démasque.)

DIANE

Mon frère !

CHICOT

Monsoreau, que l'on croyait désarmé, s'est jeté sur les gardes qui le conduisaient à Vincennes. Il en a poignardé deux, il a passé sur le corps des autres, et s'est échappé.

DIANE

Ah !

BUSSY

Échappé ! où est-il ?

CHICOT

C'est ici qu'il reviendra d'abord. Pas un moment à perdre ! il faut sortir d'ici !

BUSSY

Il faut l'attendre.

CHICOT

Vous ! pourquoi ? Qu'êtes-vous dans cette maison, si le mari revient et vous y trouve ?

DIANE

Fuyez !

BUSSY

Fuir !

CHICOT

Courez chez Saint-Luc ; qu'il arme ses serviteurs, qu'il rassemble tout ce qu'il pourra trouver d'amis et de soldats pour ressaisir ce misérable.

BUSSY

Et Diane ?

CHICOT

Je la conduis chez son père. Hâtez-vous d'amener Saint-Luc et ses gens ; mais qu'on ne vous voie pas, vous. Il n'y a que vous qui ne puissiez pas toucher un seul cheveu de cet homme. Allons !

BUSSY

J'y cours ! Mais pendant que je n'y serai pas... ?

CHICOT

J'y suis, moi.

DIANE

Oh ! vous me quittez, je suis perdue !

BUSSY

Je reste...

CHICOT

Mort de ma vie ! Faites-la tuer, mais ne la déshonorez pas !

BUSSY

Je pars !

DIANE

Adieu ! Je vous aime ; adieu !

BUSSY

Oh ! au revoir !

(Il part.)

DIANE, avec un sanglot

Hélas !

CHICOT

Je respire !

Scène III

Diane, Chicot, le page de Bussy, sur le seuil.

CHICOT

Allons, ma sœur, du courage ! tout va bien. Dans un quart d'heure, nous pouvons être chez votre père ; nous aurons main-forte, et nous braverons tous les Monsoreau du monde. Voyons, prenez mon bras, partons.

DIANE, chancelant

Mon ami, je ne sais ce que j'éprouve. Je n'ai pas peur avec toi, mais je me sens glacée. Mes pieds s'enracinent dans le parquet ; une volonté mystérieuse, invincible, m'ordonne de rester ici et m'y enchaîne. Tu vois, je ne peux pas marcher, je ne peux pas !

CHICOT

Il le faut pourtant ! Appuyez-vous sur moi, dans mes bras ; je vous porterai ; je porterais le monde !

(Tout à coup, une vitre de la fenêtre vole en éclats, la fenêtre s'ouvre et trois hommes enjambent le balcon.)

DIANE

Les voilà !

CHICOT

Déjà !

Scène IV

Les mêmes, Monsoreau, six assassins.

MONSOREAU, suivi de trois autres hommes

Ah ! seigneur de Bussy, vous vous êtes laissé prendre !

DIANE

Mon frère !

CHICOT, lui fermant la bouche

Ne me nommez pas !

DIANE

Il vous tuera !... Faites-vous connaître !

CHICOT, à Diane, bas

Pour qu'il s'échappe, et aille tuer Bussy... ou pour que Bussy le tue ! un obstacle éternel entre vous deux ! Laissez donc faire la Providence !... (Au page.) Allons, emmenez-la !... emmenez-la !

(Il la renferme dans la chambre voisine.)

MONSOREAU

Oui... enferme ! Elle aura son tour... Toi d'abord, elle ensuite.

CHICOT

Il était écrit que je la ferais veuve !

MONSOREAU

Allez, mes braves, il est à moitié mort de peur !

CHICOT

Vous mentez, je m'appelle Bussy !

MONSOREAU

Ah ! vous croyiez ce pauvre grand veneur en prison ; qui sait ? décapité, peut-être ; et vous veniez annoncer cette bonne nouvelle à sa femme !... Allons, jetez bas votre masque : regardons-nous encore une fois au visage.

CHICOT

Non pas ; la partie ne serait pas égale : je suis très-beau, vous êtes laid à faire peur...

(Il se prépare et se retranche.)

MONSOREAU

Commençons !

CHICOT

Commençons !... (Il allonge le bras ; un homme tombe. On tire sur lui deux coups de pistolet, dont l'un atteint le page, qui tombe ; l'autre détache un miroir, qui se brise.) Pauvre enfant !... À toi, l'homme au pourpoint rouge ! (Il abat cet homme. – Combat acharné ; deux des assaillants tombent ; Chicot poursuit les autres, qui fuient, l'un par la fenêtre, l'autre par la porte. – Revenant victorieux.) Ah ! cela déblaye ! Y en a-t-il encore ?...

MONSOREAU

Oui !... À moi !...

CHICOT

Bon !...

(On voit paraître cinq hommes au balcon de la terrasse.)

MONSOREAU

Allons, sus, mes amis !

CHICOT

Il paraît que c'est un assassinat ?

MONSOREAU

Pardieu !

CHICOT

Alors, tenez-vous bien, misérables !

(D'un revers de son feutre, il éteint les bougies, puis se retranche derrière un prie-Dieu, et s'en fait un rempart. – Combat. Il blesse chaque fois ou renverse un homme, tantôt s'abritant derrière ce rempart, tantôt derrière un autre. Dans l'un de ces combats, deux des assassins saisissent son épée et la lui brisent. Il les terrasse ou les étrangle ; l'un d'eux le frappe par derrière d'un coup de couteau.)

MONSOREAU

Désarmé !... Il est à nous !

(Chicot ramasse un tronçon de meuble et le brandit ;
les assaillants s'élancent ; il recule pour la première fois.)

CHICOT

Pas d'armes !... blessé ! (Le page se soulève mourant du milieu des morts, et lui tend une épée.) Oh ! merci, pauvre enfant !... merci !...

(Second coup de pistolet ; le page expire.)

MONSOREAU

Allons ! et qu'on en finisse !...

CHICOT

Encore quatre ! J'en tuerai deux peut-être ; mais les autres me tueront... Ah ! Bussy, il est temps !

MONSOREAU

En avant !... (Coup de pistolet qui abat Chicot ; il tombe sur un genou.) Il est perdu !

CHICOT, faiblement

Bussy ! il est temps !... il est temps !

MONSOREAU, triomphant

Tu es mort, Bussy !...

Scène V

Les mêmes, Bussy, des hommes, avec flambeaux.

BUSSY, d'une voix tonnante

On assassine ici !... Place !

CHICOT

Ici !... ici !...

(Les meurtriers s'enfuient épouvantés.)

MONSOREAU, reconnaissant Bussy
à la lueur des flambeaux

Bussy !... Qui donc est l'autre ?...

CHICOT, écartant Bussy,
qui va se précipiter sur Monsoreau

Le fou !... (il ôte son masque) qui fait sa dernière folie...
(D'un coup d'épée, il cloue Monsoreau contre la muraille.)

MONSOREAU, arrachant l'épée de sa poitrine

Chicot !... Rage !... Démons !...

(Entre Saint-Luc avec ses gardes.)

Scène VI

Bussy, Saint-Luc, Chicot, Monsoreau, Diane.

BUSSY, saisissant Chicot dans ses bras

Mon ami !... mon frère !... Où est Diane ?... (Chicot montre la
chambre. – À Saint-Luc.) Là !... là !...

CHICOT

Je voudrais l'embrasser encore.

(Saint-Luc va chercher Diane, qui entre muette
d'horreur et livide, et tombe dans les bras de Chicot.)

DIANE, chancelante

Mon... mon ami !...

(Monsoreau, en la voyant, se soulève, effrayant.

Diane s'agenouille et détourne la tête avec épouvante.)

CHICOT, à Monsoreau

Ma sœur est veuve... (À Bussy.) Je vous la donne !

(Monsoreau essaye de lutter encore ; ces derniers
mots l'ont terrassé. Il retombe et meurt.)

DISTRIBUTION

Chicot	M. Mélingue
Henri III	M. Castellano
Bussy	M. Lacressonnière
Monsoreau	M. Brésig
Le duc d'Anjou	M. Faille
Saint-Luc	M. L. Leroy
Le baron de Méridor	M. Laute
Nicolas David	M. Machanette
Gorenflot	M. Verner
La Hurière	M. Hoster
Bonhomet	M. Schey
Le duc de Mayenne	M. Dornay
Le duc de Guise	M. Pontis
Quélus	M. Antonin
De Nancey	M. Richer
Aurilly	M. Desormes
Maugiron	M. Constant
Anraguet	M. Courtès
Schomberg	M. Régnier
Monsieur de Lorraine	M. Martin
Livarot	M. Lavergne
D'Épernon	M. Duchemin
Ribérac	M. Loyer
Un huissier	M. Mercier
Un écuyer	M. Bource
Un valet	M. Foulon
Un valet	M. Bernay
Diane	M ^{me} Luther Félix
La duchesse	M ^{me} Féraudy
Madame de Saint-Luc	M ^{me} Defodon
Gertrude	M ^{me} Milla